LE DEVOIR

Montréal, samedi 9 novembre 1991

cahier spécial
Salon du livre et
Entrée libre à l'art contemporain

Un pont entre la plume et le pinceau

TOUT DÈVRAIT conspirer, à notre époque, pour que la République des arts et des lettres vive en harmonie, en osmose. Les royaumes disciplinaires ont éclaté, en même temps que les formes traditionnelles de la création. Nous sommes à l'ère de l'inspiration qui emprunte, s'approprie, et dont la curiosité est sans limites. Si les vieux instruments, le pinceau et la plume, ont toujours cours, il arrive bien souvent qu'on joue du même. L'ordinateur traite le texte et l'image, la photographie se fait art et écriture. La parole n'appartient plus en propre à ceux qui peuvent la mettre en livre, l'histoire et la critique de l'art, le verbe sur l'art, sont devenus littérature. On s'interpénètre, on s'interpelle, on s'interroge, et on ne s'interdit plus. Pourtant, on parle ici et là d'une fêlure. Une nostalgie passe, porteuse d'un temps où les arts et les lettres se rencontraient autrement. Les uns avides des autres, on ne s'avalait pas réciproquement, dit-on, mais on s'apprenait, on s'écoutait, on construisait des visions du monde, en additionnant les diversités. L'univers de Breton en Europe, ceux de Borduas et de Pellan ici, c'était une constellation d'écrivains, de philosophes, de peintres, de sculpteurs qui contribuaient ensemble, mais chacun dans sa sphère, à une lecture du réel. Ces phalanstères semblent disparus, avec les grands mouvements de la modernité, dont chaque nouveau venu a assassiné le précédent de plus en plus rapidement, si bien que les jeunes générations n'ont plus de port où s'attacher. La spirale de la spécialisation, qui a atomisé la vie intellectuelle, pourrait bien avoir fait de même avec la vie artistique. À l'ère des communications instantanées, la république s'est-elle dispersée ? Dans l'édition spéciale de ce jour, LE DEVOIR pose au moins la question. Il ne l'ose pas globalement, car il aurait fallu interroger toutes les disciplines. Il s'intéresse surtout au croisement des arts plastiques et des lettres, dont c'est la fête en novembre avec la tenue simultanée, à Montréal, du Salon du livre et de l'exposition-foire internationale Entrée libre à l'art contemporain (ELAAC). Au lieu de nous en tenir au traditionnel cahier qui aurait accompagné chacune des manifestations, nous les avons fondus, et cherché à y joindre des créateurs et penseurs qui font encore et toujours des ponts. Qui peuvent nous dire à quoi les liens tiennent aujourd'hui, et nous aider à les reconnaître. Nous consacrons, à cette exploration commune, le premier volet de cette édition spéciale. Les médias, d'une certaine façon, juxtaposent tout et deviennent les nouveaux lieux de rencontre des disciplines artistiques. Rarement osent-ils tenter une synthèse, et et ce n'est pas notre prétention aujourd'hui. Mais nous sommes heureux de lancer quelques réflexions croisées à l'heure où, devant une commission parlementaire, elles s'expriment en solos et donnent de la culture une vision discontinue, hachurée, hantée par la concurrence. LE DEVOIR remercie les nombreux collaborateurs, artistes et écrivains qui se sont prêtés à l'expérience. Nos lecteurs pourront la prolonger, heureusement, dans les lieux vivants que seront le Salon du Livre et l'ELAAC.

— Lise Bissonnette

Alto et clarinette, de Pierre Ayot.

Le dialogue peinture et littérature

Les mots, la littérature, jouent-ils un rôle important dans l'oeuvre des peintres ? Jusqu'à quel point les toiles de nos artistes, les formes et les couleurs, influencent-elles l'écriture de nos auteurs ? LE DEVOIR a rencontré Marie-Claire Blais Louise Robert, Michel Tremblay, Guido Molinari et Roland Giguère.

Pages 2 à 8

Le Salon du livre

Un grand numéro spécial du *Plaisir des livres* pour souligner la tenue du Salon du livre de Montréal 1991. On trouvera d'abord 10 courts textes de diverses personnalités du monde culturel, où chacun a tenté de répondre à la question : que furent vos premières lectures marquantes, vos premiers chocs ? Ensuite, on pourra lire des textes de Jean-Claude Germain (président d'honneur du Salon) et de l'écrivain Dany Laferrière, respectivement sur la librairie et sur la lecture. Puis des entrevues avec les grands invités du Salon, de la Française Régine Deforges à la Québécoise Suzanne Jacob, en passant par le Zaïrois Emmanuel Locha Mateso et le Québécois Jean Provencher. Enfin, les chroniqueurs habituels du *Plaisir des livres*, les Lévesque, Basile, Saletti, Issenhuth, Morin, Maillet et al.

Pages 9 à 44

Entrée libre à l'art contemporain

En plus des films sur l'art, des conférences du DEVOIR, à côté des cinq galeries américaines illustrant les tendances new-yorkaises, d'une galerie d'Ontario et d'une autre d'Autriche, 20 galeries québécoises présentent, pour la première fois au public, la grande majorité des expressions et des courants qui marquent l'art contemporain au Québec.

Pages 2 à 8

Peintres, écrivains, poètes ...

Édouard Lachapelle

Historien d'art

À VUE COURTE, il y aurait d'un côté la littérature, la poésie et de l'autre, une cloison étanche les séparant, le domaine des arts visuels. L'artiste aurait à se demander s'il doit peindre ou écrire. Pourtant, il s'agit souvent de simplement constater qu'il serait plutôt question de peindre et d'écrire. Au tympan des portails, sur les fresques romanes, les prophètes déroulent des phylactères où, plastique lui aussi, le texte se donne à voir et à lire. Dans des tableaux comme ceux de Magritte, par exemple, s'étalent des phrases : « Ceci n'est pas une pipe. »

Roland Giguère peut écrire qu'un tableau ne l'intéresse pas par ce qu'il montre mais par ce qu'il dit.

Je n'avancerai pas ces propositions avec un système mais plutôt avec des exemples, non des définitions arrêtées plutôt des illustrations et des questions. Aura-t-on compté le nombre de personnages qui tiennent des livres au plafond de la Sixtine ? À travers les différentes étapes de l'histoire de l'art occidental combien de tableaux, d'images, servent à raconter le récit homérique ou évangélique ? Et la bande dessinée ne chevauche-t-elle pas cette clôture que l'on voudrait dresser entre la pratique de la littétrature et celle du dessin ? L'oeuvre de Louise Robert ne nous propose-t-elle pas une fusion de l'écriture et de la peinture et les lettrages qui interviennent dans les graffiti que nous donne à voir Gérald Zahnd sont-ils « écrits » ou « peints » ?

C'est sans doute à la suite des impressionnistes que la mentalité moderne pose une cloison séparant le champ des arts visuels de celui de la littérature ou, plus précisément, de la poésie écrite.

Il ne faut pas perdre de vue que l'Impressionnisme est un « réalisme », une réaction (au nom de la réalité de ce que chacun peut voir avec ses yeux), aux rigidités académiques de l'esthétique néo-classique qui prévalait alors. Le seul titre d'un tableau de Ingres nous révélera comment cette peinture était entachée de littérature : « Antiochus malade d'amour pour sa belle-mère. » Dans l'espoir de renouveler l'art pictural on aura cherché un champ qui lui soit propre, loin de celui de la littérature. La peinture préférera donner à voir plutôt que de tendre à raconter une histoire. Cette féconde distinction entre le visuel et le littéraire n'empêche pourtant pas de nombreux créateurs d'associer peinture et poésie sans les confondre, poursuivant de concert une activité qui a un volet pictural et un volet littéraire ou poétique. Que l'on s'accorde à constater que, parfois d'une manière occasionnelle, parfois selon une pratique poursuivie, de multiples poètes peignent pendant que divers peintres versent dans l'écriture.

Ils sont nombreux ces artistes qui passent de la poésie à la peinture et ce, de tout temps.

Qu'il suffise de mentionner Michel-Ange qui est un des grands poètes du Toscan classique au même titre, par exemple, que Ronsard est un des fleurons de la poésie française. À eux seuls ses madrigaux et sonnets lui vaudraient une grande notoriété.

Et à travers le temps on pourra voir des exemples comme celui de Dante Gabriel Rossetti, le pré-raphaélite anglais, être d'abord poète pour ensuite devenir peintre. Que l'on songe à certains passages très poétiques du journal d'Eugène Delacroix et l'on se retrouvera devant un grand poète qui, n'eut-il pas fait de peinture, resterait un créateur d'images verbales d'une grande fécondité. Son contemporain, Victor Hugo, est pour sa part un dessinateur qui sait faire surgir d'une aquarelle de ténébreux paysages qui ne sont pas moins poétiques que ses vers et peut-être un peu moins « bric-à-brac » romantique que les meubles dont il concevait les formes, se dessinant, entre autres, un fauteuil où s'étale la modestie de sa devise « Ego Hugo ».

On pourra voir Paul Valéry se livrer à la peinture et orner de sa propre main son « cimetière marin » de cul-de-lampe qui sont d'un grand dessinateur. François Mauriac, Max Jacob dessinaient tout comme Colette et Antoine de Saint-Exupéry.

Pour élargir le domaine où nous pouvons puiser des exemples voyons aussi des écrivains comme Émile Zola ou encore Lewis Carroll, le père d'*Alice au pays des merveilles*, tâter des arts visuels en se livrant à la photographie.

De son côté l'Anglais William Blake est un parfait exemple du peintre-poète illustrant lui-même ses recueils de poésie et associant ainsi les deux activités dans une seule oeuvre. On pense aussi à Henri Michaud dont les dessins et les tableaux ne sont pas de moindre envergure que son admirable poésie. À Jacques Prévert dont les collages constituent un corpus non négligeable qui est tout aussi intéressant que ses oeuvres écrites. Les dessins de Charles Baudelaire ne sont pas d'une vilaine main même s'ils ne sont pas d'aussi haute volée que ses poèmes « profonds comme des tombeaux ».

Comment ne pas mentionner l'incontournable Jean Cocteau à qui peinture et poésie ne semblent pas suffire puisqu'il se donne aussi au cinéma. *Le Testament d'Orphée* est un grand film tout comme sont de belles oeuvres peintes les chapelles de Saint-Julien-le-pauvre et de Saint-Pierre de Villefranche.

Pourrait-on aller jusqu'à considérer comme un cocasse cas-limite ces « dessins » au charbon que le toujours désargenté Honoré de Balzac traçait sur les murs de sa propriété des Jardies en guise de fabuleuse décoration ? Ce grand rêveur avait disposé de grands rectangles sur les parois dénudées de sa demeure avec des mentions comme « ici, un Raphaël hors de prix » ou « ici, un beau Bronzino » . . . ne cachant pas sa préférence pour les maniéristes italiens que son budget lui interdisait.

L'Islam nous donne l'exemple de cette fusion de la poésie et de la peinture, de l'écriture et de la décoration lorsque des versets du Coran deviennent de magnifiques calligrammes dont la tradition se rend jusqu'à nous à travers l'art de Nja Mahdaoui.

***Autoportrait*, de Jean Cocteau, courtoisie de Frederick R. Koch.**

En Orient, le poète sait donner une égale importance à la musique du poème et à l'aspect visuel de sa calligraphie et on voit les lettrés chinois faire des « tableaux » des rouleaux où se déploient les beautés plastiques des lettrages.

Apollinaire et Mallarmé tenteront le premier des poèmes en forme de bouteille et le deuxième un jeu visuel de typographie dans son fameux *Un coup de dés*.

Pour son audacieuse part, Marcel Duchamp fera correspondre au grand verre de *La Mariée mise à nu par ses célibataires même* une « boîte verte » contenant les fac-similés exacts de 93 documents, vieux papiers, esquisses, poèmes et jeux de mots donnant ainsi à lire autant qu'à voir. Dans cette oeuvre charnière se résume toute la démarche de Duchamp et les concepts visuels et verbaux y ont une égale importance.

Est-ce que l'on doit parler de « peinture épistolaire » quand on pense aux enveloppes dessinées par Folon ? Je te dessine un message . . . je t'écris une lettre avec des couleurs et sur l'enveloppe de mon envoi tu sauras lire le poème de mon aquarelle.

On pense aussi à un aller-retour d'images verbales et picturales quand les poèmes de Verlaine nous font voir des Watteau : « Votre âme est un paysage choisi où vont, charmants, masques et bergamasques . . . »

Lorsque Proust orne une lettre à Reynaldo Hahn d'un dessin pastichant jusqu'à la caricature un portail roman où l'on peut voir Reynaldo, farces que, entre les figures allégoriques de l'espérance et de la charité . . . lui, le petit Marcel, est-il devenu dessinateur ?

Saviez-vous que Lawrence Durrell signait ses oeuvres picturales du pseudonyme d'Oscor Epfs ?

Dans l'entourage d'Alfred Jarry verra-t-on le collège de pataphysique se cantonner à la seule littérature ?

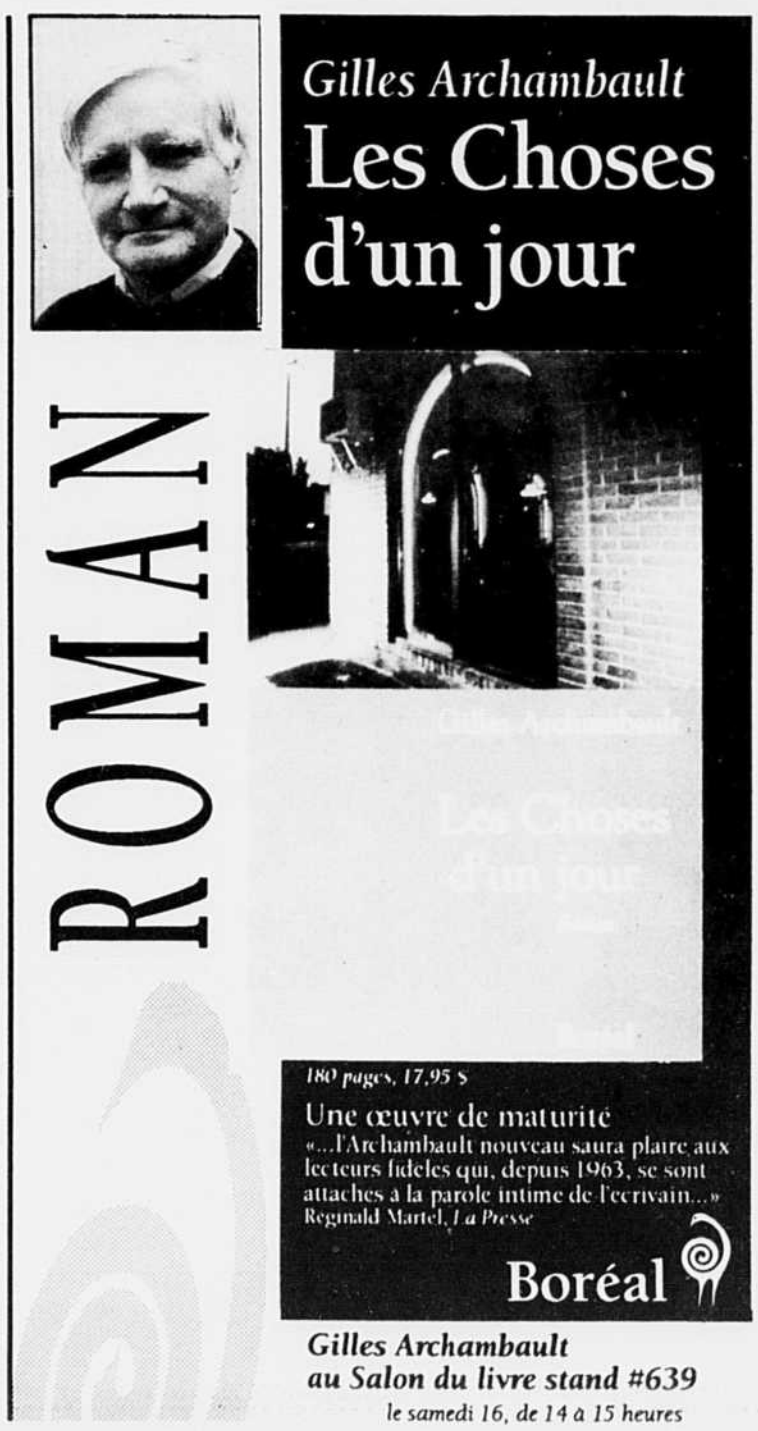
On peut, peut-être, susciter les exemples nombreux que les surréalistes nous donnent de Picabia écrivant dans ses tableaux, de Max Ernst jouant des lettrages comme de ce Minimax Dadamax qui, « en personne », conçoit et construit une petite machine dans un tableau de 1919, Tristan Tzara allant de l'assemblage de mots à l'assemblage aléatoire de formes plastiques dans des « cadavres exquis » autant verbaux que picturaux ?

Plus près de nous, Érik Devlin (de la galerie « Trois Points ») ne vient-il pas de mettre en lumière, à la Maison Hamel-Bruneau de la ville de Sainte-Foy, les oeuvres picturales du peintre et poète Alain Grandbois ?

Serait-ce la peine d'insister sur le généreux et admirable travail de Roland Giguère qui non seulement par ses oeuvres peintes et écrites mais encore à travers les éditions Erta nous donne à partager une conjonction féconde de l'écriture et de la peinture. Il y aurait beaucoup à dire . . . mais je m'en tiendrai à ce que voilà l'exemple accompli du peintre-poète.

On me permettra de conclure sur un autre ton avec une anecdote qui nous est rapportée par Paul Valéry : Degas, ce peintre des ballerines et des chevaux fréquentait les mardis de Mallarmé.

À une de ces réunions où l'on pouvait retrouver parfois le poète Oscar Wilde, le musicien Claude Debussy et le peintre Édouard Manet notre brave Degas arrive avec une ébauche de sonnet dont il n'a pu poursuivre l'achèvement. Voilà le peintre qui veut ramener à des images verbales ce que lui inspirent les belles formes d'un cheval : « Splendidement nu dans sa robe de soie » voilà l'image d'un cheval bien étrillé mais cela ne constitue qu'un morceau d'un éventuel sonnet. Degas de consulter le maître du verbe en se plaignant de la difficulté de son entreprise : « Comment se fait-il que je n'arrive pas à écrire un sonnet alors que j'ai tant d'idées ? » Et Mallarmé de lui répondre (Valéry précise « avec sa douce profondeur ») : « Mais mon cher Degas, ce n'est pas avec des idées que l'on fait un poème, c'est avec des mots. » Daignera-t-on considérer que l'incident n'est pas tout à fait clos ?



Gilles Archambault
au Salon du livre stand #639
le samedi 16, de 14 à 15 heures

Un jeu de l'esprit ?

Marcel Brisebois

Directeur du Musée d'art contemporain

DANS *Le Temps retrouvé*, Proust s'efforce de prouver que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature ». Pour lui, cette vie habite chacun de nous, en chaque instant, et le seul tort du citoyen ordinaire est de ne pas se soumettre à sa réalité intérieure. Proust souligne aussi que d'autres artistes réussissent à animer cette vie intérieure par d'autres moyens que l'écriture : « Car le style pour l'écrivain aussi bien que la couleur pour le peintre est une question non de technique mais de vision. » Le littérateur envie le peintre, avoue-t-il, mais s'il fallait des croquis, il est perdu. Le romancier doit accepter sa manière à lui de « peindre », de même que le peintre doit accepter ses moyens pour « écrire le monde ». Chaque artiste, usant de sa discipline, arrive par ses propres moyens à retrouver le Temps perdu, le Temps fécond. « Au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous voyons des mondes à notre disposition. » Dans cette perspective, la valeur d'une oeuvre d'art ne vient pas de sa nature ou de l'agencement de ses composantes, mais plutôt de la capacité de l'artiste à révéler son individualité.

Mais l'art est-il toujours « l'activité humaine par excellence » ? Est-ce toujours « la vraie vie » ? Car, du même souffle, Proust nous apprend aussi que, sans jouir du sens artistique, certains peuvent tout de même être pourvus de la faculté de raisonner « à perte de vue » sur l'art. Et pour peu qu'ils soient de surcroît diplomates ou financiers, « mêlés aux réalités du temps présent, dit-il, ils croient volontiers que la littérature n'est qu'un jeu de l'esprit ». On ne contestera pas que nous vivons en des temps où triomphe cette « réalité » du diplomate et du financier. La seule vie réelle, la vie ordonnée aux exigences artistiques, est-elle donc devenue « un jeu de l'esprit », amusement pour les uns, jeu inutile pour les autres ? L'individu et la communauté ont-ils encore besoin de la culture, d'artistes, de peintres, de romanciers, de poètes et de musiciens quand la réalisation de la liberté semble s'opérer vraiment dans la sphère politique, où joue le diplomate, et dans la science, par laquelle s'enrichit souvent le financier ? L'art a-t-il encore du sens et de la valeur aujourd'hui ?

Une telle question ne se pose qu'en des temps où la culture, les normes et les croyances cessent d'enflammer l'individu. Elle se pose alors que chacun ne discerne plus clairement le contenu de la vie, des raisons de vivre que son temps et sa société lui présentent. L'art contemporain reflète bien ce contexte problématique, par exemple quand il se fait non-art. Non-art, c'est-à-dire art du non, du refus de la désagrégation. Non à l'oeuvre, non à sa production, non à sa création concrète et palpable. Désagrégation de ce qui faisait la musique, la littérature et la peinture et de ce qui leur permettait de créer ensemble, dans la même atmosphère, vers le même but apparent, comme chez les surréalistes. Négation propre à l'avant-garde, à sa logique innovatrice et destructrice. Depuis la Première Guerre mondiale on n'en finit plus de nous annoncer la mort de l'art ou sa disparition imminente. Nous avons vécu l'exécution des harmonies héritées et la valorisation des silences, de l'aléatoire et du bruit, l'abandon du récit, la surenchère de l'improvisation et de l'écriture automatique, l'adoption du *ready-made* comme norme de création. De Zurich à Berlin, jusqu'à Montréal, les manifestes et les manifestations des artistes ont voulu démontrer la condamnation de l'art, voué à disparaître dans un monde où une liberté sans entraves fait table rase des sujets et des formes. Comme l'a dit Jean Clair, comme l'a répété Octavio Paz, toutes ces négations sont devenues des répétitions rituelles : « La rébellion est devenue procédé, la critique, rhétorique, la transgression, cérémonie. » Quand l'art devient le comble de l'autoréflexion, de l'individualisme narcissique, quand le concept se substitue à la chose matérielle qui le représente, et que l'idée de l'art se suffit à elle-même, l'art épuise-t-il ses dernières possibilités ? S'il ne semble plus capable que de se répéter, devient-il une occupation vaine, comme l'écriture des mémoires de ces familles sans nom et sans histoire, encombrés « d'innombrables clichés qui restent inutiles » ?

Sans titre no 8, de Pierre Ayot.

Non, résolument non, définitivement non ! Si la fragile capacité esthétique de l'homme semble menacée par l'immense puissance nihiliste qui nous entoure, il ne s'agit pas de démissionner devant la reconnaissance de cette fragilité et de cette force. Il s'agit au contraire de réaffirmer sans cesse la dimension de subjectivité et d'autonomie créatrice dans l'art, qui est encore capable d'inonder notre univers intérieur, si cher à Proust. Mais en même temps, l'art doit tenir compte de la nécessaire communion des consciences de l'artiste et de son public. L'art est la plus humaine des activités parce qu'il est libérateur et créateur de normes. Non pas l'art en soi, mais l'art pour soi et pour l'autre que soi. Non pas l'oeuvre désincarnée, suspendue dans le Temps et l'Espace, sublime et désespérément seule, mais l'oeuvre reçue, lue, écoutée, regardée, vivante sous les sens de ceux qui la côtoient, l'interrogent, s'y engouffrent, y trouvent réconfort et exemple.

Dans notre univers d'utilité plate et vulgaire, il faut défendre l'art, contre les diplomates et les financiers s'il le faut, pour ce qu'il recèle de capacité émancipatrice pour l'individu et pour la communauté tout entière. Sa présence est corrélative de la présence de soi et des autres au monde. La communauté des arts et la communauté des êtres ne forment qu'un même horizon dont le centre est l'individu, mais un individu imbriqué dans ces communautés comme la goutte dans le nuage qui va.

Dans cette perspective, l'art est communion. Communication des êtres et des oeuvres, mais aussi communication des oeuvres et des disciplines entre elles, comme le réclame Proust. On raconte que Cézanne allait au Louvre chaque jour. Il ne méprisait pas la tradition. Mais il ne surestimait pas non plus sa propre valeur en tant que peintre. Cézanne n'exaltait pas l'artiste, individu ni plus ni moins valable que les autres : il avait cependant le sentiment que l'artiste, le peintre particulièrement, pouvait penser le monde et l'exprimer mieux que tout autre, pour la communauté. Cézanne ne méprisait pas la science, non plus. Mais il avait la ferme conviction que seul l'art, en tant qu'« opération d'expression », pouvait rendre visible ce que Merleau-Ponty a appelé « la vibration des apparences qui est le berceau des choses ». Le Maître avait coutume de dire : « J'écris en peintre ce qui n'est pas encore peint et le rends peinture absolument. » Pour sa part, Kundera dit que l'esprit du roman, c'est l'esprit de la complexité et de la continuité. Le roman dit au lecteur : la réalité est plus complexe que tu ne le crois. Mais chaque fois, le roman interroge les réponses complexes et nuancées des siècles précédents. « Chaque oeuvre contient toute expérience antérieure au roman. »

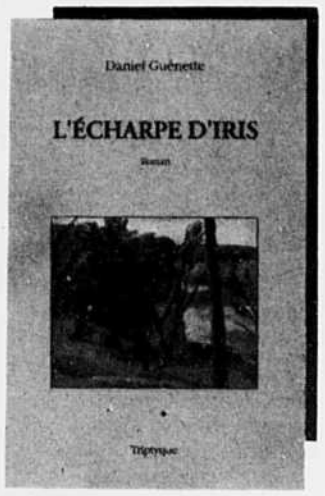
Pour survivre, l'art doit continuer à être un exemple pour tous et chacun. L'art, tous les arts, doivent toujours tendre vers un mouvement de survol propre à soulever l'ensemble de la communauté au-dessus de l'abîme. Dans notre univers d'utilité plate et vulgaire, il faut défendre l'art, contre les diplomates et les financiers s'il le faut, pour ce qu'il recèle de capacité émancipatrice pour l'individu et pour la communauté tout entière. Sa présence est corrélative de la présence de soi et des autres au monde. La communauté des arts et la communauté des êtres ne forment qu'un même horizon dont le centre est l'individu, mais un individu imbriqué dans ces communautés comme la goutte dans le nuage qui va. Le romancier, le musicien, le peintre, le poète n'est jamais seul. « Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps », disait lucidement Saint-John Perse.

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 Tél.: (514) 524-5900 ou 525-5957

Le Guide de la chanson québécoise
essai-dictionnaire par Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme
176 p., 15,95$
Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.

Un livre cassette une carte
184 p., 24.95 $
Le livre propose une relecture qui se démarque à la fois des études institutionnelles sur la chanson et de la critique rock ambiante. On y met de l'avant une nouvelle approche enracinée dans l'expérience québécoise, tout en la situant dans une perspective plus globale.



L'écharpe d'Iris
roman de Daniel Guénette
300 p., 19,95 $
«Une belle Histoire et comme on n'en raconte plus... Une oeuvre nourrie de la substance de toute la littérature.»
Réginald Martel, ***La Presse***
«...Un texte riche qu'il faut un peu mériter pour bien l'apprécier, qu'une seule lecture n'épuisera pas.»
Lucie Côté, ***La Presse***

Michel Tremblay / Une histoire de coups de foudre

Odile Tremblay

IL SE DÉFEND bien d'être un collectionneur. Dans le langage de Michel Tremblay, le terme évoque l'univers ésotérique des « connaisseurs », des « spécialistes », alors que lui tient mordicus à se définir comme un simple dilettante. Mais, carré St-Louis, l'immense appartement que l'écrivain partage avec ses chats relève de la mini galerie où au mur comme au sol trônent ses « coups de coeur ».

D'une pièce à l'autre, il me les présente, les commente aussi. Au salon, surgissent les sculptures d'un artiste dont il a oublié le nom mais qui a su gagner son coeur au hasard d'une promenade dans Soho. Par terre, en bois coloré, un coyote rigole sous la lune. « Il y a en lui quelque chose qui me réjouit, qui me ravit. Depuis un an, ce coyote m'aide à traverser mes problèmes. L'art a aussi cette fonction de pur plaisir-là », m'explique-t-il, soudain grave.

Ne demandez pas à Michel Tremblay de disserter sans fin sur l'art contemporain. L'exercice le lasse manifestement. Il trouve ridicule qu'à tous les 20 ans on cherche à découvrir où l'art peut bien s'en aller. « Bien sûr qu'il va quelque part, au-delà des culs-de-sac, des essais, des erreurs. Les artistes voient toujours plus loin que la critique », estime-t-il, cynique.

Michel Tremblay ne fréquente pas de peintres, il ne court pas les galeries ni les vernissages, mais attend que les oeuvres lui sautent tout bonnement dessus. « Quétaine ou pas, peu importe. Si je voyais une fille toute nue sur velours et si je la trouvais belle, je l'achèterais sans honte ». Les rapports du dramaturge avec l'art contemporain sont de l'ordre du coup de foudre.

Une passion tardive qui n'est pas née sur la rue Fabre de son enfance : « L'art, dans mon boutte, on connaissait pas ça. Mais à l'adolescence, j'ai découvert la rue Sherbrooke et son musée des Beaux Arts. C'est là que *L'Étoile noire* m'a fascinée. Avec trois taches noires sur un fond blanc, Borduas réussissait à créer une logique, un équilibre qui m'éblouissaient. J'aime les oeuvres structurées. Mon théâtre ne l'est-il pas aussi finalement ? »

François Vincent lui fait éprouver ce plaisir d'architecte. L'auteur d'*Albertine en cinq temps* vient d'acheter un cinquième tableau de l'artiste montréalais. Le voici qui m'en pointe un, harmonie de bleus et de turquoises ouvrant une fenêtre sur un ailleurs mystérieux, dont il décèle et admire le point de fuite. « Il est un des seuls peintres pour l'oeuvre duquel on peut employer le mot beauté sans lui accoler un sens péjoratif. Par les temps qui courrent, les gens se méfient de ce qui est beau. Avec François Vincent, le terme perd son caractère suspect, probablement parce que lui-même a su ne pas craindre cette beauté-là. »

Michel Tremblay voue une admiration profonde au britannique Francis Bacon, se dit bouleversé par la détresse de ses visages déformés, ni tout à fait réalistes, ni tout à fait transposés « qui en disent tant sur ce que le peintre pense de lui-même ». L'explosion, la rage des toiles de Betty Goodwin lui parlent et le bouleversent. Quant à l'univers secret, félin et feutré de Léonor Fini, il a pour lui des résonnances plus intimes. À la fin des années 60, avec les redevances d'une des nombreuses productions des *Belles soeurs*, l'écrivain a pu s'offrir, en guise de premier tableau, une aquarelle de cette artiste italienne. Signés Fini, deux visages bleutés nous accrochent de leur regard fixe au passage.

Visiter l'appartement de Michel Tremblay, c'est traverser des univers complètement disparates où toutes les écoles, les courants sont représentés. Il y a une violence et une sensualité extraordinaires dans les couples de danseurs de Cécile Comtois. On les voit s'enlacer, presque bouger parmi les couleurs qui crient. Un jour, l'écrivain a trouvé ses murs trop sages et s'est mis en quête de l'oeuvre violente que voici. Dans le même corridor, contrastant de ses teintes douces et de ses formes rondes, une peinture sur soie : celle de Claire Sarrazin. « Un cadeau de Rita Lafontaine », me désigne-t-il. Il représente deux êtres tirés en droite ligne des *Chroniques du plateau Mont-Royal*. La grosse femme d'à côté y tend éternellement la main à la Duchesse de Langeais. Tremblay les avait rêvés tels. « Et pour un auteur, c'est très rare que ses personnages illustrés correspondent vraiment à ce qu'il avait en tête ».

Peindre ? Michel Tremblay n'y pense plus. En 1981, à l'École nationale de théâtre, il a bien suivi les cours de dessin de son ami François Barbeau, crayonnant les mouvements des modèles humains. Mais au bout d'un an, alors qu'il commençait à déchiffrer les arcanes secrètes de la composition, l'apprenti a tout laissé tomber. « Certains préfèrent aimer que comprendre. Je voulais que la peinture demeure à jamais un mystère pour moi », précise aujourd'hui cet amant des arts.

PHOTO JACQUES NADEAU

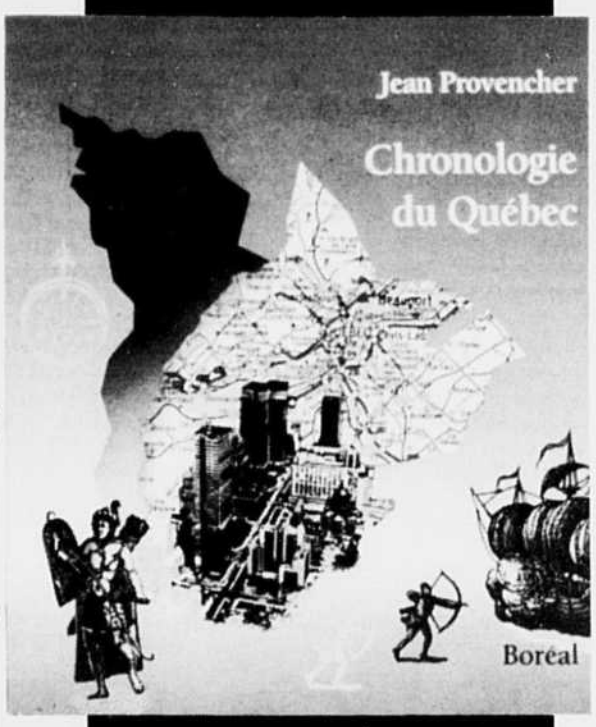
Michel Tremblay

BEST-SELLER

Jean Provencher

Chronologie du Québec

de 35 000 ans av. J.-C. à nos jours



Un ouvrage de référence abondamment illustré et agréable à consulter.

«Une mine de renseignements qui ajoutent au plaisir de la connaissance.»

Marie-Andrée Lamontagne, *MTL*

Boréal

Jean Provencher
au Salon du livre stand #639

le vendredi 15, de 18 à 20 heures
le samedi 16, de 15 à 17 heures
le dimanche 17, de 13 à 15 heures

RÉGINE DEFORGES

autographiera pour vous son dernier livre *NOIR TANGO* (l'après-*Bicyclette bleue*)

à la librairie

RENAUD-BRAY

Samedi, le 16 novembre 1991
de 14h à 15h30

Louise Robert / La matière de la peinture

Jean Dumont

UNE TOILE est fixée au mur dans le grand atelier clair, sans fenêtres, éclairé par des puits de lumière. Au pied du tableau, des macules tachées disent que la toile est en devenir. À droite, un carré de papiers sur lequel des mots sont écrits à l'encre noire a été épinglé à côté de la toile, chaque lettre tracée en capitale, séparée de celle qui la suit. Les mots eux-mêmes sont coupés, certains sont défigurés, l'ordre de leurs segments a été changé, leur ligne de vie est inversée.

S'agit-il là d'un croquis préparatoire, d'un projet ? Sur le tableau à peine ébauché, dans l'épaisseur de la peinture lumineuse, des lettres, des mots ont déjà été inscrits, certains d'entrée burinés dirait-on, tremblés brutalement, comme des graffiti élémentaires. Une date, un chiffre, irruptions du quotidien dans la pâte gris-fauve. On devine, entre les couches de la peinture qui avoue, d'autres écrits déjà répudiés, à moitié grattés ou recouverts par les couleurs. Qu'importe sans doute, puisque sur la table proche des cahiers s'entassent, témoins fidèles de lectures ou de méditations antérieures, porteurs de centaines de mots, glanés ici et là, prêts à servir, déjà transformés, repensés, fécondés ou vierges encore et seulement privés de la chaleur de leur contexte . . . Pour ceux qui s'intéressent aux rapports parfois étranges entre les arts visuels, l'écriture et la littérature cet atelier semble représenter le point limite de la convergence.

Louise Robert, feuillette l'un de ces cahiers, en parlant d'une voie un peu hésitante : « Je ne suis pas une femme de mots, dit-elle, ils m'échappent souvent, c'est peut-être pourquoi j'éprouve le besoin de les fixer, de les immobiliser, dans mes cahiers comme dans mes toiles ». En tant que regardeurs nos propres motifs de nous accrocher à eux auraient sans doute plus à voir avec les relations toujours difficiles qui lient le signe peint au discours. René Payant n'écrivait-il pas, dans le catalogue d'une des expositions de l'artiste : « Comme les mots ne sont pas des titres . . . il ne s'agit pas non plus de lire les surfaces comme des représentations dont ils donneraient la clé interprétative. Pourtant l'oeil s'agrippe aux mots, comme à une bouée de sauvetage dans la mer agitée des motifs abstraits ».

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Louise Robert mêle l'écriture à sa peinture. Je me souviens même d'un temps, entre autres une exposition à la Galerie Curzi où, lisible ou symbolique, cette écriture constituait presque toute la matière de la peinture. Si elle est plus discrète aujourd'hui, elle n'en est pas moins partie intime du vocabulaire plastique de l'oeuvre.

PHOTO JACQUES PAYETTE

Louise Robert

« Je ne choisis pas tant les mots pour leur sens que pour l'ambiance qu'ils me suggèrent. Je lis par accès, par période et ne sais pas vraiment ce qui déclenche cette envie. J'ai besoin, pour me sentir à l'aise dans ma production d'avoir devant moi une réserve de matériel, que ce soit des pots de peinture, ou des mots pour mettre dans mes tableaux, mais ce ne sont pas ce besoin ni ces mots qui déterminent mon type de lecture, ni les moments où je lis. Les mots peuvent d'ailleurs aussi bien venir d'une rêverie, ou d'une conversation entendue.

« Je crois que j'ai lu tout Duras. J'aime son écriture littéraire autant que celle de ses films. Peter Handke aussi dont je viens de finir ci *Éloge de la fatigue*, et Beckett que j'aime pour la façon dont chacun de ces mots figure un monde. Dans le courant de la lecture, un mot ou une phrase se détachent soudain. Pas pour leur sens, peut-être plutôt pour leur musique, ou pour l'image qu'ils font naître dans mon esprit, ou l'histoire qu'ils racontent. Ce sont souvent des mots simples, des mots du quotidien. Parfois je les transforme, les charge d'un autre sens, les associe à d'autres. Les mots sont souvent porteurs d'une ambiance; certains sont glacials, d'autres sont étouffants, ils déterminent l'atmosphère du tableau ».

Les mots, chez Louise Robert, ne sont pas seulement des déclencheurs de la production, ils régissent le tableau à un point que l'on imagine peu. Ils peuvent en déterminer les couleurs, ils en conditionnent toujours la structure. Étonnant glissement de la déconstruction structurale de la phrase, à la structuration libre du tableau, à la fois par le poids matériel des mots et leur charge significative transgressée par le travail de la poésie

Dans l'atelier désert, face à l'oeuvre inachevée, je ressentais cette totale épousaille de la peinture et de la littérature d'une façon presque organique. Il ne me manquait que d'entendre le chant des mots trop tôt regrettés et déjà grattés ou effacés. Diraient-ils le rêve mouvant de l'artiste, la poésie en devenir, ou la nécessité intransigeante de l'oeuvre peinte ? Avaient-ils réellement disparu sous la couleur ou ne lui avaient-ils pas plutôt donné naissance, dans le dernier feu de l'image qu'ils portaient ?

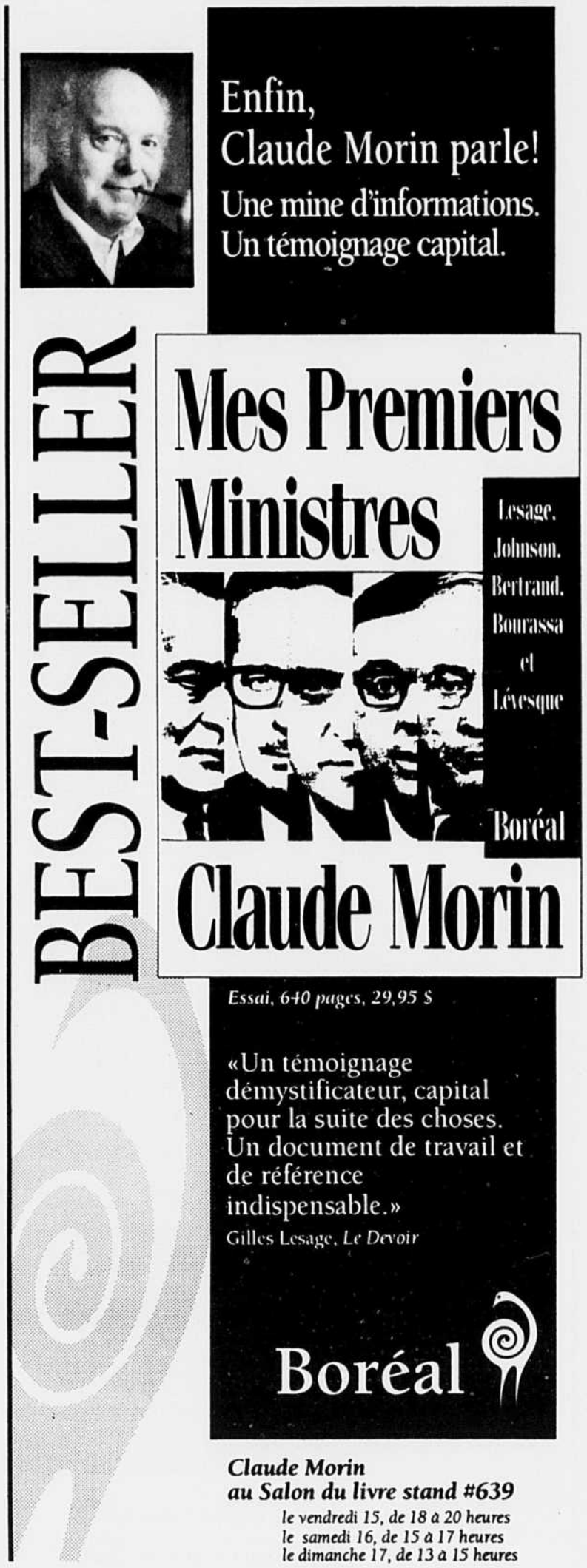
NOUVEAUTÉS

Jean-Paul Daoust
DU DANDYSME
66 p. 12.95$

Madeleine Gagnon
L'INSTANCE ORPHELINE
Petite lecture de
MILLE PLATEAUX
de Gilles Deleuze
et Félix Guattari
86 p. 12.95$

aux éditions TROIS 3

Au Salon du Livre de Montréal, stand Gallimard



Claude Morin
au Salon du livre stand #639
le vendredi 15, de 18 à 20 heures
le samedi 16, de 15 à 17 heures
le dimanche 17, de 13 à 15 heures

Roland Giguère / Des images et des mots

Jean Dumont

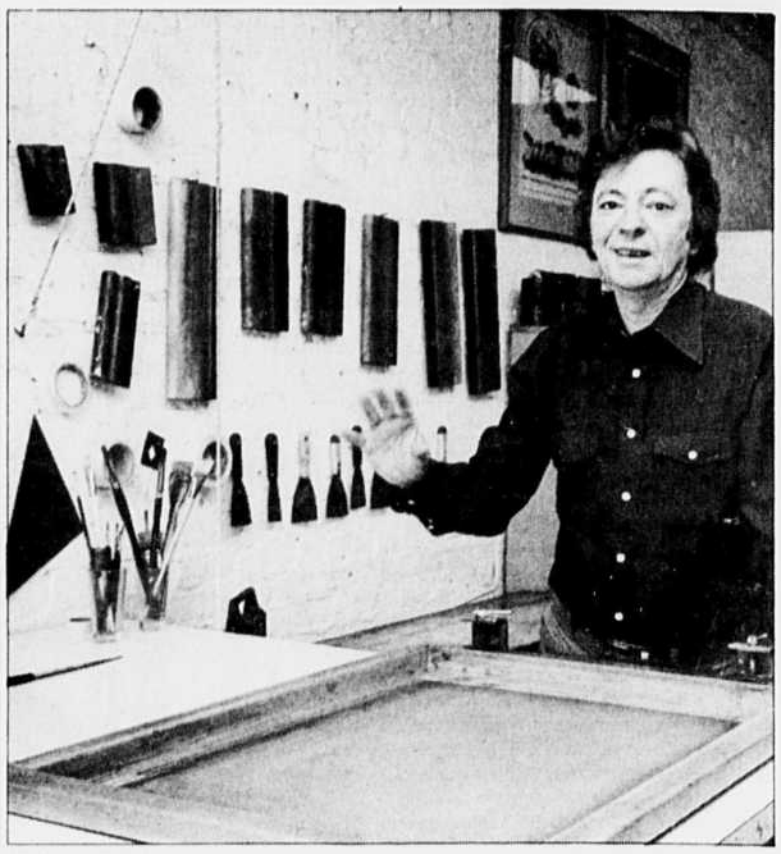
QUI POURRAIT dire, en toute certitude, sur la plage où viennent respirer et s'alanguir les vagues d'une marée montante, si les lais de haute mer sont de l'ordre du rivage accueillant ou de celui de l'océan sans limites soudain épuisé ? Il en est ainsi de la poésie et de la peinture chez Roland Giguère. Elles se fécondent l'une l'autre depuis plus de trente années, mêlant un instant leurs natures et laissant sur les pages et les toiles des traces de sable et d'écume...

La langue de Giguère le dit, beaucoup mieux que quiconque, qui confie : « Je pourrais vous décrire ce que j'ai devant moi, mais mon encrier n'en peut plus. La couleur s'impatiente... » J'emploie le terme de langue, plutôt que celui d'écriture, parce que le premier est plus large et englobe ce qui est antérieur à l'écrit, et que Roland Giguère est un poète, et que la poésie est autant de l'ordre de la parole que de celui de l'écriture.

Je viens de parler longuement, au téléphone, avec l'artiste, de ses publications et de ses expositions. À aucun moment il ne m'a parlé « de » ses poèmes, ni « de » ses tableaux, mais il m'a dit « la » poésie et « la » peinture. Et c'était comme la respiration lente de la mer : pas de brisure entre le chant des mots, leur sens et leur couleur. L'auteur de tant de livres n'a jamais eu la tentation de se citer, ses livres ne l'ont pas quitté, il m'a simplement dit : « Je peins pour parler, comme j'écris pour voir », et la parole a soudain coulé, comme un flot, se mêlant à celle du livre heureusement ouvert après notre conversation. « L'âge de la parole comme on dit l'âge du bronze se situe, pour moi, dans les années 1949-1960, au cours desquelles j'écrivais pour nommer, appeler exorciser, ouvrir, mais appeler surtout. J'appelais. Et à force d'appeler, ce qu'on appelle finit par arriver. C'était l'époque, pas si lointaine, où nous croyions avoir tout à dire puisque tout était à faire et à refaire. Quelques amitiés suffisaient à nous persuader que nous pouvions transformer le monde. (...) Mes amis étaient peintres, eux refaisaient le paysage car « Le paysage était à refaire » lui aussi; ils créaient de toutes pièces ces lieux exemplaires où nous allions rêver. Je commençais moi-même à dessiner dans les marges de mes poèmes. (...) Mes dessins proliférèrent autour des poèmes et finalement réclamèrent la couleur. Je me mis à peindre. J'étais possédé par une nouvelle écriture. De l'âge de la parole, je passais à l'âge de l'image et pour moi il n'y avait là nulle abdication, nulle rupture... »

Enviable continuité, étonnante fidélité. En 1965, ses poèmes, dont le recueil était titré d'ailleurs *L'Âge de la Parole* (Éditions de l'Hexagone) se voient attribuer le Prix des Concours littéraires du Québec, Le Prix de la Ville de Montréal et le Prix France-Canada. Le ministère des Affaires culturelles du Québec reconnaissait, quelques années plus tard la valeur de « l'âge de l'image » en lui attribuant, en 1982, le Prix Paul-Émile Borduas, pour l'ensemble de son oeuvre plastique.

Le cheminement de Roland Giguère est passé, depuis l'âge de 17 ans, âge auquel il a commencé à écrire, par nombre de lieux de confluence entre le mot et le signe, la langue et la couleur. Il s'inscrivit, en 1947, à l'Institut des arts graphiques de Montréal, où il se lia d'amitié avec Albert Dumouchel, et où il obtint, en 1951, son diplôme en typographie d'art. Il avait fondé entre-temps, en 1949, les Éditions Erta, où ont paru sous sa responsabilité, une trentaine de recueils de poèmes et des albums d'oeuvres graphiques d'artistes québécois. En 1954-55, lors de son premier séjour en France, il fréquenta l'atelier de gravure de J. Friedlaender, et collabora aux activités littéraires et plastiques du Groupe Phases. De 1957 à 1963, lors de son second séjour, il prend part aux activités du Mouvement Surréaliste, mais pratique aussi la lithographie aux Ateliers Desjobert.



Roland Giguère

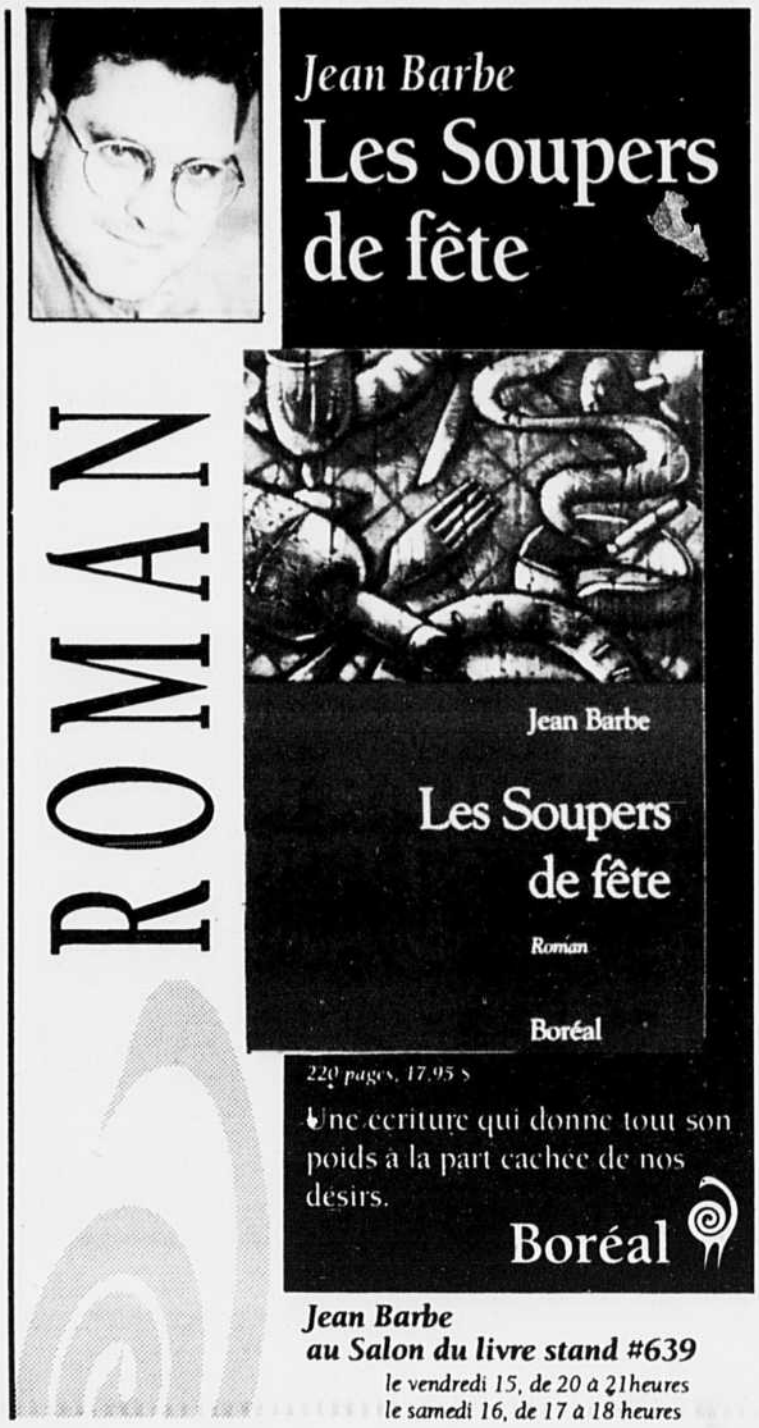
Il y a bien sûr moins à s'étonner de cette double activité si on ne perd pas de vue que l'écriture de Roland Giguère est avant tout au service de la poésie. Il dit lui-même : « Il est vain de vouloir réduire la poésie à la chose écrite. Si la poésie est, entre autres, une manière de dire, c'est aussi une manière de voir, de penser et une manière d'être. » Il dit aussi : « En somme, la peinture ne m'intéresse que parce qu'elle peut dire et faire apparaître les mots qui prennent enfin leur vraie couleur. » Mais c'est pour ajouter aussitôt : « On remarquera que la peinture est interrogation, plus même que la poésie. On n'est jamais sûr d'une couleur, d'une ligne. Le peintre n'a pas de dictionnaire. »

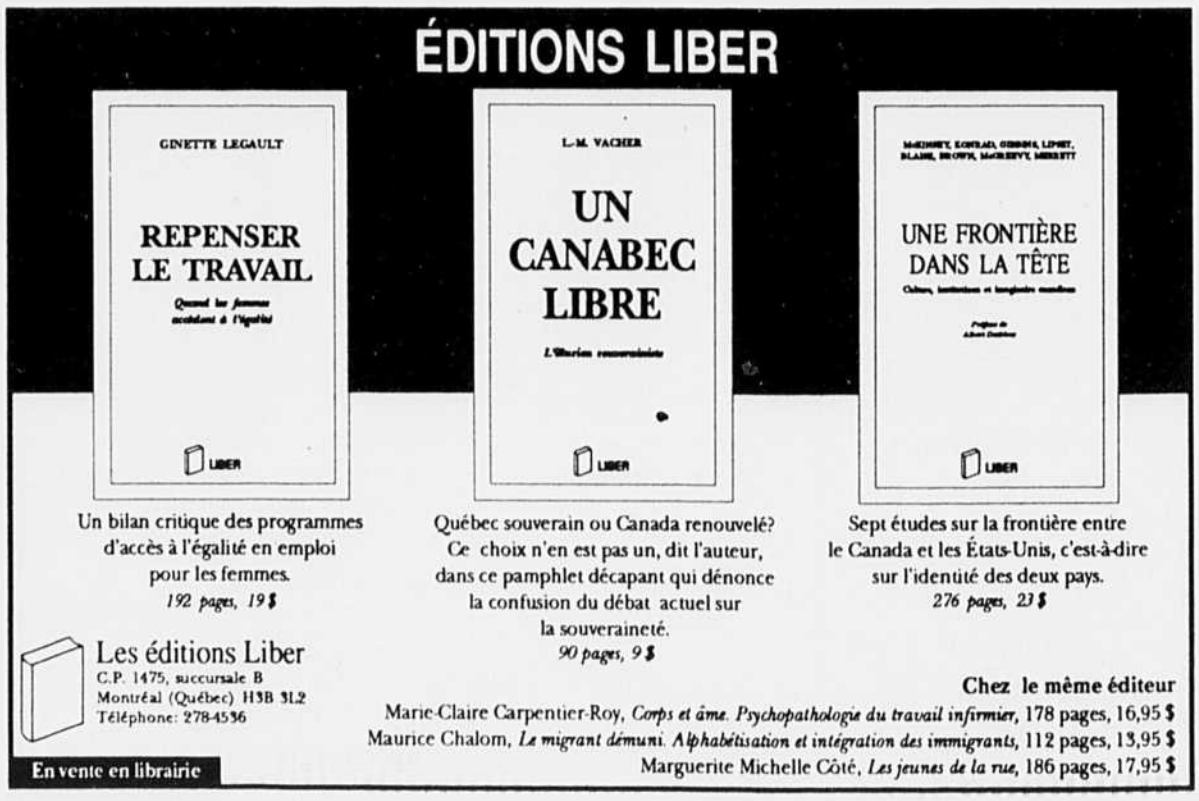
Les deux moyens de penser semblent si intimement mêlés qu'il faut interroger plus loin l'artiste pour essayer de comprendre ce qui, dans une situation donnée, déclenche, pour la dénouer ou la prolonger ou l'enrichir, soit la verve poétique soit celle du signe. Et la réponse livre une autre clé, moulée celle-là aux racines mêmes de l'être et de ses relations avec le monde.

« La poésie est, pour moi, plus métaphysique que la peinture. Elle fait appel, même dans le moment de son écriture, à la pensée et à la réflexion; alors que la peinture est avant tout une inclusion du corps dans le monde. La peinture est un geste physique, et j'aime, par dessus tout, l'activité physique qui l'entoure. C'est pourquoi j'ai toujours grand plaisir à préparer moi-même mes toiles et mes cadres. J'ai besoin de cette activité artisanale. C'est pourquoi aussi ma peinture n'est jamais une peinture littéraire, pas plus qu'elle n'est jamais une illustration de l'écriture. »

Où retrouver mieux cette perfection artisanale mêlée à la passion de l'artiste, le plaisir des gestes au goût des idées, que dans ces métiers de typographe et d'éditeur tant servis par Giguère. Malgré cette osmose pourtant, jamais l'artiste n'emploiera, pour faire éclore une idée, la peinture pour la poésie ou la poésie pour la peinture. Il cite d'ailleurs Henri Michaux, en une phrase qui n'en finit pas de résonner : « Heureusement, heureusement, que je l'ai dessiné. Sans quoi jamais je n'en eusse vu un pareil. Un tout petit cheval, vous savez, une vraie idée cheval. »

Mais avant de me quitter, Roland Giguère, et son livre *Forêt vierge folle*, paru à l'Hexagone, et dont j'ai tiré nombre d'extraits, me laissent sur cette union de l'écriture et de la peinture, sur cette image des mots qui pourrait servir de talisman à tous les artistes : « Pour avoir la main heureuse : dessiner sur une vitre la ligne de vie de façon à ce que celle-ci soit parallèle au jardin et briser la vitre sur une nature morte... »





Marie-Claire Blais / Des mots et des couleurs

Odile Tremblay

EN CE TEMPS-LÀ, toute jeunette, Marie-Claire Blais trimbalait sa longue mèche anarchique et son sourire brisé loin, bien loin de son Québec natal. À l'heure où l'Occident éclatait sous le poids de ses contestations, de 63 à 77, l'auteur de *La belle bête* arpentait les États-Unis, déracinée de sa glèbe, mais vrillée à la source des grands courants vitaux de création. Notre antistar nationale s'était réfugiée dans l'ombre de l'Oncle Sam pour écrire à l'abri des flonflons de la renommée, pour s'y mêler aux artistes, peintres, écrivains; partageant leur exigence et leur quête d'absolu.

En ce temps-là aussi, Marie-Claire Blais courait les galeries de Soho. C'était la belle époque où les rebelles étaient encore rebelles, pas encore respectables. Ils s'appelaient Andy Warhol, Robert Rauschenberg et ils fascinaient la jeune romancière. Au dehors, la guerre du Vietnam brûlait dans son napalm. Au dedans, l'Amérique chantait ses *protest songs*, l'art s'éclatait, en mots, en formes, en sons. Aujourd'hui, la révolution s'est assoupie comme la Belle au bois dormant. « Mais un artiste, c'est un être qui se débat toujours, m'assure Marie-Claire Blais de sa voix douce. Même le succès ne saurait l'atteindre en profondeur. Il n'y a pas assez de toute une vie, vous savez, pour toucher sa propre vision intérieure ».

Comme Borduas, un de ses peintres préférés, la romancière cherche par petites touches à exprimer la lumière. *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ou *L'insoumise* traduisent la quête de cet éclat. Peinture, écriture : même quête, même isolement, et peut-être même combat, l'un plus direct que l'autre. « En écrivant, on essaie d'arrêter le temps, de montrer une personne assise là sur une chaise, ou gravissant un escalier. Mais les peintres parviennent du bout de leurs pinceaux à pénétrer cette inquiétude, ce malaise. Les gris et les blancs traduisent tellement mieux qu'un poème l'extase temporelle. L'écrivain est un être intellectuel, précise-t-elle. Mais il y a autre chose à dire, des mondes sensibles à décrire autrement. Cela dit, peintres, auteurs, ne cherchons-nous pourtant pas tous à atteindre le plus étroitement possible cette vision de beauté qui nous hante ? »

L'oeuvre de la romancière jongle avec ces correspondances. Au Québec, en Europe, aux États-Unis, elle a beaucoup d'amis peintres. « À leur fréquentation, j'ai appris à partager un peu leur vision du monde. La peinture apporte un éclairage à mon oeuvre. Quand je n'arrive pas à exprimer une émotion, je la trouve dans un tableau ».

Parfois, à travers ses livres, Marie-Claire Blais évoque une oeuvre, un peintre, tel l'expressioniste norvégien Edvard Munch hantant comme un fantôme *Le sourd dans la ville*. Ses *Trois femmes au bout d'un quai*, son *Cri* viennent renforcer la détresse de l'oeuvre littéraire. « Munch a su exprimer si vigoureusement les relations humaines. Comme artiste, il était obsédé par la quête de perfection, une perfection pas toujours juste, mais tellement vibrante qu'elle semble frémir. J'aime les portraits à l'atmosphère pesante, légère et troublante comme chez Munch ».

Sur les murs de Marie-Claire Blais, pas d'oeuvres de peintres très connus (sauf un portrait exécuté par Anna Poor dont elle est très fière) mais beaucoup de dessins, de collages créés par ses amis, succession de coups de coeurs, d'oeuvres dont elle s'est éprise, qu'elle a désirées. « Si j'étais plus installée, j'aurais plusieurs tableaux », soupire rêveuse, celle qui s'avoue une âme de collectionneuse.

Parmi les peintres canadiens figurant à son musée imaginaire : Riopelle, Borduas, Molinari, Betty Goodwin. À plonger son regard dans l'oeuvre de Riopelle, à interroger ses oies, ses hiboux, elle découvre un même être éternellement perdu dans l'espace, qui lui parle au coeur. « Mais tout me touche, en art contemporain : le collage autant que l'expressionnisme, la démolition de la peinture structurée comme la peinture structurée. C'est tout ça, la vie moderne ».

« Comme beaucoup d'écrivains, je peins pour mon plaisir », dira-t-elle. Mais ne demandez pas à Marie-Claire Blais de définir son style, son école, ou même de montrer ses oeuvres. Quelques collages, avoue-t-elle vaguement. Allez savoir . . . Elle dessine pour elle-même dans le silence de son atelier, « jouant avec les crayons ». « L'écriture est pour moi une si grande tension, qu'en peignant, je me repose. Mais les vrais artistes peintres doivent trouver dans leur art cette même anxiété et cette même joie que me procure la littérature ».

Marie-Claire Blais rêve d'un mariage plus étroit entre peinture et écriture. Elle aime les livres d'artistes qui célèbrent avec faste ces correspondances, mais les trouve bien chers, inaccessibles au public. Un jour, espère-t-elle, ces expériences se multiplieront, se démocratiseront. Les couleurs, les formes et les mots viendront dans leur langage décrire cette même beauté qui habite tous les artistes.

Marie Laberge
Le Faucon

THÉÂTRE

144 pages, 14,95 $

Une lecture émouvante des thèmes de l'enfance, de la paternité, de la confiance, de l'amour.

Boréal

Marie Laberge
au Salon du livre stand #639
le samedi 16, de 20 à 21 heures
le dimanche 17, de 15 à 17 heures

Suzanne Jacob
L'OBÉISSANCE
roman

«Un roman acide et drôle sur un sujet qui ne prête pas, a priori, à des développements comiques.»
Gérald Meudal, *Libération*

«*L'obéissance* est ce que Suzanne Jacob a écrit de plus audacieux, et de plus dérangeant.»
Ariane Émond, *Elle Québec*

256 pages, 19,95 $

«Ce roman de Suzanne Jacob est écrit avec une sensibilité déchirante. (...) Un livre majeur.»
Monique Roy, *Châtelaine*

«Un livre fort, troublant, un des plus convaincants que Suzanne Jacob ait écrits.»
Gilles Marcotte, *L'actualité*

ÉDITIONS DU SEUIL

SUZANNE JACOB

L'obéissance

du même auteur
aux Éditions du Seuil:

Laura Laur
La passion selon Galatée

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

Guido Molinari / Le message impossible

Jean Dumont

JE ME SOUVIENS de la magnifique série des « Quantificateurs », exposée par Guido Molinari, en 1979, au Musée d'art contemporain. De cette ligne ambiguë qui séparait les plages de couleur des grands tableaux, et dont on était tenté de dire qu'elle n'était pas verticale, plutôt que d'affirmer vraiment qu'elle était oblique. De ce temps passé à dévorer des yeux la couleur unie des surfaces pour que se matérialise enfin la différence infinitésimale entre les deux gris-noir du tableau. Ou, comme le dit Molinari : « pour déterminer ce que la main droite ignorait vraiment de ce qu'avait fait la main gauche ». Il ne m'était pas venu à l'idée à l'époque que Guido Molinari, le plasticien rigoureux, était aussi un passionné de Beckett...

Le nom et le parcours de cet artiste non figuratif, lié à toutes les aventures de l'art moderne au Québec, et grand animateur de la seconde phase du mouvement plasticien, a toujours été synonyme, dans l'opinion du public, de peinture abstraite. Après un stage à l'École des beaux-arts de Montréal, ainsi qu'à l'École du Musée des beaux-arts, il a fondé, en 1955, la Galerie L'Actuelle, qui fut la première au Canada à se consacrer exclusivement à l'art abstrait. Il a été élu, en 1969, membre de l'Académie royale canadienne, et a reçu, en 1980, le Prix Paul-Émile Borduas, pour l'ensemble de son oeuvre. Il est aujourd'hui professeur à l'Université Concordia.

Ce que l'on connaît peut-être moins, ce sont les liens serrés que cet artiste entretient depuis longtemps avec la littérature, ainsi que les convergences, les points de tangence, les acquis, préoccupations et inquiétudes que son activité plastique partage avec celle de l'écriture.

Molinari est certes avant tout un peintre, mais il ne faudrait pas oublier en lui le poète qui, en 1979, publiait, aux Éditions L'Obsidienne, Nul mot, un livre d'artiste dans lequel ses poèmes sont illustré de ses oeuvres plastiques. Il n'a d'ailleurs pas interrompu cette activité ponctuelle, et l'un de ses poèmes enrichissait le catalogue d'une grande exposition de dessins montée au Centre Saidye Bronfman il y a deux ans.

Ce qui est intéressant chez Molinari, c'est que ces deux activités, de la peinture et de l'écriture, ne font pas que se chevaucher épisodiquement, et indépendamment l'une de l'autre. En dehors même de leur mise en oeuvre par l'artiste, les deux médiums partagent, au sein de sa réflexion, une véritable communauté de structure. Et cette découverte, pour lui, ne date pas d'hier.

« J'écrivais déjà, dans les années 50, à l'époque de l'Automatisme, et mon écriture, proche des influences du Lettrisme, était dans l'esprit de celle de Claude Gauvreau. Il est bon de noter d'ailleurs que nombre de convictions, d'idées, d'arguments, employés dans les longues discussions passionnées d'alors avec les Automatistes, me venaient de certaines expérimentations d'écriture.

« Un jour, j'ai décidé d'écrire un poème les yeux bandés. Quand j'ai retiré le bandeau je me suis aperçu que j'étais incapable de lire et de comprendre le poème que je venais d'écrire. Ce qui était là sur la feuille, issu du plus profond de moi, m'était totalement étranger...

« Je me suis précipité dans un atelier, à l'École des beaux-arts, j'ai noué un foulard sur mes yeux, et me suis à peindre comme un forcené. Ce fut mon premier « Tableau à la noirceur ». Il fut suivi d'une quinzaine d'autres qui n'ont d'ailleurs jamais été exposés. Comme le poème, ces tableaux sortis de ma main étaient entièrement étrangers à mon regard. Les yeux bandés, je n'avais eu aucune possibilité de modifier chacun de mes gestes, si peu soit-il, avec un acquis récent, pour me les réapproprier et m'y reconnaître.

Ceci n'est pas vrai pour la peinture automatique exécutée les yeux ouverts. Le geste risque toujours d'y être en partie éduqué par la pensée. Alors que si on descend suffisamment profond à l'intérieur de soi-même, le geste pur est comme l'inconscient: il ne nous appartient pas, il est déterminé, et nous détermine. Au fond, nous peignons le même tableau ».

Cette prise de conscience, chez Molinari, de la correspondance entre la structure formaliste du langage et celle de la peinture s'est appuyée sur de nombreuses lectures, dont celle des ouvrages de l'historien et homme politique italien Benedetto Croce, et celle de L'histoire de la critique d'art, de Venturi, qui développe et élargit la pensée de Croce.

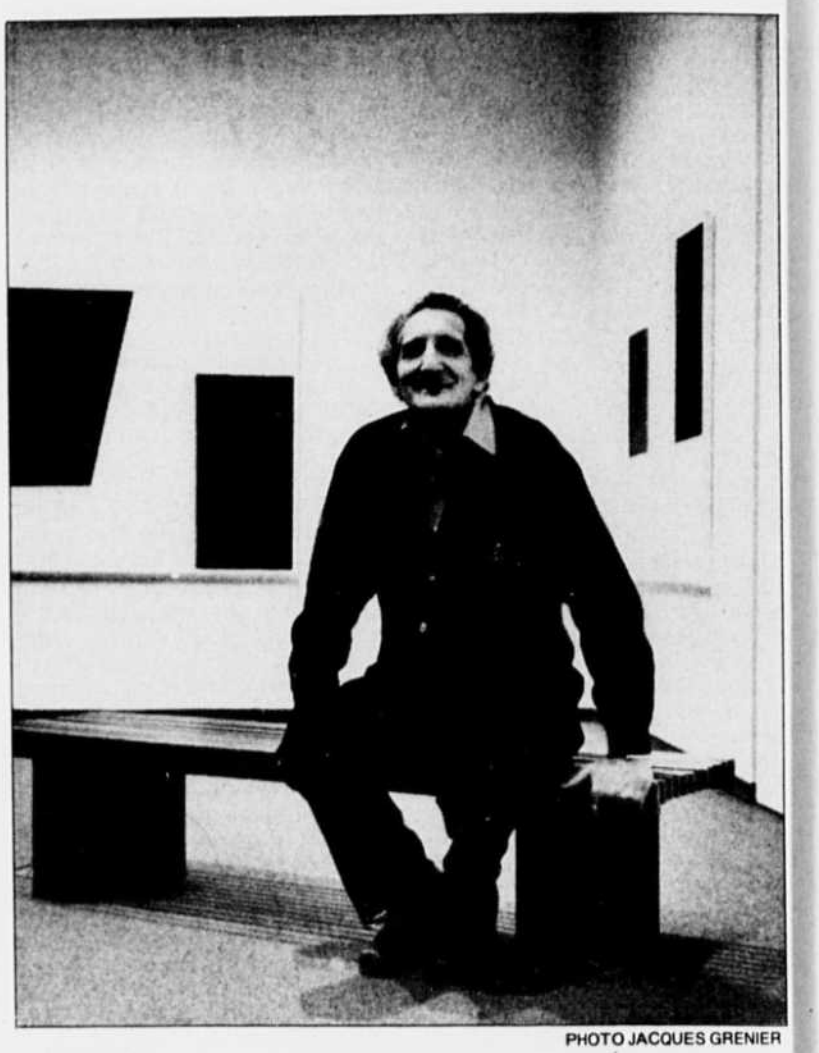


PHOTO JACQUES GRENIER

Guido Molinari

Pour Molinari, la poésie est une tentative de déconstruction de la sémantique du langage, c'est à dire une façon de se réapproprier ce dernier. Cette sorte d'autogestion du langage va de pair avec l'impossibilité pour celui-ci, dans ce cas, de porter un sens autre que personnel. Son activité plasticienne témoigne de la même volonté dans le domaine de la peinture. Ce qu'il faut détruire en elle, ce n'est pas la forme mais la sémantique. Et l'on retrouve là, la fascination pour Beckett.

« Toute l'écriture de Beckett témoigne de l'impossibilité de communiquer de la littérature. Il en est de même pour la peinture. Elle n'est qu'une illusion de parler du monde ». Et il remonte juqu'au Chef-d'oeuvre inconnu, de Balzac, dont il dit qu'il est sans doute la clé du modernisme, et à L'oeuvre, de Zola, qu'il considère comme une sorte de double du précédent.

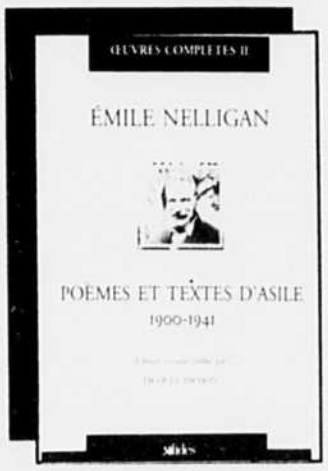
« La peinture, comme la littérature, n'est qu'un moyen de se présenter; d'être devant l'Autre; cet Autre dont seule l'existence nous confirme dans la nôtre. Elle témoigne de la résistance du réel. Elle ne peut donc être porteuse d'aucun message d'usage. L'artiste, oeuvre après oeuvre, ne fait, et ne peut, que parler de lui, même s'il donne l'impression de parler des autres. C'est bien pourquoi, la peinture figurative, comme le roman d'ailleurs, est toujours un mensonge. Quand Zola, dans L'oeuvre, le livre qui, en 1886, concrétisa la rupture de son amitié avec Cézanne, décrit ce dernier sous les traits du peintre Claude Lantier, dont il dit : C'est le génie incomplet, sans la réalisation entière..., c'est en fait de lui même qu'il parle, et il reproche à Cézanne ce qu'il déplore chez lui... »

L'art qui est dans l'impossibilité de véhiculer un message d'usage ne peut-être qu'un art ouvert, devant lequel l'Autre que je suis vient à son tour se présenter. « Ma propre modernité part de Mallarmé... », conclut Guido Molinari.

Un hommage au poète du «Vaisseau d'Or»
à l'occasion du cinquantenaire de sa mort

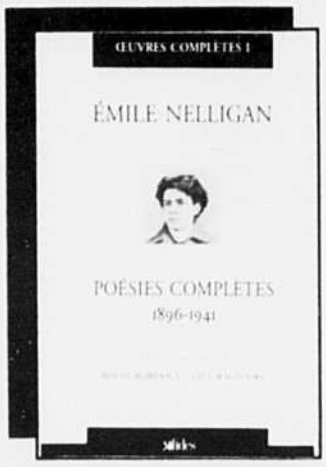
Une édition critique des

ŒUVRES COMPLÈTES D'ÉMILE NELLIGAN



Tome 1
POÉSIES COMPLÈTES 1896-1941
Édition critique établie par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski

Vol. de 648 pages, illustré



Tome 2
TEXTES ET POÈMES D'ASILE 1900-1941
Édition critique établie par Jacques Michon

Vol. de 616 pages, illustré

Les 2 tomes sont présentés dans un coffret 98,00$

fides éditions Stands 147-149-246-248

«Ce jour-là, je marchais lentement, fidèle à cette habitude que j'avais prise de ne regarder que les femmes, comme pour me rassurer sur l'humanité.»
Nicole Brossard

MANIFESTE D'UN SALAUD

ROCH CÔTÉ

ÇA VA FAIRE! J'en ai assez entendu. Après la tuerie de l'École Polytechnique, le 6 décembre 1989, les grandes orgues du féminisme m'ont déversé sur la tête leurs tombereaux d'insanités. J'ai lu partout que je suis un salaud. Que j'ai tiré à Polytechnique. Qu'en plus du cochon, il y a en moi un Marc Lépine qui dort d'un oeil seule-

Éditions du Portique

Faites-vous partie de l'humanité regardable?

La réponse est dans ce pamphlet.

Demandez-le gentiment à votre libraire.

Seulement 11,95$

Distribution Québec-Livres

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

Livres • le plaisir des

Montréal, samedi 9 novembre 1991

Premières lectures, premiers chocs

ON A TOUS, un jour, une nuit, eu un premier choc de lecture. Dans l'enfance, l'adolescence, ou plus tard, il y a toujours eu un moment, une occasion, un titre, une oeuvre, qui nous sont apparus, sur-le-champ ou plus tard, comme déterminants dans notre vie de liseurs... Un monde est apparu, une écriture, une respiration comme le dit si bien Françoise Faucher, qui nous ont accaparés, envahis, séduits. En marge du Salon du livre de Montréal, on a eu l'idée, au « Plaisir des livres », de demander à quelques liseurs invétérés, qu'ils soient écrivains, metteurs en scène, cinéphiles, journalistes, de nous décrire brièvement ces premières lectures marquantes, ces premiers chocs. Voici les réponses.

Les livres devant soi

LE LIVRE déguisé en missel, je lisais les *Nourritures terrestres* d'André Gide durant la messe...

Sous le couvercle d'un pupitre de salle d'études, j'avais placé *Moravagine* de Blaise Cendrars...

Dans la nuit de ma chambre, je masquais la lumière pouvant sortir sous la porte et alerter ma mère alors que je lisais dans les petites heures... je me souviens de la nuit de *Moïra* de Julien Green...

Hormis les lectures d'enfance sur les tables exposées (les Signes de piste, les frères Grimm, les trois Mousquetaires), mes premières lectures marquantes s'accompagnèrent du plaisir profond qu'offre le défendu, l'interdit. Il fallait se cacher pour lire... Adolescence...

Puis ce fut le monde adulte, la liberté, les livres devant soi. Je fus méthodique. Shakespeare, Molière; plus tard Tchekhov. Kafka, Céline; plus tard Proust.

Il y en eut bien d'autres, il y en a encore, Thomas Bernhard, mais ces premiers-là, ces « mondes », auraient pu me suffire. J'affichais complet.

— Robert Lévesque
Journaliste

La petite lumière

MES INSOMNIES littéraires ont commencé à l'adolescence où, la tête enfouie sous les couvertures, armée de la lampe de poche familiale, je découvrais la Bérénice Einberg de mes rêves, l'héroïne Ducharmienne de *L'avalée des avalées*, folle comme de la marde, drôle, émouvante, rebelle, délinquante. Cette perle rare s'est nichée au creux de mes draps, petite pleine lune de mes nuits solitaires.

Ensuite, sont apparues les zones secrètes d'Henry Miller. Envahie par ses deux tropiques, celui du cancer et celui du capricorne, je me liquéfiais littéralement, ouvrant un oeil étonné sur cet érotisme transcendé, ce sens aigu du caché sacralisé.

Puis, les amants d'Emma Bovary m'ont réveillée de ma niaiserie d'étudiante appliquée. J'ai compris au contact de cette affamée de désir, que le non-conformisme allait désormais guider toute ma vie, que toujours je serais en quête de cette petite lumière cachée au mitan de la nuit, seule capable de dompter la noirceur de l'ignorance.

— Lorraine Pintal
Metteur en scène

La nuit de Rilke

À SIX ANS, je pouvais passer des heures dans un fauteuil à dévorer la Comtesse de Ségur. Beaucoup plus tard, j'ai eu ma période romans photos cachés sous mon matelas. Il y a eu la phase Madame Bovary assise sur le bol de toilette, la porte fermée à clé. Il y a eu tous les autres livres : ceux que l'on doit lire à cause de l'école, de la culture générale. Des livres sur lesquels on planche des après-midi de temps pour ne pas couler l'examen. En d'autres mots : les *must* de la littérature.

J'ai eu 18 ans un 3 juin, j'ai eu envie de me faire un cadeau. J'étais partie dans l'idée de m'acheter un chemisier ou quelque chose du genre. Va savoir pourquoi, je suis rentrée dans une librairie. J'ai choisi un auteur avec un nom compliqué, avec un titre imprononçable. Le soir dans mon lit j'ai ouvert le livre. Il sentait bon le papier frais. J'ai lu tout haut le titre : *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke. Cette nuit-là je n'ai pas dormi. Les deux mains accrochées au livre, je dévorais le récit. Je m'enfonçais dans l'âme du personnage, je glissais avec lui dans l'angoisse, dans le vide, dans son désir d'écrire. L'humanité, à travers le poète, se révélait dans toute sa beauté et sa cruauté. Quand j'ai refermé le livre, j'avais 18 ans et un jour. Dehors l'aube inondait la ville. Face à la laideur du monde j'ai pensé à Malte Laurids Brigge qui disait : je suis assis et ne suis rien... cependant face à ce néant, je pense ceci : est-il possible que...?

Le poète a répondu : oui, c'est possible.

J'ai eu une envie incroyable de vivre.

Écrire n'est que cela.

Alice Ronfard
Metteur en scène

L'Ombre jaune

COMMENT peut-on ne pas avoir lu, à six ans, le *Châtiment de l'Ombre jaune* ? Pouvait-on continuer à fonctionner sans cela ? Sans avoir connu, dès la première année d'école, le célèbre Ombre jaune et ses duplicateurs ? Sans avoir rencontré encore le géant roux aux poings gros comme des têtes d'enfants, buveur de Zat 777 (n'était-ce pas plutôt 77) ? Et, dans une des pires situations de son existence, le toujours jeune Bob Morane, avec ses yeux gris d'acier et ses cheveux coupés en brosse ?

Plus tard, vers 12 ou 13 ans, Camus, Sartre, Kerouac, allaient projeter le lecteur que j'étais dans un autre univers. Cet acte de lecture n'était déjà plus tout à fait le même : lire devenait quelque chose de beaucoup plus « normal ».

— Jean-François Chassay
Écrivain

La capture

DE CES PREMIERS LIVRES marquants qui font l'âme à jamais, je retiens d'abord *L'Iliade* d'Homère et toute l'oeuvre de Jules Verne qui m'ont donné dès l'enfance le goût de l'aventure humaine et du voyage. Au collège, j'ai récité par coeur des poésies de Baudelaire et de Rimbaud en même temps que je dévorais Dostoïevski et Stendhal. Ma première nuit blanche de lecture, je l'ai passée à 17 ans avec Pirandello et sa pièce *Ce soir, on improvise* à partir de laquelle j'ai conçu l'inaugurale mise en scène.

Mise en scène fictive cependant puisqu'elle ne dépassera jamais le stade d'un fouillis de notations écrites en rouge entre les répliques du grand dramaturge sicilien. Pendant mes études au Conservatoire, sont entrés dans ma bibliothèque Nietzche et Artaud qui m'ont beaucoup appris sur l'essence de la théâtralité occidentale et qui m'ont surtout ouvert l'esprit sur la condition de l'artiste et son besoin de dépassement. Un peu plus tard, lors d'un premier séjour en Europe, j'ai découvert tout un pan de la littérature de langue allemande : Kleist, Hölderlin, Rilke, Kafka, Kraus, etc.

À Paris, dans les salles du Centre Georges-Pompidou, qu'on venait tout juste d'inaugurer, j'entrepris d'étudier quelques dignes représentants de l'art moderne et autres avant-gardistes dont Marcel Duchamp et ses modèles littéraires : Mallarmé, Roussel, Jarry. De retour à Montréal, rêvant de porter Gauvreau à la scène, quelques personnes ont pensé que je pouvais monter Tristan Tzara et son fameux *Coeur à Gaz* qui deviendra, comme chacun sait, le spectacle fondateur du Théâtre UBU. Depuis 1982, il y aura encore beaucoup d'autres livres, d'autres auteurs marquants dont je subirai, avec autant de bonheur, la même capture.

— Denis Marleau
Metteur en scène

L'or des titres

SOUVENIRS ouatés qui remontent à la plus tendre enfance. Oui, tendre, ô combien. Impressions profondes et confuses tout à la fois où tous les sens sont sollicités : beauté des reliures de cuir d'un rouge profond comme un grand cru ou mordoré telle l'écorce des châtaignes et sur lesquelles l'or des titres semblait apposer un sceau : « Trésor, défense de toucher ». Ineffable bonheur de ces moments d'attente avant le repas du soir, où ma grand-mère, me prenant sur ses genoux, traduisait à mon intention, dans un français chantant où se reconnaissaient les traces de sa Bohême natale, les contes des frères Grimm écrits en lettres gothiques dans un album plein d'images anciennes. Mystère de cette langue qui dansait sous mes yeux en caractères étranges.

Tout se mêlait délicieusement : l'inquiétude du soir qui tombait, la méchanceté de la sorcière aux yeux injectés de sang, le rougeoiement du feu, l'odeur rassurante de la soupe qui mijotait sur la cuisinière.

Moments de grâce encore et surtout quand maman, prenant dans la bibliothèque l'un de ses précieux livres, me lisait *Les Lettres de mon moulin* de Daudet. Fierté, alors, d'être considéré assez grande pour avoir accès à la vraie littérature. C'est à travers la voix aimée entre toutes de ma mère que j'ai véritablement éprouvé le choc des premières lectures. Elle lisait . . . (elle lisait très bien) et la magie

opérait. Les mots se faisaient images et j'étais, à travers les prés, la chèvre blanche de M. Séguin. Je sentais les odeurs des pâturages, j'éprouvais les griseries du brin de serpolet que l'on mâche, je frissonnais à l'approche du loup ou bien encore je sentais monter dans ma poitrine d'enfant les langueurs que le berger, racontant les étoiles à Mlle Stéphanette, éprouvait pour la fille de ses maîtres. Il y avait aussi Colette et Sido, les parfums du jardin de Saint-Sauveur, le fanal bleu du Palais-Royal, tous les parfums, toutes les lumières en somme.

C'est de là, sans aucun doute, que m'est venu le goût des mots, de leur musique, de leur pouvoir évocateur; le désir, aussi, de me glisser dans la peau d'un autre, d'éprouver au plus profond de mon être, les émotions que ces mots provoquaient.

Au hasard d'un voyage, je viens de découvrir un écrivain : Robert Walser. Éblouissement d'une rencontre inespérée. Un déferlement de mots m'emporte; la respiration d'un autre, à travers ses phrases, m'oblige à respirer différemment; des images s'imposent qui se calquent sur celles que je portais; des idées me bousculent, je me laisse envahir.

Trop de voix aimées se sont tues; c'est à présent avec ma voix comme un écho au fond de moi, mais toujours avec les mots des autres, que je me raconte à présent des histoires.

— Françoise Faucher
Comédienne et metteur en scène

La cage ouverte

MES PREMIÈRES lectures marquent par définition. Qu'on soit petit cul ou grande personne tardivement alphabétisée, l'accession au royaume des signes laisse sur l'âme la même indélébile impression que sur le fauve l'ouverture de sa cage, sur l'explorateur la découverte de nouveaux mondes. Pour moi, ça été *La Bible en images*.

Tous ces mythes ignobles et grandioses de l'*Ancien Testament* me sont entrés dans le coeur comme du vin dans le sang; cette première sensation, on ne l'oublie jamais. Et, tout athée que je sois, je n'en traînerai pas moins jusqu'à la tombe un sentiment religieux qui ne cesse de croître en s'enroulant sur lui-même, semblable en cela au ver solitaire. J'avais quatre ans, bon Dieu, comment aurais-je pu savoir que ça me ferait cet effet ?

— Christian Mistral
Écrivain

La blonde à Réjean

AU MOMENT des vacances d'été, pour protéger la mauvaise santé de ma mère, on nous envoyait, ma soeur et moi, à St-Césaire, chez tante Aline. Ses enfants étaient plus vieux, déjà élevés, et elle acceptait généreusement deux bouches de plus à sa grande table. Le cadet de ses fils, Réjean, était beau garçon et par dessus le marché joueur de baseball « professionnel » — dans une ligue très mineure.

L'après-midi, pendant que ma tante repassait en écoutant *La Parade de la chansonnette française* à CKVL, je m'enfermais dans la chambre de Réjean où j'avais découvert une collection d'*IXE 13* cachée dans le tiroir des sous-vêtements. C'était autre chose que les Paul Féval que nous lisaient les bonnes soeurs de mon village, surtout que dans le troisième que j'attaquais, j'allais découvrir une lettre d'une des blondes de Réjean. Elle lui disait qu'elle s'ennuyait, qu'elle l'embrassait, qu'elle le serrait dans ses bras. Je n'avais jamais rien lu d'aussi beau. *IXE 13* était enfoncé. Je me suis mis à rêver de lecture. Je rêvais que je recevais moi aussi des lettres d'une Lise, ou d'une Nicole qui s'ennuyait.

Plus tard, il y a eu des centaines et des centaines de livres qui ont marqué ma vie : Pérec et Roth, Giguère et Ferron, Kafka et Pavese, Fitzgerald et Carson McCullers, Saramago et Chatwin . . . Mais, j'insiste, c'est la lettre de la blonde à Réjean qui m'a donné le goût de la lecture : je n'en suis jamais revenu.

— Robert Daudelin
Directeur de la Cinémathèque

Beckett et la pharmacie

1964. UN EMPLOI d'été m'a conduit à la Pharmacie Montréal « ouverte 24 heures par jour », rue Sainte-Catherine Est. J'y suis commis-magasinier pour un salaire minable duquel on soustrait chaque semaine une partie du coût de mon uniforme blanc. Le gérant est un fou qui peut crier mon nom si fort que je l'entends où que je sois dans l'immeuble qui compte cinq étages et des kilomètres de tablettes.

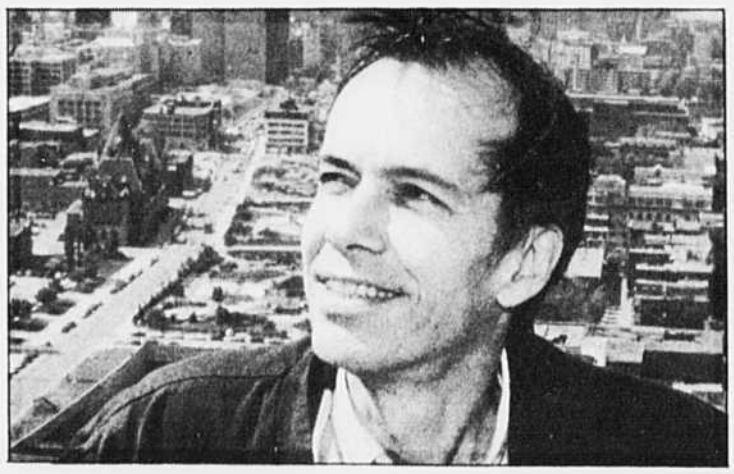
À 17 ans, je fais l'expérience poisseuse du travail à la petite semaine. Et je découvre Samuel Beckett. La lecture de tout son théâtre — de *Tous ceux qui tombent* à *Oh les beaux jours*, en passant par *En attendant Godot*, *Fin de partie* et *La Dernière Bande* — m'est une révélation. Beckett me fait « perdre la foi », comme on disait à l'époque, mais il m'initie en même temps au « principe Espérance ». Ses créatures, malgré leur existence dérisoire et leur piétinement, s'accrochent à la vie et elles m'apprennent le détachement et l'ironie, ces deux vertus ontologiques qui aident à triompher des grimaces idéalistes. Cet été-là, Beckett m'a donné du courage.

— Gilbert David
Journaliste

Bonheur d'occasion

IL N'Y AVAIT PAS de livres à la maison — rien que des instruments de survie. Mais j'ai vite appris qu'on ne pouvait survivre à la conscience d'une existence inconsistante sans avoir recours aux instruments de l'imagination, aux bandes dessinées des journaux tout d'abord, puis aux fresques aventureuses de Jules Verne (son *Michel Strogoff* a fait de moi un habitué et un habitant des steppes), à *L'Île au trésor* (un prix de fin d'année que, vautré dans une veilloche tandis que la maisonnée dormait, j'ai lu, relu et augmenté), et à *Robinson Crusoé* (ce saint patron des bricoleurs, ainsi que le qualifie Michel Tournier). Ce sont ces livres-rêves qui m'ont ouvert les mondes infinis de l'imaginaire et m'ont ensuite entraîné, titubant de fièvre, dans les sous-sols de Dostoievski, préparé à *La métamorphose* de Kafka et procuré tant de *Bonheur d'occasion* — tout cela creusant un immense appétit que j'ai tenté de combler en y mettant du mien, en y allant de mes propres rêveries.

— André Major
Écrivain



Mes librairies

Jean-Claude Germain

CHAQUE révélation a son chemin de Damas. Le mien fut une vitrine de la rue Papineau. Quelques portes au nord du cinéma Dominion qui est devenu le Théâtre des Variétés.

J'avais presque six ans. Comme quoi on peut être précoce sans être Mozart. Et c'était la vitrine d'une librairie. J'avais trouvé mon Église. Celle que je fréquente avec assiduité depuis maintenant plus de 45 ans. Au moins une fois par semaine. Souvent deux. Ou trois. Bouquiner n'est pas qu'une manie, c'est un art de vivre.

Aujourd'hui, je ne me souviens plus que de la vitrine. Y avait-il même une librairie derrière ? Sans doute, parce que j'y suis entré. J'ai franchi le portail du temple et posé le geste qui engage toute une existence : j'ai acheté un livre.

Toute à ma première convoitise, j'en ai pris possession en toute innocence. Comment aurais-je pu savoir que c'est le livre qui prenait possession de moi ? En me tendant le sac où il avait glissé le bouquin, le libraire a dû sourire. Le diable reconnaît les siens. Il savait, ce que j'ignorais à l'époque, qu'il avait glissé dans ce petit sac, plutôt quelconque, tous les livres que j'acheterais par la suite. J'étais entré dans sa librairie avec un besoin,

Voir page 12 : Germain

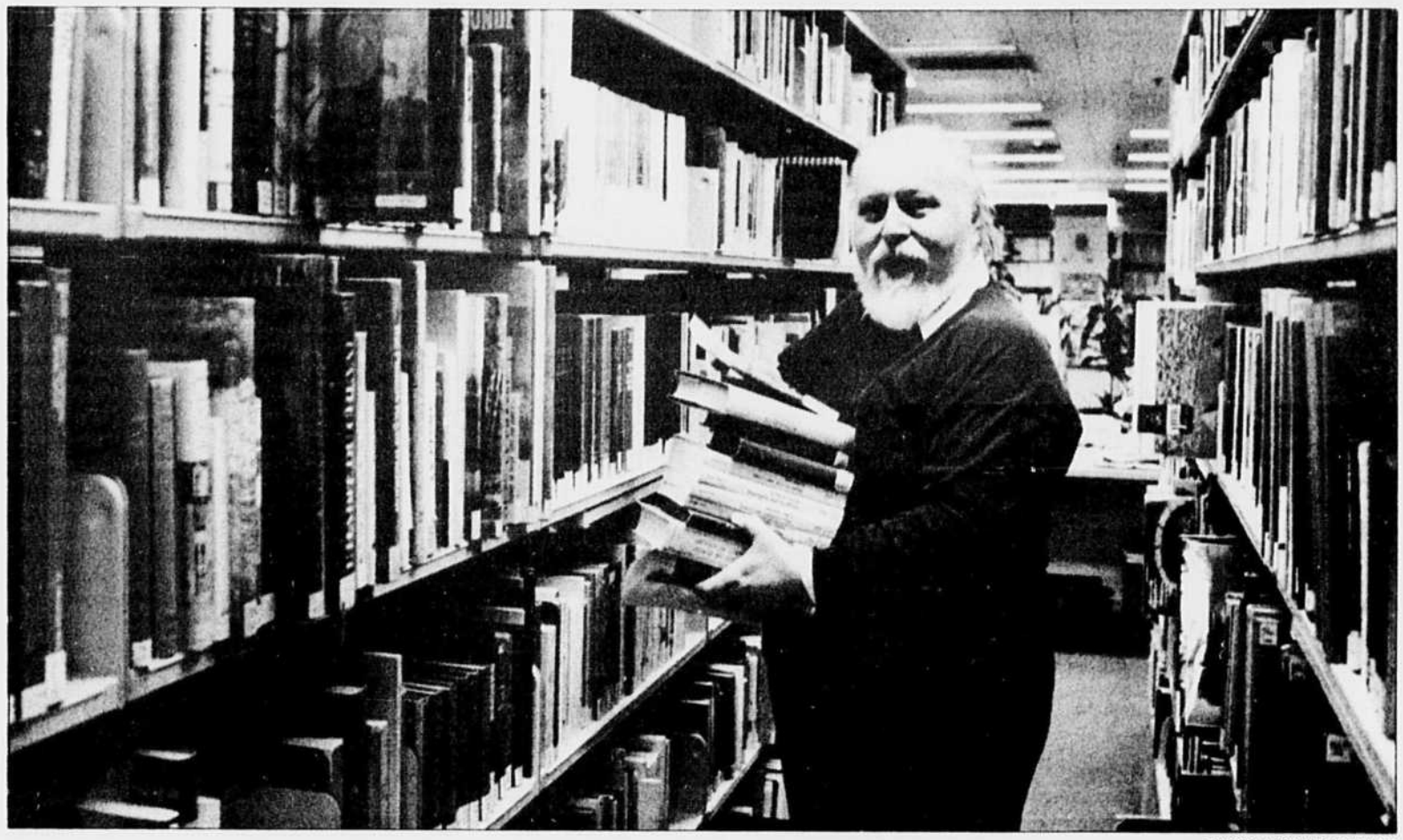


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Claude Germain : « À six ans, j'étais persuadé que la vie était un livre et le monde une librairie. »

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL, LES NOUVEAUTÉS...

... et tout notre fonds, de Victor-Lévy Beaulieu et Léandre Bergeron à Ben Weider, Josée Yvon, Merrily Weisbord, Henri Tranquille, Yves Thériault, en passant par Madeleine Gagnon, Michel Garneau, Jean-Claude Germain, Francine Noël, Francine D'Amour, Hélène Pedneault, Plume Latraverse, Pauline Julien, Jean-Marc Piotte, etc. Plus de quatre cents titres pour tous les goûts!

Venez rencontrer nos auteurs présents aux stands Ville-Marie littérature:

Dany Laferrière, Richard Desjardins, Jacques Côté, Pierre Blais, Philippe Haeck, Michel Dorais, François Piazza, Pierre Day, Jacques Pelletier, Yvon Paillé, Guy Lavigne, Jean Daunais, Jean-Robert Sansfaçon, Serge Provencher, Lili Gulliver, Pierre Berthiaume, Marie Gaudreau, Jean-Marc Larouche, Gabrielle Gourdeau, Patrick Quintal, Louis-Dominique Lavigne, Francine d'Amour, Hélène Pedneault, Denis Bouchard, Henri Tranquille, Anita Caron, Monique Panaccio.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

La vitrine me fascinait . . .

Suite de la page 11

j'en suis ressorti avec un destin.

La vitrine me fascinait. Comme un kaléidoscope. J'y revenais constamment et, à chaque fois, y soupeser le pour et le contre d'un prochain achat me plongeait dans un état proche du satori. Pourtant, comme étalage, c'était tout à fait ordinaire.

Des livres. Sans apprêt. En pile. À plat. D'autres debout, disposés plus ou moins en pyramides. Des romans de cape et d'épée. Zévaco. Féval. *Le Capitan. Le Bossu. Les trois mousquetaires* de Dumas. *Ange Pitou. Vingt ans après. Le Mouron rouge* de la baronne Orczy. Eugène Sue avec ses *Mystères de Paris*, *Rocambole* de Ponson du Terrail. Et sans qu'on sache trop pourquoi — sûrement un choix personnel du libraire — *Corps et Âmes* de Maxence Van der Meersch.

En somme, tout ce qu'il y a de plus banal. Sauf pour une rangée de titres, à l'avant, dans lesquels tous les autres se reflétaient, se répondaient, se complétaient. Une suite d'ouvrages-gigognes, de livres-miroirs où dans un cas, D'Artagnan confrontait Cyrano; dans un autre, le Mouron rouge était sauvé de la guillotine par Ange Pitou; et dans un troisième, Lagardère enseignait la botte secrète de Nevers au Capitan. Comme collection, c'était une idée racoleuse d'éditeur : emprunter des héros à la ronde et profiter de la réputation de chacun auprès des lecteurs. Comme proposition philosophique, c'était la Révélation fondamentale.

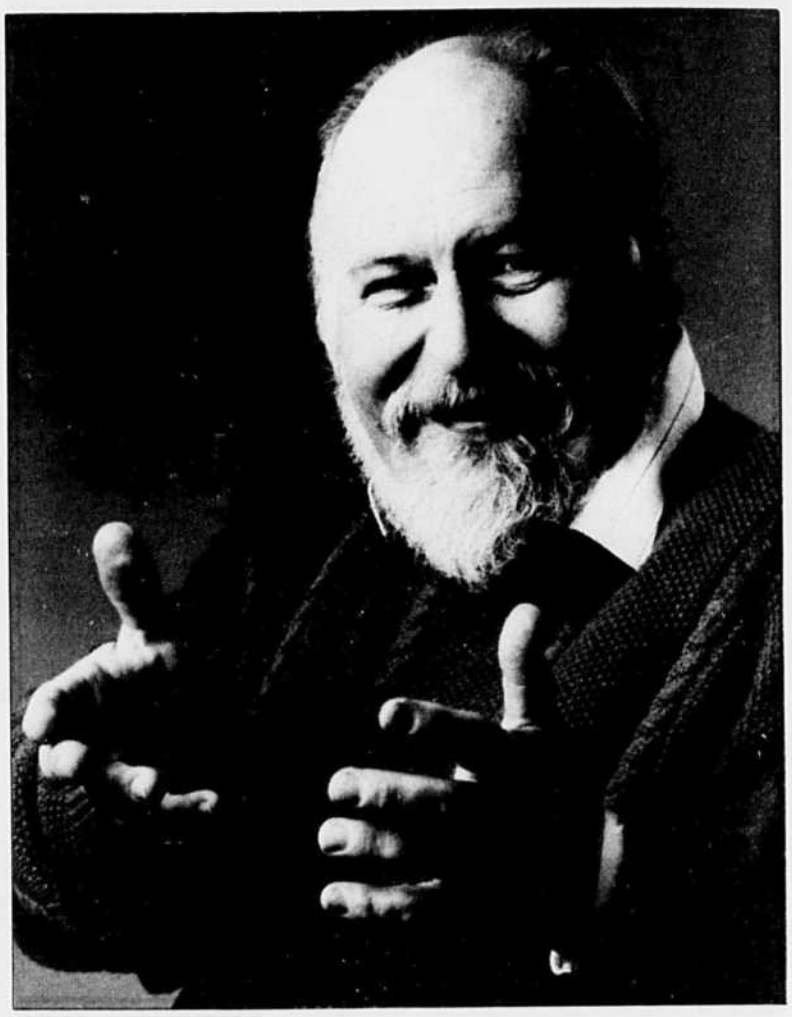
Dans des ouvrages fort savants où l'on cite Flaubert abondamment, Blanchot, Barthes et Derrida enseignent aujourd'hui ce que ma vitrine de la rue Papineau m'apprenait tout bêtement : que la littérature naît de la littérature comme les livres engendrent les livres et qu'ultimement, comme c'est le cas pour les artistes ou les gens célèbres, tous les personnages qui habitent les romans se connaissent entre eux.

À six ans, j'étais persuadé que la vie était un livre et le monde une librairie. Maintenant, j'en suis certain. Bouquiner n'est pas qu'un art de vivre, c'est un cheminement initiatique.

Avec l'âge, j'en vins à fréquenter un collège classique, le Sainte-Marie, dont la principale qualité n'était pas d'être dirigé par les jésuites, mais d'être situé centre-ville. Ce qui m'a donné la possibilité, pendant toute mon adolescence, de visiter — et revisiter parce qu'il n'y en avait pas tant — une librairie à tous les midis. Ou presque.

Tantôt, c'était à l'ouest. *Flammarion*, coin Université. Des livres jusqu'au plafond. Des îlots. Des points aveugle qui énervaient les libraires. Des fonds d'édition au grand complet. Et cette idée dorénavant saugrenue qu'on peut trouver tout ce qu'on cherche dans une librairie. L'étape ultérieure, c'est évidemment d'être trouvé par ce qui nous cherche. Mais n'anticipons pas. Laissons-nous griser par l'ivresse de ces midis ensoleillés par les livres.

Tantôt, c'était à l'est. *Tranquille*, Sainte-Catherine, coin Saint-Urbain. Encore une fois, des livres jusqu'au plafond. Avec au milieu de la pièce, un bateau échoué et au centre de ce bateau-comptoir, un capitaine fort en gueule qui arpentait le pont sans arrêt, de long en long. Une excellente section de poètes surréalistes. Des plaquettes rares, à petit tirage. Des romans sulfureux. En choix critique plutôt qu'un inventaire. Et un libraire classique qui menaçait perpétuellement ses clients de ne plus acheter de livres parce que les livres : ça ne se vend pas ! Henri était aussi chiâleux qu'adorable.



Jean-Claude Germain

Dans l'histoire de ma passion pour cet objet de plaisir qu'est le livre, ces années d'apprentissage furent des années fastes. Bouquiner n'est pas qu'un cheminement initiatique, c'est aussi une école de volupté.

Et le livre, dit le Livre, s'est fait chair ! Plus je m'apprêtais à quitter le cours classique pour joindre les rangs de la bohème, plus la librairie se confondait dans mon esprit avec un lieu de concupiscence. Et pour cause. Trois femmes désormais guidaient mes pas dans mon pèlerinage quotidien. Hebdomadaire pour chacune d'elles.

Chez Flammarion, on avait ajouté une section de disques français et la disquaire me portait à faire des infidélités aux livres. Cela dit, elle s'y connaissait assez bien en albums d'art. Une femme splendide, à la chevelure noire, qui parlait avec l'accent langoureux du Moyen-Orient. À chaque fois qu'il m'arrive de tomber par hasard sur un disque Erato, son parfum m'envahit à nouveau. Et je la revois qui me dit, la poitrine frémissante et l'oeil moqueur : « Paillard — c'était le nom patronyme d'un chef d'orchestre — c'est un nom qui vous conviendrait. »

Mon autre port d'attache était le Club français du livre, rue Mansfield. Une blonde, cette fois. Au tent clair. Française et mignonne. Plutôt potelée. Rieuse. Le genre à sortir d'une gravure libertine du XVIIIe siècle. Une belle pêche. La librairie faisait penser à un cabinet de lecture. C'est là que j'ai appris à caresser les livres de l'oeil. Et de la main. Toutes ces reliures sublimes de Massin. Une en particulier. En velours embossé. *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam. Elle me dit : « Touchez comme c'est moelleux ! » Et j'en perds encore le souffle. Le secret, c'est de caresser du bout des doigts.

Ma troisième vestale, c'était une poétesse. Elle régnait à l'arrière boutique française, chez *Smith*, Sainte-Catherine près de Peel. Des étagères jusqu'au plafond et des tables basses. Pour parcourir les rayons où les surréalistes dominaient — toujours eux — il fallait s'accroupir. Comme dans le titre du recueil qu'elle allait bientôt publier, *La duègne accroupie*. La poétesse était moins exotique et moins érotique, mais plus intense. L'oeil habité, la tignasse sombre, tout de noir vêtue, elle ressemblait déjà aux filles que j'allais rencontrer dans le monde des peintres. Je sortais de librairie pour entrer en bohème. Les poètes et les artistes. Comme dans les livres.

Bouquiner n'est pas qu'une école de volupté, c'est aussi le triomphe de la liberté.

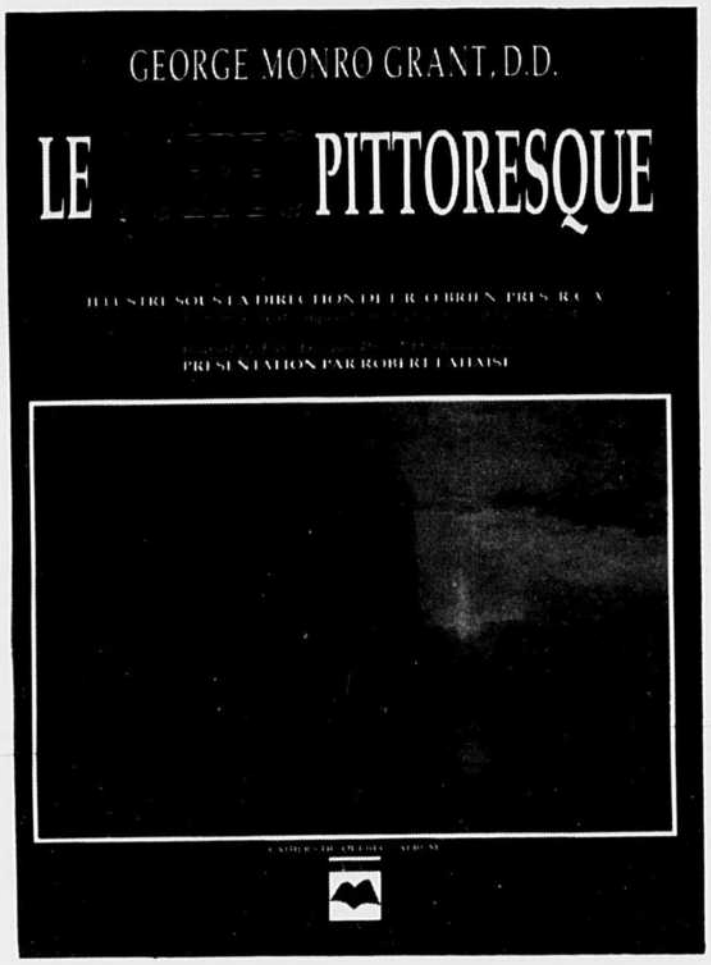
Je suis né bien malgré moi dans une ville aux cent clochers qui fort heureusement, au fil des ans, ont ravalé leurs cloches qui ont été avantageusement remplacées par le silence éloquent d'autant de librairies. Autant de lieux consacrés à un culte dont le seul prosélytisme est le plaisir indéniable qu'il procure à tous ceux qui le pratiquent. Autant de sanctuaires qui méritaient bien qu'une journée par semaine leur soit consacrée.

Bouquiner n'est pas que le triomphe de la liberté, c'est aussi la raison pour laquelle le dimanche a été inventé.

★ ★ ★

Dramaturge, journaliste, Jean-Claude Germain est le président d'honneur du Salon du livre de Montréal pour une seconde année.

«Le livre le plus beau et le mieux illustré jamais produit au Canada.»
Henry James Morgan
The Canadian Men and Women of the Time (1898)



Format: 21,5cm x 28cm - Reproduction de **158** gravures sur bois de l'époque
Présentation de ROBERT LAHAISE

Cahiers du Québec n° 97
Collection **Album**

288 pages

34,95$

HMH

au ***Salon du livre de Montréal***

Stands 439, 538

HURTUBISE HMH

AURÉLIEN BOISVERT LL.L., D.D.N.

Aperçu des moeurs et coutumes des Agniers au dix-septième siècle.

Les lecteurs trouveront dans ce livre de 100 pages deux textes du 17e siècle accompagnés de notes explicatives et illustrés de trois cartes géographiques.

Prix: 13,00 $

Prix pour cinq exemplaires et plus 10,00 $ ch.

Les Éditions 101 Enr.,
C.P. 591, Succ. Desjardins, Montréal, H5B 1B7

Le vert paradis des lectures enfantines

Dany Laferrière

TOUT A COMMENCÉ, il y a très longtemps, au temps de la haute enfance. Je ne savais encore ni lire ni écrire. Un jour, je suis entré (à l'aube, je m'en souviens) dans la chambre de mon grand-père. Il était assis devant sa petite table et ne faisait pas un bruit. Sa tête penchait légèrement en avant. Son buste comme bombé. Le visage fixe. Seuls ses yeux bougeaient. Mon grand-père s'adonnait au plus intime, au plus jouissif et au plus satisfaisant des plaisirs solitaires. Cet homme était en train de lire. Le sens et la musique des mots le pénétraient silencieusement. Cette curieuse musique qui ne fait pas de bruit. Les voix douces et inquiètes des hommes à travers les siècles lui murmuraient des histoires terribles, violentes et pleines de tendresse. Je suis resté à le regarder faire et je ne devrais jamais oublier cet instant.

Plus tard, une fois, à la vieille guildive, mon grand-père m'a demandé de lui faire un peu de lecture. C'était un après-midi chaud et humide. Un orage se préparait. Je me souviens lui avoir lu l'histoire de Robert Bruce, ce chef qui venait de perdre sa septième bataille contre l'ennemi. J'ai lu le passage où l'on voyait un Robert Bruce blessé qui léchait ses plaies dans cette pauvre chaumière en pensant à son

Voir page 14 : Laferrière

PHOTO JACQUES NADEAU

Dany Laferrière : « Je me suis jeté sur les livres et je lisais tout. Tout ce qui me tombait sous la main. »

GUÉRIN

littérature

LES LIVRES DE LA RENTRÉE 1991

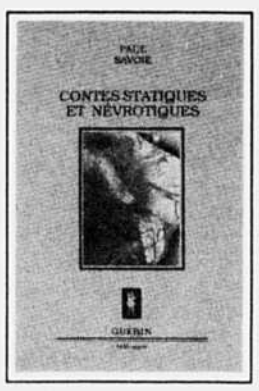
L'ESPRIT DE BOTTINE
François Avard
262 pages
15,3 cm x 22,8 cm
2-7601-2484-3

COUREUSE DES GRÈVES
L.-G. Ferland
314 pages
15,3 cm x 22,8 cm
2-7601-2518-1

JULES FAUBERT, ROI DU PAPIER
Ubald Paquin
472 pages
15,3 cm x 22,8 cm
2-7601-2458-4

LE REGISTRE
Roger Levac
240 pages
15,3 cm x 22,8 cm
2-7601-2472-X

PAUL GOUIN
Philippe Ferland
608 pages
15,3 cm x 22,8 cm
2-7601-2455-X



CONTES STATIQUES ET NÉVROTIQUES
Paul Savoie
256 pages
15 cm x 22,8 cm
2-7601-2526-2

Venez rencontrer les auteurs aux kiosques nos: 303- 305-307-402-404-406

Distributeur exclusif: ADP
(514) 523-1182

Et mon grand-père n'arrêtait pas de rire ...

Suite de la page 13

destin. Bruce, désespéré, allait tout laisser tomber quand il remarqua cette araignée qui essayait de grimper sur un mur sans y parvenir. Ce n'est qu'après la huitième tentative que l'araignée finit par atteindre son but. Bruce se releva et engagea une huitième bataille qu'il gagna. Mon grand-père adorait cette histoire. Il disait que c'était son sérum de vie. Je comprenais difficilement, à l'époque, que les mots pouvaient avoir tant de pouvoir sur les gens. Je pense aujourd'hui que mon grand-père était dans la position de Robert Bruce. Lui aussi avait échoué tant de fois. Lui aussi s'était réfugié dans cette guildive désaffectée pour panser ses blessures en écoutant son petit-fils lui faire la lecture.

Une autre histoire savait l'amuser. Celle du roi qui visitait une prison. Le chef de la prison lui présentait les prisonniers. Et le roi demandait à chacun pour quelle raison on l'avait enfermé là. Le premier répondit que c'était par méprise. Les gendarmes s'étaient trompés et avaient emmené un innocent à la place du voleur. Le deuxième que c'est parce qu'un voisin le jalousait à cause de son potager qui était plus beau que le sien. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à cet homme qui gardait tout le temps la tête baissée. Le roi lui dit : « Alors mon brave, encore une injustice ? » Et le prisonnier de répondre : « Non, mon bon roi, je suis coupable. » Le roi entra dans une terrible colère : « Comment se fait-il qu'on mette un tel scélérat avec des innocents ? » Le chef de la prison ne savait quoi dire. Mon grand-père me fit un clin d'oeil. Et le roi d'ajouter : « Jetez dehors cet homme avant qu'il ne contamine les autres. » Un sourire. Le chef de la prison fut obligé de relâcher le malfaiteur. Et mon grand-père n'arrêtait pas de rire durant tout le reste de l'après-midi. Il aimait les bonnes blagues de roi.

Je me suis jeté sur les livres et je lisais tout. Tout ce qui me tombait sous la main. Mon plaisir était divers. J'aimais surtout la comtesse de Ségur à cause de l'espèce de gaieté qu'il y a dans ses livres. Une gaieté mêlée de larmes. Des bons et des méchants. Je lisais *Le club des cinq* quand j'avais un peu faim. Les repas qu'on y préparait sentaient si bon. Je me couchais sous le grand lit de Da et je passais toute la journée à lire. Ce n'était pas un livre en particulier, c'était plutôt le fait de lire. La lecture. Les mots qui révélaient des sensations, des sentiments, des mondes. Le merveilleux et délicieusement pervers plaisir de passer avec Alice de l'autre côté du miroir. Le premier vrai livre que j'ai lu, c'était *Capitaine courageux* de Kipling. Je ne me souviens de rien et pourtant aujourd'hui je lis avec un plaisir fou les *Simples contes de la colline* (ce chef-d'oeuvre que Kipling a écrit à 23 ans et que Borges aimait tant). On nous avait lu, en classe, *Le dernier des Mohicans*. Je crois que la voix du professeur avait tout gâché. Je soupçonnais que les Mohicans n'avaient pas cet accent traînant du noir d'Haïti. Un rien peut tout détruire. C'est fragile, le plaisir. Bien sûr, les Dumas ont alerté mes sens. Je leur dois le quart de mon enfance. Et aussi Stevenson. Ce sont des écrivains locaux pour ainsi dire, puisque Dumas est né en Haïti et l'île des pirates (la célèbre Île de la Tortue) se trouve dans le nord-ouest du pays. Dumas, Stevenson, Caroll, c'est très bon pour un enfant ou un adulte, mais un adolescent a besoin d'un alcool plus fort capable d'exciter non plus son imagination mais ses sens. Et puis un jour c'est arrivé. Et c'est vrai. Je puis le jurer. L'éblouissement premier. L'orgasme par les mots. Le plaisir pur, mais non innocent. J'avais la fièvre et je ne pouvais pas aller au carnaval sur la place. Toute la ville y avait été. J'étais donc seul, sous les draps. Vers quatre heures de l'après-midi, la fièvre m'ayant un peu quitté, je me suis levé. J'ai commencé à fouiller dans la grande armoire de Da pour trouver un livre dans une édition populaire. Sans couverture, de sorte que je n'ai su son titre et le nom de l'auteur que bien plus tard. Je m'enfonçais dans la lecture et sous les draps. La fièvre recommençait à monter. Je sentais qu'il se passait en moi quelque chose de grave, de terrible, de monstrueux même. Quelque chose de primitif.

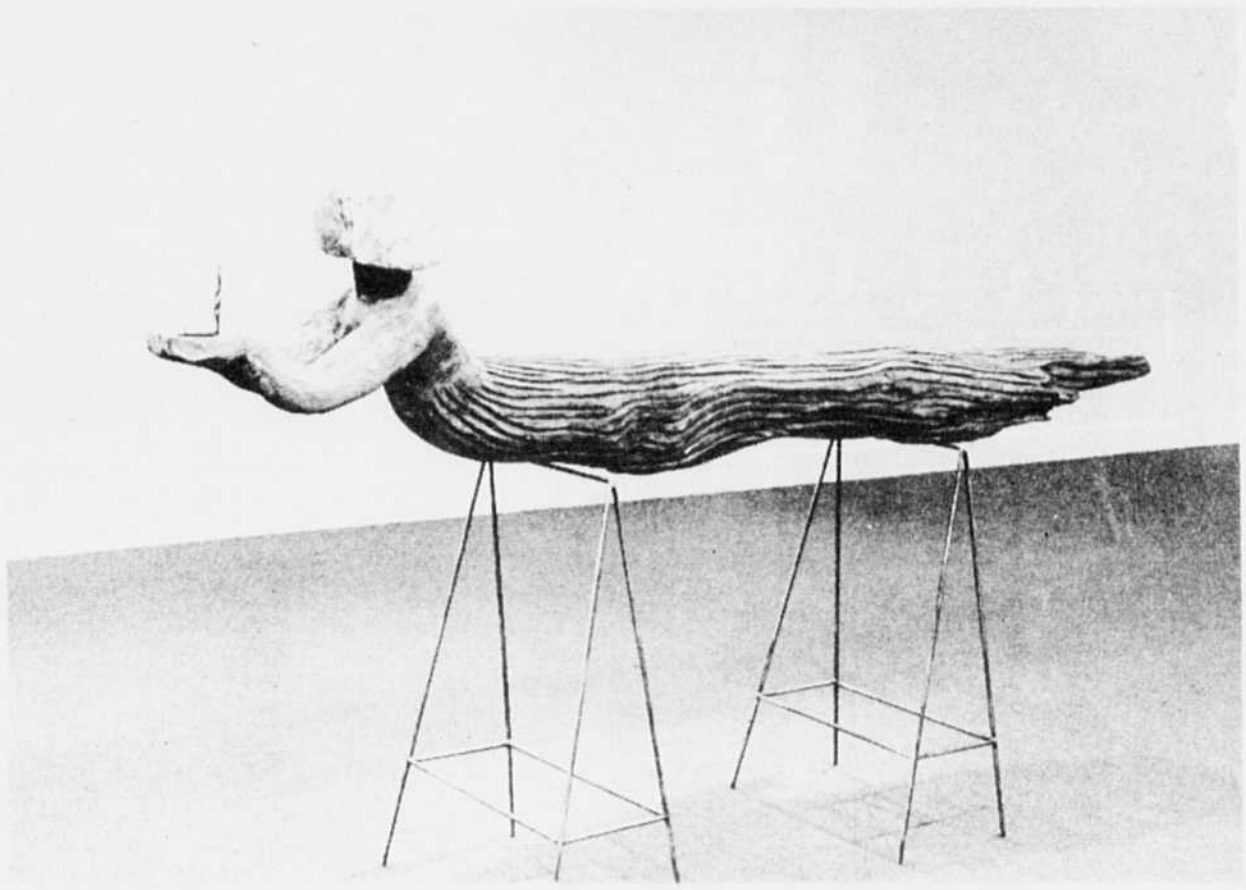
Mon sang courait à toute allure dans mes veines. Ce n'était plus les histoires que me faisait lire mon grand-père. C'était quelque chose de plus dangereux. Le sexe interdit. Le sexe qui bouleverse l'ordre social. J'ai su plus tard que cet auteur n'était nul autre que D.H. Lawrence. Et son livre : *L'amant de lady Chatterley*.

★ ★ ★

Auteur de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* et de *Éroshima*, Dany Laferrière vient de publier chez VLB *L'Odeur de café*. Il est un des invités du Salon du livre de Montréal. D'origine haïtienne, il vit à Miami.

PHOTO JACQUES GRENIER

Dany Laferrière



David Moore (1943-), Sirène, 1987, bois peint et métal, 90'' x 16'' x 24''.

Collection permanente de la

RÉGINE DEFORGES

La volupté d'être

Francine Bordeleau

« O » EXISTE, puisque Régine Deforges l'a rencontrée. Et qu'elle a publié, chez Jean-Jacques Pauvert en 1975, ses entretiens avec celle qui avait écrit l'un des romans érotiques les plus scandaleux de ce siècle. Roman édité originellement en 1954 par Pauvert, interdit jusqu'en 1975, et à propos duquel on a beaucoup glosé. Certains ont même avancé que le véritable auteur d'*Histoire d'O* n'était pas Pauline Réage (alias Dominique Aury), mais un homme ou, au mieux, un homme et une femme.

Il y a, dans la vie de Régine Deforges, des années qui sont comme des repères. Évidemment 1968, alors qu'elle devient la première femme éditeur en France. Son premier livre édité, *Le con d'Irène*, est saisi 48 heures après sa mise en vente. Une histoire de sexe, dans tous les sens de l'expression. « Si un homme avait publié ce livre d'Aragon, on n'en aurait pas parlé dans les mêmes termes. Moi j'ai été traitée de salope », relate aujourd'hui Régine Deforges.

L'année 1975 est un autre de ces repères. De nombreux procès pour outrage aux bonnes moeurs l'ont entre temps obligée à déclarer faillite. Autant de scandales qui lui vaudront l'étiquette indélibile d'éditrice de livres érotiques et dont *O m'a dit*, ses entretiens avec Réage, n'est pas le moindre. « Ce fut cependant une rencontre très importante pour moi. J'étais incapable d'écrire, un peu traumatisée quand même par tous ces procès et leur couverture médiatique, disons-le. Grâce à Pauline Réage, qui est une femme remarquable, j'ai pu écrire *Le cahier volé* ».

Dans ce premier récit, une adolescente de 15 ans ne comprend pas pourquoi son indépendance et sa liberté d'être provoquent le scandale. Il y a, chez la femme de 55 ans qui me parle aujourd'hui, cette même incompréhension, ou plutôt ce même refus de comprendre le puritanisme des autres. Des poursuites contre sa première maison, L'Or du Temps, du scandale provoqué par *O m'a dit*, des procès qui l'obligent de nouveau à interrompre ses activités d'éditeur en 1978, de l'interdiction de *L'os du dionysos*, un roman érotique de Christian Laborde qu'elle publie en 1987, Régine Deforges dira : « Je n'ai jamais compris le pourquoi du scandale ».

Elle sait toutefois qu'elle se battra toujours contre la censure, pour « la liberté d'expression encore menacée aujourd'hui ». La résistance est dans sa nature. Régine Deforges est une femme extrêmement chaleureuse — on ne la perçoit pas forcément ainsi —, mais aussi « quelqu'un d'obstiné et de presque maladivement indépendant, de parfaitement libre par rapport aux sociétés et aux organismes ».

Inclassable Régine Deforges ! Les féministes en ont fait une sorte d'antithèse de Simone de Beauvoir : une femme éditant et écrivant des récits érotiques (ses *Contes pervers* sont, dans le genre, de pures merveilles) ne pouvait être des leurs. Aujourd'hui, alors que l'épithète est à peine murmurée, même par les anciennes radicales, elle dit, une légère lassitude dans la voix : « Oui je suis féministe, c'est naturel quand on est un individu femme. L'anti-féminisme est lâche, imprudent et ridicule ».

Celle qui traîne toujours malgré elle une odeur de scandale est, depuis 1989, membre du jury du prix Fémina et présidente de la Société des Gens de Lettres, une sorte d'Union des écrivains française créée par Balzac, qui regroupe

Voir page 15 : Deforges

Régine Deforges : « Oui je suis féministe, c'est naturel quand on est un individu femme. L'anti-féminisme est lâche, imprudent et ridicule ».

GUÉRIN

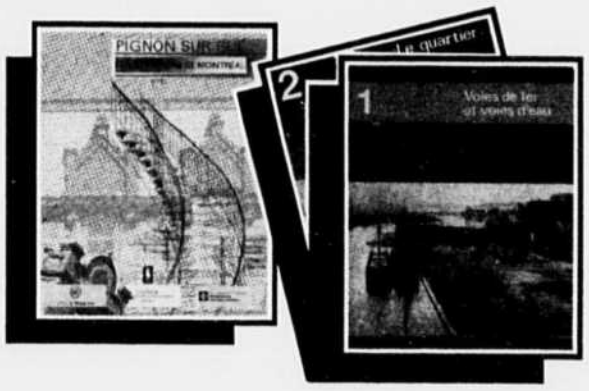
littérature

Le désir du ministère des Affaires culturelles et de la Ville de Montréal de mettre en valeur le patrimoine montréalais a donné naissance à deux collections portant sur le développement de Montréal et de ses quartiers.

Distributeur exclusif: ADP (514) 523-1182

Découvrir le patrimoine montréalais...

pour une suite harmonieuse du développement urbain



PIGNON SUR RUE

Treize fascicules comportant 700 illustrations anciennes et contemporaines, des textes, des tableaux et des plans qui offrent un portrait vivant et détaillé de la ville d'antan. Si *Pignon sur rue* veut faire découvrir Montréal et les étapes de son développement, c'est pour mieux inspirer aux citadins d'aujourd'hui la poursuite d'un épanouissement harmonieux de leur quartier et de leur ville.

PIGNON SUR RUE

- Voies de fer et voies d'eau (28 p.)
- Le quartier latin (28 p.)
- Le pouvoir de la montagne (28 p.)
- Au Pied-du-Courant (28 p.)
- Le rêve industriel (28 p.)
- Les villages du Plateau (44 p.)
- Côte-des-Neiges (24 p.)
- Notre-Dame-de-Grâce (24 p.)
- La cité du Nord (24 p.)
- Le chemin du Bord-de -L'Eau (28 p.)
- Fours à chaux et hauts fourneaux (24 p.)
- Vers le bout de l'Île (28p.)
- La Côte-Saint-Paul (20p.)

2,25 $ l'unité

Également disponibles reliés en un volume (408 p.) 22,95 $

LE VIEUX-MONTRÉAL

LES OEUVRES DU TEMPS

Le Vieux-Montréal, pour sa part, livre essentiellement les secrets de son architecture, en imbriquant celle-ci dans le contexte socio-économique qui l'a portée. Les notes historiques et culturelles donnent la vedette aux bâtiments, illustrés par des croquis et des figures tridimensionnelles. Ainsi, à l'aide du petit lexique de termes d'architecture présenté en appendice, ceux et celles qui consultent cet ouvrage pourront se familiariser avec les types et modes de construction d'autrefois et s'approprier davantage, en quelque sorte, le plus ancien quartier de Montréal. (112 pages) 12,95 $

Ville de Montréal

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

SUZANNE JACOB

Avec un crayon Mirado jaune B

Hervé Guay

LE TÉLÉCOPIEUR existe. Nous nous en sommes servis pour interviewer Suzanne Jacob, de passage à Paris, mais qui nous revient à l'occasion du Salon du livre. Voilà intégralement mon petit questionnaire et les réponses de l'auteur de *L'obéissance*.

★ ★ ★

Comment êtes-vous venus à l'écriture ?

Avion, train, voiture, une fois un cargo; certainement à pied le plus souvent, avec un crayon Mirado jaune B. Le premier stylo était un Schaeffer argent; encre noire; ça revient en ce moment, je veux dire à la mode. Baby Hermès, c'était le nom de la première machine — un dactylographe — que j'ai eue pour taper *Flore Cocon*, mon premier roman. Aujourd'hui, je tape sur un ancêtre, un Micom, quand je suis chez moi.

Montréal et Amos sont très présents dans vos romans. Quelle a été l'importance de ces deux villes dans votre vie — et Paris, tiens, tant qu'à y être ?

Amos n'apparaît que dans *Laura Laur*, comme lieu vide de Laura. Montréal par contre est tout à fait présente. *Flore Cocon, Laura Laur, Pomme Douly* et *Galatée* s'y mêlent étroitement et quotidiennement. Les grandes villes que ce soit Montréal ou Paris ou Vancouver, sont pour moi le lieu de la sécurité que donne l'anonymat. On ne peut pas lire la vie dans les petites villes parce qu'on devient aussitôt suspecte et identifiée comme celle qui ne va pas d'un point à un autre, comme celle qui « se promène ». Lire la vie dans une rue est une de mes principales activités.

Après avoir lu trois de vos romans, il m'apparaît — dites-moi si c'est exact — qu'un type revient sans cesse, celui, celle le plus souvent, sur le point de dérailler, de sombrer. Pourquoi donc ?

C'est pareil dans Shakespeare, dans Racine, dans Hitchcock, c'est pareil pour Charlot, pour Buster Keaton, pour Jacques Brel, pour Barbara, les histoires ne sont pas-

Voir page 17 : Jacob

Suzanne Jacob : « Blanchot, Godard, Wenders, ce ne sont pas des influences, ce sont des sources de courage ».

◆ Deforges

14 000 membres. Et elle écrit des best-sellers. *La bicyclette bleue, 101, Avenue Henri-Martin* et *Le Diable en rit encore*, sa célèbre trilogie sur la seconde guerre mondiale publiée entre 1982 et 1985, s'est vendue à des millions d'exemplaires. La moralité publique n'a rien trouvé à y redire, sauf les héritiers de Margaret Mitchell qui ont intenté à Régine Deforges un procès pour plagiat. Les procès, elle connaît, « ce sont des périodes que je n'aimerais pas revivre », mais celui-là l'a laissée de marbre. « Une simple entreprise de fric de la part des héritiers », laisse-t-elle tomber.

Ce procès aurait tout de même compromis le projet de film à partir de *La bicyclette bleue*. « Tant mieux s'il finit par aboutir, commente-t-elle, mais j'appréhende le résultat ». C'est que Régine Deforges a déjà connu une mauvaise expérience de cinéma en mettant elle-même en scène certains de ses *Contes pervers*. Dans la préface du livre, elle devait reconnaître qu'« il y a un monde entre l'érotisme au cinéma et l'érotisme littéraire ».

Son monde, c'est celui des livres qu'elle continue de publier dans sa maison d'édition qui s'est trouvé une nouvelle vocation : celle de publier de jeunes auteurs parce que, soutient-elle, « la littérature en devenir a beaucoup de mal à exister ».

C'est aussi celui des livres qu'elle continue d'écrire. Comme *Noir Tango*, sorte de point final à sa trilogie, lancé ironiquement le même jour que *Scarlett*, et à cause duquel elle est l'une des invités d'honneur du Salon du livre de Montréal.

Noir Tango commence en 1945, au procès de Nuremberg, et se poursuit en Argentine pour une chasse aux criminels de guerre nazis. « J'avais neuf ans à la fin de la guerre et cette période m'a terriblement marquée. Et à partir du moment où une chose vous obsède, vous avez envie d'en parler ».

Mais Régine Deforges sera toujours celle qui part au front. Elle en profite donc pour écorcher au passage ces Français qui, forts de leur bon droit, ont tondu les femmes ayant « fauté » avec les Allemands et procédé à des exécutions sommaires.

Et Régine Deforges sera toujours une femme prodigieusement libre, prodigieusement vivante qui, après presque 25 ans d'édition, estime sans prétention aucune que son « rôle d'éditeur a été globalement positif » et que sa présence « a été bénéfique pour les femmes ».

écrits du Canada français

VIENT DE PARAÎTRE
VOLUME 73

HUITIÈME COLLOQUE DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE
La place de la littérature dans l'éducation

INTERVENTIONS:
Jean Larose
France Boisvert, Michel Gaulin, Bruno Roy, Noël Audet, Robert Baillie, Marie-Andrée Beaudet, Francine D'Amour, Gabriel-Pierre Ouellette

Remise de la médaille de A.C-F. à Gaston Miron

VOLUME 74
à paraître décembre 1991

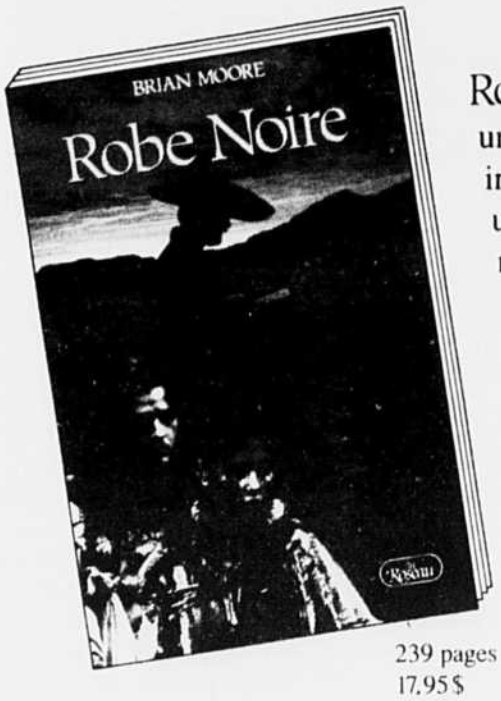
ESSAIS-NOUVELLES-CHRONIQUES
Alexis Klimov - Pierre Chatillon - Jean-Pierre Duquette - André Berthiaume - Louis Bilodeau - Mario Pelletier et autres

L'exemplaire: 6,50 $
L'abonnement à quatre volumes:
individu: 25 $
Institutions et pays étrangers: 35 $

Adresser toute corresponsance à

écrits du Canada français
5754, avenue Déom
Montréal, Qué. H3S 2N4
Tél.: 738-9296

BRIAN MOORE



Robe Noire: un roman inoubliable, un film remarquable.

239 pages
17,95 $

STAND 280

ÉDITIONS DU ROSEAU

MAGRITTE
RACONTÉ AUX ENFANTS

de Lillo Canta

LAURÉAT DU PRIX QUÉBEC/WALLONIE-BRUXELLES DU LIVRE DE JEUNESSE 1991

ÉDITIONS DUCULOT

VENEZ RENCONTRER LILLO CANTA À L'OCCASION DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL AU STAND 135

5276

◆ Jacob

sionnantes qu'à leur tournant, qu'au moment où la raison risque de basculer. Autrement, il n'y a pas d'histoire.

Autre chose qui me frappe, les personnages de femme sont beaucoup plus complexes que les hommes dans les romans que j'ai lus de vous. Ces derniers sont plus schématiques. Est-ce voulu ? Voulez-vous faire passer quelque chose à travers ça ? Peut-être tout simplement n'êtes-vous pas d'accord avec ma lecture de vos ouvrages ?

L'homme de *Plages du Maine* m'apparaît d'une extraordinaire complexité; les deux frères de *Laura Laur*, le Bruno de *Maude* aussi. Jean Cholet de *L'obéissance* est plus simple. Ceci dit, je crois que les personnes qui ont à résoudre des questions très complexes pour survivre deviennent souvent des personnes disons plus nuancées : tout n'est pas noir ou blanc, un oui peut être un non. Ceci est vrai autant pour les hommes que pour les femmes sur le plan individuel. D'un point de vue général, je crois que les femmes, dans la société où je vis, ont à résoudre des questions plus compliquées que les hommes pour former leur identité et pour organiser et comprendre leur vie dans l'Histoire; d'où cette complexité dont vous parlez.

Vos héroïnes, par ailleurs, sont des révoltées. 'L'obéissance' vient le confirmer. Ce sentiment, la révolte, vous avez l'air d'y tenir beaucoup. Pourquoi ?

La révolte n'est pas un sentiment, mais un acte, un mode d'acte. Il y aurait un mode indicatif, un mode subjonctif, etc., et le mode révolte si on pouvait l'inventer. La révolte qui serait un sentiment serait une maladie de l'impuissance. Si on tente de vous étrangler, vous vous débattez tout de suite; si vous sentez que vous vous révoltez, vous êtes déjà mort ou vous tombez dans la maladie. Notre organisme a la révolte comme instinct de survie. Dans mon roman, Alice et Marie ne se révoltent pas : elles en meurent.

Se dégage de votre roman un nouveau constat que vous énoncez ainsi : « Le pire, a dit Marie, c'est de ne pas comprendre, c'est le pire. » En clair, rien de pire que d'être sourd à la souffrance des êtres qui nous entourent. Qu'est-ce qui vous a amené à parler de ça ?

C'est Ceaucescu, c'est Pinochet, Duvalier, Barbie, etc., qui m'ont amené à parler des bourreaux et des victimes. C'est aussi la mort de millions de Juifs, de Tziganes, d'homosexuels au vingtième siècle et dans les années de ma propre naissance. J'avais absolument besoin de me donner une explication, de comprendre comment vous pouvez autoriser quelqu'un à vous torturer ou à vous tuer. Mon roman essaie de raconter une histoire où l'instinct de survie — la révolte — est perverti au point que vous autorisez qu'on vous tue, comme individu ou comme peuple.

Parlez-moi maintenant de vos influences littéraires.

La rue d'abord, le ciel, cette planète. J'oublierais forcément plusieurs livres importants si je devais faire une liste. Le courage vient souvent de Blanchot, de Godard, de Wenders, je veux dire en ce moment. De Foglia aussi. Ce ne sont pas des influences, ce sont des sources de courage. Autrement, tout m'influence : l'expresso, la peinture, la pub, les poubelles dans la rue, l'eau; celle des fleuves et celle des carafes, et puis des personnes précieuses, surtout les personnes qui me sont chères, m'influencent tout le temps.

L'autre pendant à ma septième question, c'est la vie. Dans quelle mesure l'autobiographie a une place dans vos romans ? Doit-on vous identifier à quelques-unes de vos héroïnes comme Laura Laur ou Flore Cocon, par exemple ?

Je ne m'identifie pas à mes héroïnes, cette question peut intéresser ceux qui me connaissent dans ma vie et qui pourraient peut-être donner une mesure de ma ressemblance à Laura ou à Flore. Moi, je ne sais pas.

Du coup, j'ai envie de vous demander de me parler de vous.

C'est l'inconnue que je suis pour moi-même qui m'intéresse. Or cette inconnue — le possible, le non-advenu — ne peut se manifester si je l'emmaillotte avec ce que je fais de moi. « Tout ce que je sais m'ignore. » Je suis souvent comme *Pomme Douly* : « sans question, Pomme ne savait pas respirer ».

Votre dernier-né, quelle place occupe-t-il dans vote oeuvre et comment l'idée vous en est-elle venue ?

J'ajoute à ce que j'ai déjà dit plus haut que je me suis demandé, à force de vouloir comprendre la vie autour de moi et dans l'Histoire, si être libre, c'est choisir comment on s'attache au monde ou comment on s'en détache. Ça dépend de l'heure bien sûr, mais, voilà, pour répondre à cette question, il faut apprendre à lire l'heure et l'Histoire.

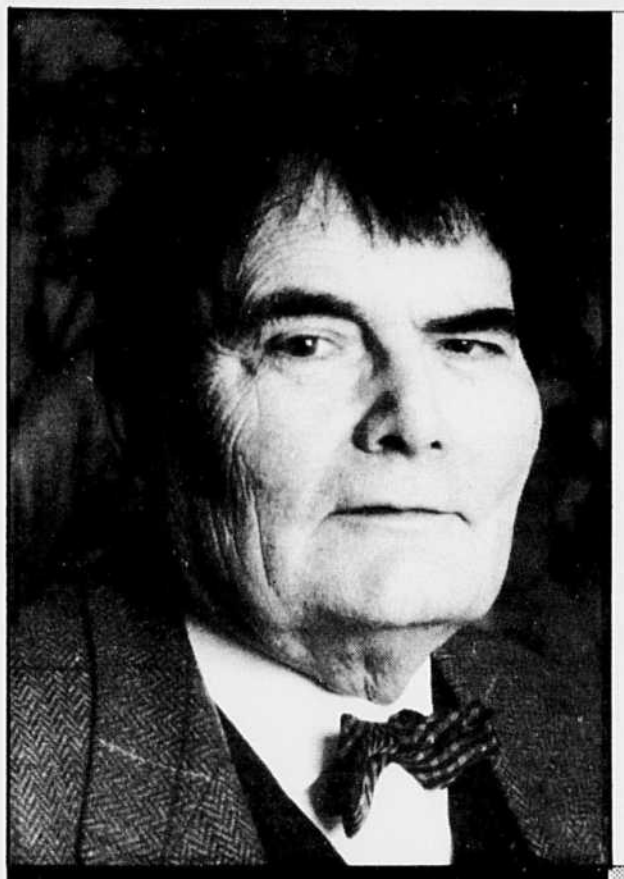
★ ★ ★

Tel que convenu, après avoir reçu ses réponses, j'ai tout de même téléphoné à Suzanne Jacob. Celle-ci est contente de la réception de *L'obéissance* en France. « Ça se passe bien. » Et ceci même si n'existe pas entre le lecteur français et elle la proximité qui joue pour son livre au Québec.

Des projets ? « Je travaille toujours, étant donné que j'essaie de lire la vie en direct. J'ai toujours des projets en route. Un autre roman, un recueil de poèmes presque prêt. »

Des défis là-dedans ? « C'est comme le mûrissement, on ne peut pas prévoir sa propre croissance. On espère tous qu'on vieillira bien mais on ne peut pas savoir comment on va vieillir. »

Pour le moment, c'est plutôt à Montréal qu'elle compte mener sa vie. « Dans la rue ». Et il y a peut-être des concerts dans l'air.



Hervé Bazin

L'ÉCOLE DES PÈRES

roman

«Succédant au *Matrimoine* de 1967, cet ouvrage est un bon exemple de la virtuosité de l'octogénaire qu'est devenu l'auteur.»
Lisette Morin, *Le Devoir*

«On dirait qu'Hervé Bazin s'est adouci. Le ton reste sarcastique, mais on sent un fonds de tendresse.»
Carmen Montessuit, *Le Journal de Montréal*

345 pages, 29,95 $

«*L'école des pères* est la chronique de la famille dans tous ses états, dans ses changements perpétuels.»
Lucie Côté, *La Presse*

«Le président de l'Académie Goncourt poursuit, mine de rien et livre après livre, une sorte de «Comédie humaine» à l'usage de nos contemporains.»
Gérard-Humbert Goury, *Magazine Littéraire*

ÉDITIONS DU SEUIL

HERVÉ BAZIN
de l'académie Goncourt

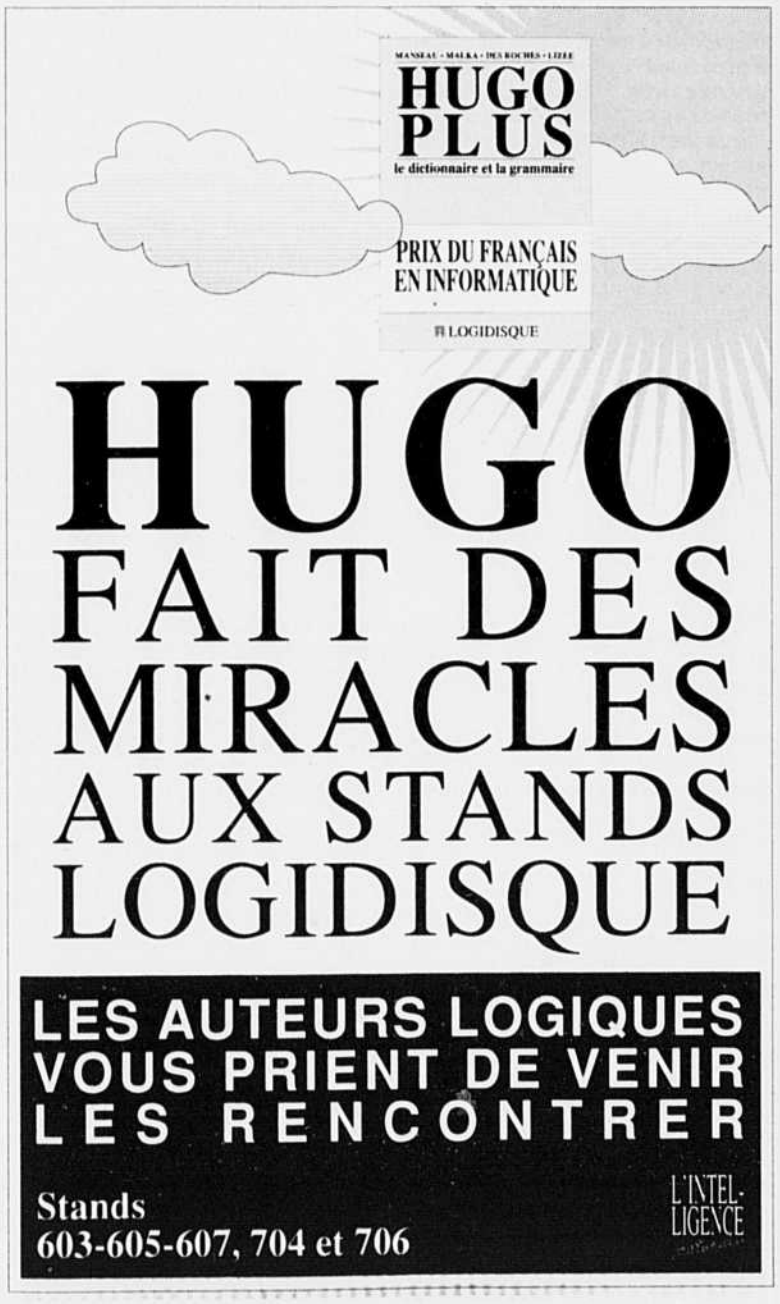
L'école des pères

Parmi les ouvrages du même auteur :

Le Matrimoine
Les Bienheureux de la Désolation
Madame Ex
Un feu dévore un autre feu
L'Église verte

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL



EMMANUEL LOCHA MATESO

Dépasser la négritude . . .

François Brousseau

DÉPASSER la négritude, en passant par la francophonie, pour atteindre à l'universel. Telle est, grossièrement résumée, l'une des idées forces d'Emmanuel Locha Mateso sur le destin actuel et futur de la littérature africaine d'expression française.

Locha Mateso, écrivain et professeur de littérature zaïrois, visitera le Québec et l'Amérique pour la première fois de sa vie, à l'occasion du Salon du livre de Montréal qui en a fait l'un de ses pricipaux invités étrangers.

Il s'est confié au DEVOIR, à la veille de son départ de Paris — où il réside et enseigne depuis la fin des années 70 — pour Montréal où il se fera, pendant quelques jours, l'ambassadeur de la littérature contemporaine d'Afrique.

« L'intérêt qu'un salon comme celui de Montréal témoigne pour mon travail est en soi symbolique d'un certain tournant dans la littérature africaine. Cette littérature méconnue aspire aujourd'hui à être reconnue à sa juste valeur. L'attachement à la francophonie, c'est un attachement à une communauté de langue, mais aussi une adhésion à certaines valeurs. »

C'est aussi, selon Emmanuel Locha Mateso, l'occasion d'un dépassement de certaines catégories littéraires et idéologiques, sur lesquelles la littérature du Continent noir — et celle de la diaspora noire dans son ensemble — a carburé pendant plusieurs décennies.

L'une de ces catégories qui ont aujourd'hui fait leur temps, c'est celle de la « Négritude », chère à Aimé Césaire et à Léopold Sédar Senghor. Au cours de la dernière décennie, « les littératures de la diaspora noire se sont découvert une identité et des affinités que n'auraient pas su ou voulu reconnaître les poètes de la Négritude », écrit M. Locha Mateso dans l'introduction de son *Anthologie de la poésie d'Afrique noire d'expression française* (Hatier), l'ouvrage de référence sur le sujet. Il ajoute qu'« il n'est plus possible d'aborder cette poésie avec une grille de lecture conçue pour la Négritude ».

« Avec le temps, et dans sa recherche de l'universel, la Négritude a progressivement sécrété sa propre négation, explique Locha Mateso dans cet entretienn téléphonique au DEVOIR. La littérature africaine bouge; elle est en mouvement perpétuel. Le langage, la symbolique de cette littérature sont traversés par des formes modernes. Au-delà de la négritude, ce qu'on peut souhaiter aujourd'hui, c'est le décloisonnement de l'imaginaire. Avant d'être Africains ou noirs, ces écrivains sont d'abord des écrivains. »

M. Locha Mateso a fait ses études à Lubumbashi, seconde ville du Zaïre et théâtre, l'an dernier, de sanglantes répressions anti-étudiantes, en partie à l'origine du séisme social qui fait aujourd'hui trembler sur ses bases le régime du « vieux léopard » Mobutu Sese Seko.

« Je n'irais pas jusqu'à dire que les prisons zaïroises regorgent d'écrivains. Mais il est indéniable que certains intellectuels zaïrois ont payé un lourd tribut en plaidant, dans un contexte hostile, pour la liberté d'expression dans leur pays. Trop souvent, nos écrivains ont été contraints, par le passé, à se taire ou à se faire les laudateurs du régime. »

Quel est donc le rôle des intellectuels devant les changements vertigineux qui ébranlent aujourd'hui l'Afrique, d'est en ouest et du nord au sud, alors que tombent les vieux dictateurs et qu'on réhabilite la démocratie pluraliste ? Quelle peut bien être la place des intellectuels, de l'écriture, sur un continent rongé par l'illettrisme et la misère la plus totale ? N'y a-t-il pas dans l'écriture qu'un épiphénomène, un divertissement de super-élites, sans prise sur la réalité ?

« J'affirme la vitalité culturelle de l'Afrique. L'Afrique reste un continent qui se tient, culturellement. Est-il ridicule, dans les conditions que l'on sait, de plaider pour le primat du culturel, d'exalter le patrimoine spirituel, y compris sous sa forme écrite ? Je soutiens que non. »

Emmanuel Locha Mateso : « L'intérêt qu'un salon comme celui de Montréal témoigne pour mon travail est en soi symbolique d'un certain tournant dans la littérature africaine ».

M. Locha Mateso se dit heureux de venir découvrir le Québec, dont il suit du coin de l'oeil, par des lectures et quelques conférences, la production littéraire. Lors de l'entrevue au DEVOIR, il citera, parmi les auteurs qu'il connaît et apprécie, Michel Tremblay . . . et Rina Lasnier.

Il ne se fait pas d'illusion, cependant, sur la percée des auteurs provenant de zones périphériques, comme la francophonie non « française de France » et l'Afrique dans son ensemble. Les auteurs de ces régions ne font toujours pas recette en Europe.

M. Locha Mateso cite, notamment, le cas étonnant de Wole Soyinka, écrivain nigérian (anglophone), prix Nobel de littérature 1986, « un prix qui n'a aucunement augmenté ses ventes dans le monde ». Quand on sait qu'un Renaudot ou un Goncourt garantissent automatiquement quelques dizaines de milliers de copies supplémentaires à leurs récipiendaires . . .

Dernière question au professeur de littérature : quelles lectures suggère-t-il au parfait néophyte qui voudrait respirer quelques effluves de littérature africaine d'aujourd'hui ? La réponse tombe, sans hésitation, presque comme un catalogue : *Un rêve utile* du Guinéen Pierre Manenembo (au Seuil), *La vie et demie* de Labou Tansi (au Seuil), *Monnè, outrage et défi* de l'Ivoirien Amadou Kourouma (au Seuil) qui publia jadis à Montréal (*Le Soleil des indépendances*), *Les mangroves en terre haute* du Zaïrois Pius Ngandu (à L'Harmattan), toutes productions très récentes.

On pourra ajouter, sans doute, quelques exégètes compétents, dont les synthèses et les anthologies seront certainement fort appréciées du grand public. L'un d'entre eux se nomme d'ailleurs Emmanuel Locha Mateso . . .

LES HERBES ROUGES STAND 737

ROMAN

Bianca Côté
CHER HUGO, CHÈRE CATHERINE
Chaque lettre est un moment d'effusion, chaque mot, une étreinte, en forme de couperet ou d'écho.

ESSAIS

sous la direction d'Aline Gélinas
JEAN-PIERRE PERREAULT, CHORÉGRAPHE
Interprètes et chorégraphes, concepteurs et critiques, spectateurs fascinés témoignent d'une oeuvre déjà considérable.

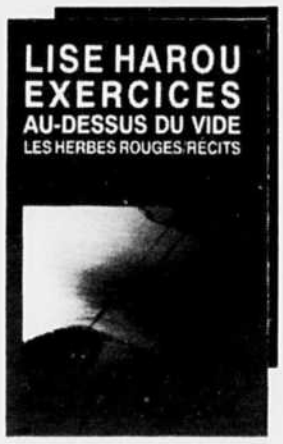
POÉSIE

Carole Massé
LES PETITES-FILLES DE MARILYN
Quatre amies d'enfance traversent avec passion et détermination l'adolescence.

POÉSIE

Francis Farley-Chevrier
L'IMPASSE DE L'ÉTERNITÉ
Où il est dit, par un poète de 17 ans, que rien n'est immortel.

RÉCITS



Lise Harou
EXERCICES AU-DESSUS DU VIDE
Le dérèglement familier et angoissant du quotidien.

ROMAN

Roger Des Roches
LA JEUNE FEMME ET LA PORNOGRAPHIE
"Fascinante et dramatique rencontre du plaisir le plus nu et de la souffrance la plus exigeante."
Réginald Martel

RÉCIT

Danielle Roger
QUE FERONS-NOUS DE NOS CORPS ÉTRANGERS?
"Danielle Roger nous offre la garantie de pouvoir toucher au pur, au véritable mal de l'âme."
Marie-Claude Fortin

POÉSIE

Normand de Bellefeuille
OBSCÈNES
D'une simplicité nécessaire.

SÉANCES DE SIGNATURE

vendredi le 15 novembre
Danielle Roger: de 19h à 20h
Francis Farley-Chevrier: de 20h à 21h

samedi le 16 novembre
Roger Des Roches: de 15h à 16h
Carole Massé: de 16h à 17h

dimanche le 17 novembre
Bianca Côté: de 19h à 20h

JEAN PROVENCHER

Pour une Histoire rebelle

Francine Bordeleau

JEAN PROVENCHER, l'un des invités du Salon du livre de Montréal cette année, est venu à l'histoire et à l'écriture bien avant ses *Quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*. Un manuel d'histoire, écrit avec Denis Vaugeois et Jacques Lacoursière, et dans lequel je crois bien avoir étudié, un essai intitulé *Québec sous la Loi des mesures de guerre en 1918*, une biographie de Lévesque en . . . 1973, une pièce, *Québec, printemps 1918*, qui a été montée à Québec par le Trident, a été diffusée en téléthéâtre sur les ondes de Radio-Canada et a gagné un prix.

En fait Jean Provencher, Trifluvien d'origine, aura commis un peu moins d'une dizaine de livres avant d'entreprendre une histoire du Québec au siècle dernier qui suivrait le rythme des quatre saisons. « Presque des best-sellers », reconnaît l'historien. Boréal, son éditeur, aura vendu 12 000 exemplaires de chacun des volumes de la série (les saisons et la synthèse). Ce qui est bien plus que la majorité des romans québécois.

Les Québécois se seraient-ils entichés de leur histoire ? « Oui . . . depuis au moin 40 ans ! » lance Provencher. « La bête humaine est ainsi faite qu'elle a toujours besoin de savoir d'où elle vient et qui elle est. »

Qui nous sommes, l'historien a voulu nous le dire par le passé « des humbles, des gens sans nom, de ceux qui sont morts dans le plus parfait anonymat ». Le résultat, ce sont ces *Quatre saisons*, un projet né après un retour à la campagne et une vie conviviale en commune qui auront duré un an. « On pensait vivre en autarcie, c'était extraordinairement prétentieux. Mais pendant cette année-là, j'ai vécu une sorte de mutation, et constaté que plus jamais je n'écrirais de livres d'histoire conventionnels. »

Mais rien n'est conventionnel chez Jean Provencher. Ainsi, pendant que ses confrères enseignent presque tous, il a réussi l'exploit, depuis la fin de ses études à l'Université Laval, de gagner sa vie sans jamais remettre les pieds dans une salle de classe. Des émissions de radio et des séries télévisées, divers contrats — Provencher est un pigiste célèbre —, des livres, mais pas d'enseignement : il a horreur de ça.

L'anti-conformisme de Provencher est aussi à l'oeuvre dans la *Chronologie du Québec*, son dernier livre publié en août au Boréal. Dans ce calendrier nouveau genre, l'historien retrace les événements qui ont marqué, des origines à 1980, la vie des Québécois, et les met en parallèle avec d'autres événements survenus au même moment dans le reste du monde. On y apprend par exemple que 1642 est l'année de la fondation de Montréal mais aussi celle de la mort du cardinal Richelieu; qu'en 1875, alors qu'est créé l'opéra *Carmen* de Bizet, « durant l'hiver à Montréal, de mémoire d'homme, jamais la misère ne fut si grande ». Et ainsi de suite.

Provencher ne cesse de réfléchir sur l'Histoire. Il remarque ainsi que « les gens se retournent vers le passé pour avoir des réponses, mais en fonction de leurs préoccupations actuelles. Depuis dix ans, on fait l'Histoire des femmes parce qu'elles ont amené dans notre société un débat majeur. Et on se dirige progressivement vers une Histoire des vieillards. » Facile de comprendre pourquoi !

Et il ne cesse de réfléchir sur la manière de la rendre intelligible. Les *Quatre saisons* et la *Chronologie du Québec* procèdent de cette préoccupation. Son prochain livre pourrait bien chercher à nous expliquer « comment les gens ont appris à vivre en ville ». Ce serait une façon de retracer l'histoire des services municipaux, de rédiger, après s'être attardé au Québec rural, une chronique des débuts du Québec urbain. La ville le fascine : celle de Québec, qui est devenue la sienne, et toutes les autres.

À moins qu'il ne se laisse aller à un vieux rêve : un livre sur les oiseaux ! « Aucun rapport avec l'Histoire, mais je suis littéralement fou des oiseaux ! » Un livre qui serait comme une pause dans la vie de Jean Provencher, un historien qui s'évertue à « vulgariser l'Histoire pour aller chercher les gens là où ils sont ».

PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Provencher : « Aucun rapport avec l'Histoire, mais je suis littéralement fou des oiseaux ! ».

Les personnes qui ont une maladie mentale, **les accepter, c'est fondamental.**

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé et des Services sociaux

Des livres d'actualités majeurs

POLITIQUE

La séparation du Québec dans l'intérêt... du Canada anglais

Finies les querelles constitutionnelles, disent Bercuson et Cooper! Passons aux actes: séparons-nous du Québec! Loin d'être affaiblies par cette rupture, les provinces en retireraient au contraire beaucoup d'avantages, dont une réduction des primes d'assurance- chômage, la fin du bilinguisme officiel et la récupération de tout le territoire de la moitié nord du Québec.

Goodbye... et bonne chance
David J. Bercuson et Barry Cooper
18,95 $

Qui détient vraiment les rênes du pouvoir dans ce pays?

Un réquisitoire impitoyable contre les manigances et la fourberie du gouvernement conservateur de Brian Mulroney, à la solde des puissances de l'argent. Une brillante argumentation contre la «mondialisation», le libre-échange et la TPS.

Le Canada aux enchères
Linda McQuaig
24,95 $

ÉTHIQUE

À une époque où la médecine permet de prolonger artificiellement la vie, la question du droit à la mort volontaire ne peut plus être passée sous silence. Dans ce contexte, la publication de l'édition française de ce best-seller américain revêt une importance capitale.

Exit final
Derek Humphry
16,95 $

le jour, éditeur

LES SIX JOURS DU LIVRE

Du 14 au 19 novembre, le 14e Salon du livre de Montréal

Serge Truffaut

PLUS de 500 kiosques... Un prix d'entrée exempt de TPS... Une centaine d'exposants sur 15 500 mètres carrés. Des invités, des anniversaires, des prix, des débats, des milliers de romans et d'essais, de livres pour enfants et de bandes dessinées, tel est, grossièrement brossé il est vrai, le portrait du Salon des livres de Montréal.

Point de convergence physique des fictions écrites comme des histoires sur l'Histoire, la Philosophie et autres, ce salon, cet événement qui fêtera cette année ses quatorze ans, ouvrira ses portes le 14 novembre. Il les fermera le 19 novembre. Où logera-t-il ? À la place Bonaventure. Il est fidèle. Jamais, depuis ses débuts, il n'a déménagé. Le slogan de cette année ? *Je livre.*

À la tête de cette entreprise, de ce salon, un triumvirat : Marcel Couture qui, en tant que président du conseil d'administration, représente et défend les intérêts du Salon, donc des livres, auprès des divers paliers gouvernementaux et des entreprises. Jean-Claude Germain qui en tant que président d'honneur met sa volubilité naturelle au service du salon. Il est l'image publique du salon. Enfin, pour l'administration, pour l'organisation, il y a Mme Francine Bois, directrice générale.

C'est à Mme Bois que revient en effet la responsabilité de mener à bon port ce bateau livresque. C'est elle, donc, qui assure la permanence, qui gère, qui coordonne les opérations quotidiennes d'une édition à l'autre. Mme Bois est directrice générale depuis presque deux ans. Elle a succédé à M. Thomas Déri.

Entre l'édition de l'an dernier, soit la treizième, et cette année, un hiatus fiscal est venu se glisser. Il s'agit, on l'aura deviné, de la TPS qui depuis plusieurs mois fait grincer les dents des libraires comme des éditeurs. Sur l'organisation du Salon 1991, cette TPS aura eu un impact non négligeable.

Selon les informations fournies au cours d'un entretien par Mme Bois, cette taxe va réduire sensiblement les revenus que réalisent le Salon sur la vente des billets. Pourquoi ? Comment ? « En guise de contestation, nous avons décidé de ne pas augmenter nos tarifs. La TPS n'a pas été ajoutée. C'est nous qui en assumerons les coûts .» Le prix d'entrée a été fixé à 5 $ pour les adultes, 3 $ pour les étudiants et les personnes âgées. Pour les enfants de moins de 12 ans, c'est gratuit.

En raison de cette taxe et de la morosité dans laquelle elle a plongé éditeurs et libraires, et, par ricochet, les lecteurs, on s'attend à ce que le nombre de personnes qui franchiront les tourniquets entre les 14 et 19 novembre diminue sur le record enregistré l'an dernier, soit 102 000 visiteurs.

Sur les exposants, source majeure de revenus pour le salon, Mme Bois a indiqué que si la TPS a eu d'ores et déjà un impact certain, il est difficile d'en évaluer à ce stade-ci les conséquences. Chose certaine, « il y aura moins de stands loués cette année. Actuellement, on en compte une trentaine de moins. C'est la première fois, que nous n'enregistrons pas une augmentation du nombre d'exposants sur l'édition précédente. »

Reste que des mots, l'amateur pourra s'en mettre sous la dent. Les éditions du Boréal et Gallimard, Sogides et Grasset, Fayard et Série Noire, le Noroît et Ha- →

PHOTO JACQUES NADEAU

Une vue d'ensemble de la 13e édition du Salon du livre de Montréal, l'an dernier.

Tante Margot aurait préféré un abonnement-cadeau!

SODEP

Les revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS • CINÉMA • LITTÉRATURE
PHOTOGRAPHIE • SOCIÉTÉ • THÉÂTRE

STANDS **467, 469, 471**

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Lumbago

Le Docte Rat et L'apprenti Docte Rat

Des jeux de société distincts

Pour fin d'interprétation, des jeux de société distincts comprennent notamment:

a) Des jeux exclusivement de langue française qui reflètent bien la culture québécoise;
b) Des jeux qui révèlent un humour unique en son genre;
c) Des jeux qui se sont mérité le **Sceau d'excellence** de l'Association des consommateurs du Québec (Revue *Protégez-vous*).

Le Docte Rat
• Le jeu questionnaire des adultes de 14 à 114 ans: 32,95$
• Questions additionnelles: 19,95$

Plus de 20 000 vendus

Plus de 55 000 vendus

L'apprenti Docte Rat
• Le jeu questionnaire des apprentis sages de 9 ans et 1/4 et plus: 32,95$

Productions Ludica Inc.
Salon du livre de Montréal: kiosque Diffusion Dimedia (distributeur exclusif)

PHOTO JACQUES GRENIER

Marcel Couture, président du Salon du livre de Montréal.

chette, le Mercure de France, Leméac, Futuropolis, Guernica, Québec-Amérique, Denoël, l'Herne, le Seuil, la Table ronde, Quai Voltaire, Pauvert, L'Hexagone, Larousse, VLB, Actes-Sud, Balland, Terrain vague, Ramsay, Rivages, 10/18, Laffont, Québec-Amérique et des dizaines d'autres éditeurs seront présents.

Pratiquement, tout ce qui compte dans le monde de l'édition francophone aura son pignon sur rue dans les allées de ce Salon.

Ce qui signifie, en cette saison où les prix littéraires se bousculent, que l'amateur pourra se procurer *La séparation* de Dan Franck, lauréat du Renaudot 91, ou *Les filles du calvaire* de Pierre Combescot, « le Goncourt » de 91, en soupesant les chances des divers finalistes de l'Interallié qui sera attribué le 19 novembre, soit le jour de fermeture de ce Salon.

Faut dire que des prix, au cours de ce salon, il en sera fréquemment question. Des prix, dans l'enceinte de la Place Bonaventue, il va s'en donner. Pour commencer, il y a le *Prix du Grand livre* qui est décerné par les organisateurs du salon et le quotidien *La Presse*. Ce prix consiste à récompenser l'auteur québécois le plus apprécié par le public.

Plus précisément, on invite le public à voter parmi les dix best-sellers de la dernière année. L'an dernier, ce prix assorti d'une bourse de 1 000 $ avait été alloué à Michel Tremblay pour son roman *Le premier quartier de la lune*. L'identité de l'auteur primé sera dévoilée le 17 novembre.

La veille, donc le 16 novembre, on présentera le lauréat du Prix littéraire Air Canada. Décerné depuis trois ans dans le cadre du Salon, le Prix Alvine-Bélisle, qui couronne la meilleure fiction s'adressant aux jeunes enfants, sera donné le 18 novembre.

Monétairement plus généreux que le Prix du Grand Public et le Prix Air Canada, le Prix littéraire Canada-Communauté française de Belgique et sa bourse de 2 500 $ seront attribués le 16 novembre. Il s'agit d'un prix financé par le ministère des Affaires extérieures du Canada et par le gouvernement belge.

Enfin, le Prix de la ministre de l'enseignement supérieur et de la science sera attribué le 15 novembre par Mme Lucienne Robillard, ministre de l'Enseignement supérieur et de la science.

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

Lancement officiel du nouveau
Guide de Voyage Ulysse Cancún et le Yucatán
au stand #882

VIAU MARLIN

À gagner : un voyage à Cancún.
Gracieuseté de Voyages Viau Marlin

4176 St-Denis•560 Pr.-Kennedy•Ogilvy•4 St-Cyrille E. (Qué.)

APRÈS SCARLETT, VOICI LÉA!

Décidément les héritiers de Margaret Mitchell manquent d'humour: pourquoi avoir accusé Régine Deforges et sa *Bicyclette bleue* d'avoir plagié *Autant en emporte le vent* et ne pas lui avoir demandé d'écrire Scarlett? Régine Deforges a fait mieux: elle a écrit *Noir Tango*. Après Scarlett, voici Léa!

Ramsay / Denoël,
373 p., 24,95 $

Régine Deforges rencontrera ses lecteurs
au stand Gallimard du Salon du livre de Montréal
le vendredi 15 novembre de 18h. à 19h.
le samedi 16 novembre de 16h. à 17h.
le dimanche 17 novembre de 15h. à 16h.

à la librairie Renaud-Bray, 5219 chemin de la Côte-des-Neiges
le samedi 16 novembre de 14h. à 15h30.

Les invités au Salon

Serge Truffaut

UN SALON du livre sans invités, c'est comme une discothèque sans Duke Ellington ou une bibliothèque sans Raymond Queneau. C'est fade. Et comme au Salon on aime bien mettre son grain de sel, on a envoyé des cartons d'invitation à des romanciers comme à des essayistes.

Lesquels ? Hervé Bazin, Régine Desforges, Christiane Duchesne, Suzanne Jacob, Dany Laferriere, Emmanuel Locha Mateso, Paul Nizon, Solange Chaput-Rolland, Jean Provencher et Esther Rochon seront tous et toutes présents au Salon. Ces personnalités au parcours respectif très singulier rencontreront un public tout aussi divers. Pour des raisons qu'on ignore le célèbre journaliste et biographe Jean Lacouture vient de se décommander. Initialement, il devait présenter le tome 1 de son histoire des Jésuites récemment publié par les éditions du Seuil.

Né à Angers, Hervé Bazin est connu pour avoir écrit ce *Vipère au poing* sur lequel des milliers d'étudiants dissertent chaque année ainsi que pour sa fonction de président de l'académie Goncourt. Depuis plus d'une dizaine d'années, c'est Bazin en effet qui communique l'identité du gagnant de ce prix extrêmement recherché par les romanciers comme par les éditeurs.

Dans les textes de présentation du Salon, il est indiqué que l'oeuvre de Bazin se divise en deux périodes. « La première, celle où il règle ses comptes avec la famille par le biais de *Vipère au poing* ou de *La tête contre les murs* par exemple; et la seconde, celle où l'écrivain rentre ses griffes, adoucit ses personnages et prône une morale de paix et de fraternité, avec des livres comme *Lève-toi et marche* et *Ce que je crois*. Après *Le Matrimoine* qui nous proposait le portrait d'un homme comme époux, il lance aujourd'hui *L'École des pères* qui brosse celui du même homme comme paternel. »

Comme Bazin, Régine Deforges est originaire du Poitou. À la différence de Bazin, elle a pénétré le monde de la fiction littéraire en publiant les livres des autres avant d'écrire les siens. En 1968, elle fonde sa maison d'édition. Que publie-t-elle ? *Le con d'Irène* d'Aragon en 1968. Le livre provoque un scandale tel, que Régine Deforges, après les procès qui lui ont été intentés et les amendes qui lui ont été imposées, ferme boutique.

En 1976, elle récidive. Elle ouvre une nouvelle maison d'édition. Ça ne marche pas. Alors elle ferme. Elle s'oriente vers l'écriture. Elle rédige *Blanche et Lucie*. Fayard le publie. En 1980, elle écrit et réalise *Contes pervers*. En 1982, elle publie le premier tome d'une trilogie romanesque sur fond de Deuxième Guerre mondiale. C'est *La bicyclette bleue*, un roman qui s'appuie sur le modèle d'*Autant en emporte le vent*. C'est le succès. L'immense succès. Dans la foulée, elle publie *101, Avenue Henri-Martin* en 1983, et *Le Diable en rit encore*. Le tirage combiné de ces romans ? Sept millions d'exemplaires. Régine Deforges est présidente de la Société des gens de lettres depuis 1989. Elle est également membre du jury du prix Fémina.

Le dernier roman de Suzanne Jacob s'intitule *L'obéissance*, au Seuil. Il vient tout juste d'être publié. L'histoire de ce quatrième roman est grave. Très grave. Dans *L'obéissance*, Suzanne Jacob met en scène une mère qui tue son enfant « pour lui apprendre à obéir ». Auparavant, elle avait obtenu le prix du Gouverneur général et le prix Québec-Paris pour *Laura Laur*. Ces deux fictions mises à part, Suzanne Jacob a signé *Flore Cocon* et *La Passion selon Galatée*.

Dany Laferrière a connu le succès avec la parution de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Pour se retrouver, il a fui Montréal et l'hiver. Il s'est installé à Miami. C'est là, dans cette ville où évoluent les « Dolphins de Miami » de la Ligue nationale de foot-ball, que Laferrière a écrit *L'Odeur du café*. Un roman sur l'enfance. Sur son enfance haïtienne.

Emmanuel Locha Mateso est chargé de cours à l'Université de Paris-Nanterre. Originaire de Blukwa, au Zaïre, M. Mateso a publié deux essais sur les littératures africaines, soit *La Littérature africaine et sa critique* en 1986, et *Anthologie de la poésie d'Afrique noire d'expression française* en 1987. La troisième étude de Mateso qui se consacre à l'étude, l'analyse, s'intitule *Dire l'Afrique aujourd'hui : les écrivains africains des années 80*. Cet essai paraîtra prochainement.

Jusqu'à présent, Jean Provencher a publié 13 livres sur l'histoire du Québec. Le dernier paru, *Chronologie du Québec*, fait notamment le lien entre « l'arrivée présumée » des premiers asiatiques en Amérique, 35 000 ans avant Jésus-Christ, et le référendum de mai 1980. Il travaille actuellement à la formation d'un musée régional de l'agriculture et de la colonisation au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

De Paul Nizon, plusieurs critiques affirment qu'il est un des plus talentueux écrivains de sa génération. En 1975, il a publié *Stolz* qui devait le placer sous les feux de la rampe. Passionné par la vie des villes, Nizon a « usé » Rome pour son dernier roman, soit *Canto*.

Le bouddhisme et les méditations qui l'accompagnent sont au coeur du travail d'Esther Rochon. Son champ de prédilection ? La science-fiction. Son dernier roman, *L'espace du diamant*, publié cette année, a été couronné par le jury du prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois.

Les deux autres personnalités que le Salon a invitées sont la sénatrice Solange Chaput-Rolland, et Christiane Duchesne qui l'an dernier recevait le prix du Gouverneur général pour *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic* dans la catégorie littérature pour la jeunesse.

Au kiosque du DEVOIR

DU 14 AU 19 NOVEMBRE, durant toute la durée du Salon du livre, LE DEVOIR occupera un kiosque — le stand S 33. On pourra y rencontrer des employés du journal, et des journalistes. On pourra y trouver des copies des cahiers littéraires du « Plaisir des livres ».

Aussi, un concours est organisé (vous trouverez des bons à remplir dans le journal ces jours-ci) par lequel on pourra gagner un billet pour des vacances de lecture au soleil. En effet, le gagnant du concours du DEVOIR recevra un billet pour un vol vers une destination-soleil et 30 romans québécois.

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 869

Les Éditions de la Pleine Lune
vous invitent
à venir rencontrer:

Esther Rochon
Lauréate du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1991
Le Piège à souvenirs

Dominique Blondeau
Les Feux de l'exil

Jeanne-Mance Delisle
Lauréate du Grand Prix de la prose du Journal de Montréal 1991
Nouvelles d'Abitibi

Nicole Houde
Les Inconnus du jardin

la pleine lune

Bienvenue
au
Salon du livre de Montréal

N'oubliez pas de vous arrêter au stand de la **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA** (n°s 570-572)

Venez nous rencontrer afin:

- d'en apprendre un peu plus sur la Bibliothèque;
- de venir voir ce que le programme **LISEZ SUR LE SUJET** a de nouveau à vous offrir;
- de trouver les bonnes réponses à notre jeu-questionnaire (questions les plus souvent demandées à notre service de référence) et gagner ainsi un sweat-shirt **LISEZ SUR LE SUJET**.

À bientôt!

Bibliothèque nationale du Canada — National Library of Canada — Canada

Le Petit peuple
ARRIVE AU
SALON DU LIVRE

stand 833B
Dédicace de l'auteur, Al Daniel, tous les jours.

PROMÉGA
Le Parchemin Omer DeSerres

Horaire

■ Gérard-Marie Boivin animera quotidiennement de 14 h à 15 h une table ronde intitulée *Comme un grand livre ouvert.*

■ Jean-François Doré animera sur place, le samedi 16 novembre entre 14 h et 16 h, l'émission *Nostalgie.*

■ La Magnétothèque vendra bien de ses livres lors d'un encan qui se tiendra le samedi 16 novembre.

■ L'Union des écrivaines et écrivains québécois invite les auteurs comme le public à un brunch littéraire. Le 17 novembre à 11 h au Salon Outremont de l'hôtel Bonaventure Hilton International. Coût du billet : 13 $.

■ Dans le cadre du Café littéraire Alice Parizeau , Andréanne Lafond recevra les auteurs suivants : Yves Beauchemin, Solange Chaput-Rolland, Régine Deforges et Esther Rochon. Quand ? Le vendredi 17 mars à 10 h, 13 h, 15 h et 17 h.

■ Pour souligner la 14e édition du Salon, la Cinémathèque québécoi se présentera cinq longs métrages réalisés à partir des romans québécois suivants : *Tinamer, Les trois Montréal de Michel Tremblay, Le grand sabordage, IXE 13, La dernière neige*, et les courts métrages *Speak White, The Wanderer/L'étranger* et *The Street.* Du 12 au 17 novembre à compter de 18 h 35.

■ Le vendredi 15 novembre, le réseau AM de Radio-Canada diffusera ses émissions du jour en direct du Salon.

■ Tout au long du Salon, le public pourra consulter deux banques de données informatisées, soit *Les livres disponibles canadiens de langue française* édité par Bibliodata, et *CD ROM* qui n'est rien de moins que l'inventaire de tous les livres disponibles en langue française .

L'année des anniversaires

Serge Truffaut

AU COURS de la quatorzième édition du Salon du livre de Montréal, pas moins de cinq prix littéraires seront attribués, une dizaine d'écrivains seront invités et plus d'une douzaine de maisons d'édition seront fêtées. Qu'on se le dise, l'année 1991 sera l'année des anniversaires.

À tout seigneur, tout honneur, commençons par la plus prestigieuse des maisons d'édition qui seront saluées, soit la maison construite par Gaston Gallimard avec la complicité d'André Gide et Jean Schlumberger. Cette année, Gallimard a 80 ans. Huit décennies au cours desquelles elle a publié 11 000 titres, mis sur pied 130 collections tout en en parrainant 4000 auteurs.

Et quels auteurs ! Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Georges Simenon, Marcel Aymé, Patrick Modiano, Philippe Sollers, André Malraux, Jules Romains, Roger Martin du Gard, Jean Giono, Eugène Ionesco, Simone de Beauvoir et Paul Morand pour les Français; William Faulkner, Thomas Bernhard, Raymond Chandler, George Orwell, Jorge Luis Borges et Julio Cortazar pour les écrivains étrangers, sont quelques-uns des grands noms qui ont franchi les portes du siège Gallimard localisé sur la rue Sébastien Bottin. Le grand regret de Gallimard ? Avoir raté les premiers Marcel Proust. Gallimard, c'est l'aristocratie littéraire du XXe siècle.

Les Éditions Beauchemin ont 150 ans cette année. Au sommaire de ce fonds littéraire, on peut repérer les noms de Gabrielle Roy, Félix Leclerc et autres. Aujourd'hui, cette maison d'édition exploite surtout le créneau du livre scolaire. Cette année marquera sa première participation au Salon du livre de Montréal.

PHOTO JACQUES GRENIER

Élizabeth Laffont et Bertrand Farreul célébraient en août dernier à Montréal les 50 ans de la maison Robert Laffont. Un anniversaire qui sera souligné au Salon du livre.

Chez Robert Laffont, on fête cette année le cinquantième anniversaire. Fondée en 1941 à Marseille, Laffont, aujourd'hui, c'est Graham Greene et la collection *Bouquins*, les essais d'Olivier Todd et les romans de Denis Tillinac, Max Gallo, John Le Carré, les dictionnaires du cinéma, du jazz, de l'opéra, les histoires d'Henri Amouroux et beaucoup, beaucoup de succès.

Les Écrits des Forges et Les Éditions du Noroît se consacrent toutes deux à la poésie. Elles ont vingt ans. Le Noroît a été fondée par Célyne Fortin et René Bonenfant. Sous leur bienveillante supervision, plus de 220 ouvrages écrits par 80 auteurs ont été publiés. Les Forges a été fondée par Gaston Bellemare et le poète Gatien Lapointe. Son catalogue comprend 200 titres dont une cinquantaine en coédition avec des maisons françaises. Chaque année, cette maison d'édition organise le Festival de poésie de Trois-Rivières.

Les Éditions de la Pleine lune et Les Éditions JCL ont quinze ans. Depuis sa fondation, « La Pleine lune » n'a pas dérogé une fois à la ligne que Marie-Madeleine Raoult et Rolande Meunier s'étaient fixée au tout début, soit de publier uniquement des livres écrits par des femmes. Dans le catalogue de 62 titres, on relève les noms de Pauline Harvey, Anne Dandurand et Esther Rochon. Fondée en 1971 par Jean-Claude Larouche, Les Éditions JCL a publié une centaine d'ouvrages.

Les éditions du Méridien et Louise Courteau ont dix ans aujourd'hui. En 1983, le succès de *Ils ont vu l'an 2000* a convaincu Louise Courteau d'ouvrir grandes ses portes à l'ésotérisme. Depuis, elle s'est frayé un chemin en France aussi bien qu'en Californie. Exploitant plus d'un secteur, Les Éditions du Méridien a été fondée en 1982.

LA COURSE

D'EUROPE-ASIE À DESTINATION MONDE

En première partie les participants de La Course Europe-Asie nous racontent, avec chaleur et humour, leurs aventures et leurs découvertes.

Puis suivez les participants de La Course Destination Monde dans leur périple à l'aide de cartes, d'un lexique géographique et de leur itinéraire. Avec des fiches de pointage, à la fin de l'ouvrage, vous pourrez vous-même jouer le rôle de juge et noter leurs reportages à chaque semaine.

VIENT DE PARAÎTRE ET DISPONIBLE EN LIBRAIRIE 19,95 $

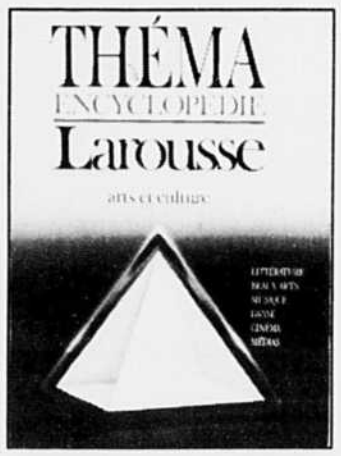
Vous avez aimé La Course Europe Asie ? Venez revivre de bons moments avec ces participants au Salon du Livre de Montréal, stand 873, les 16 17 novembre.

SOCIÉTÉ RADIO-CANADA ÉDITIONS SAINT-MARTIN

THÉMA

toutes les exigences d'une encyclopédie moderne

sous la direction de François Demay



Offrir un panorama complet des connaissances dans tous les domaines du savoir

Organiser la multitude des idées et des faits pour en faciliter l'analyse

Proposer une illustration d'une exceptionnelle richesse.

vol. 1: les hommes et leur histoire
vol. 2: le monde aujourd'hui
vol. 3: sciences et techniques
vol. 4: arts et culture
vol. 5: sciences de la vie

Dans le cadre du **Salon du livre de Montréal, FRANÇOIS DEMAY** sera au stand des Éditions françaises inc. **samedi, le 16 novembre de 15 h à 16 h.**

les éditions françaises inc.

1411, rue Ampère, Boucherville (Québec) 641-0514 . 871-0111

YVES BEAUCHEMIN

Pantoufle, c'est moi !

Dominique Demers

ÇA COMMENCE tout bêtement. Guillaume a un gentil papa, une gentille maman et un gentil chien-chien nommé Pantoufle. Ça commence tellement bêtement qu'on se dit que cette fois, Yves Beauchemin a loupé et qu'*Une histoire à faire japper* est surtout une histoire plate. Six pages plus loin, on change d'idée. « Ben maudit ! il a encore réussi ».

Six pages plus loin, le gentil chien-chien est devenu mutan. Yves Beauchemin s'est inspiré d'un roman russe — *Coeur de chien* de Boulgkov — qu'il cite à la seizième page. Pantoufle ne s'est pas fait greffer l'hypophyse et les testicules d'un homme comme son cousin soviétique mais il écrit mieux qu'un élève de troisième année et comprend tout ce qu'on lui confie.

Depuis des siècles, Jacques Fortin, directeur chez Québec-Amérique, exhortait l'auteur de *L'Enfirouapé*, du *Matou* et de *Juliette Pomerleau* à signer un titre dans la collection jeunesse. Peine perdue. Et voilà qu'un jour, Renaud Beauchemin, 11 ans, passe la commande : « Je veux un roman pour enfants avec moi dedans. Et mon ami Guillaume. Et sa chienne Pantoufle. Et toi et maman et Louise et Raymond. Le titre sera : Quatre pattes dans l'aventure ».

Comme dans *Le Matou*, le héros d'*Une histoire à faire japper*, se laisse embarquer dans un rêve et finit par le regretter. Amèrement. Sa quête se transforme et il aspire désespérément à retrouver sa vie simple d'antan. Harcelé par les scientifiques, happé par un producteur, dévoré par les curieux, Guillaume comprend vite que le bonheur est fait de petites choses : « de l'école de Normandie, du parc Hurteau, du dépanneur Lavigne, des fonds de cours de son quartier remplis de passages secrets, des bosquets de la Devinière, des randonnées à bicyclette dans les petites rues du Vieux-Longueuil »

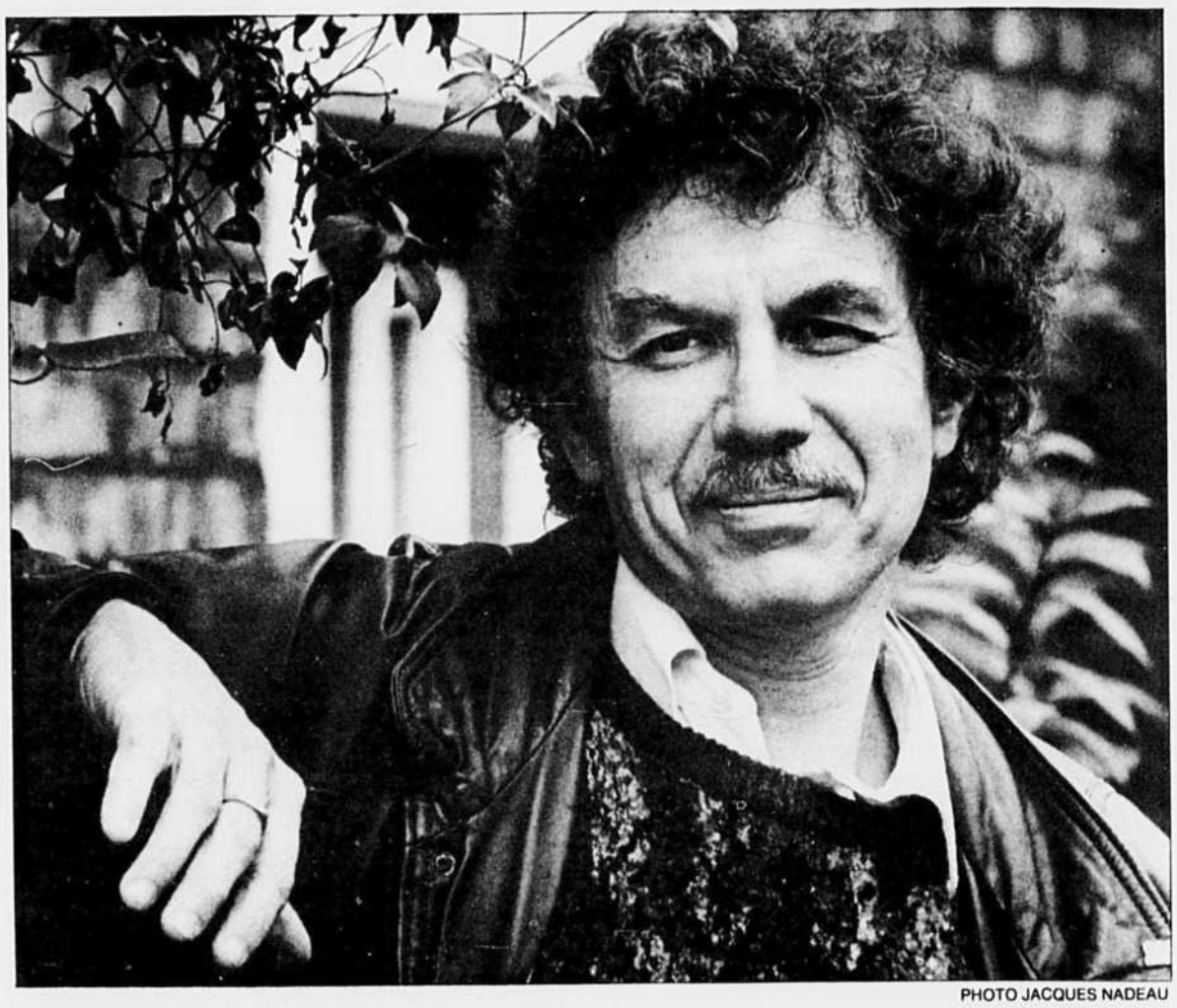


PHOTO JACQUES NADEAU

Yves Beauchemin : « En cours de route, je me suis découvert une grande sympathie pour Pantoufle. Je compatissais avec cette chienne aux prises avec la célébrité ».

Pantoufle, c'est moi, pourrait lancer Yves Beauchemin. Il se contente de dire : « En cours de route, je me suis découvert une grande sympathie pour Pantoufle. Je compatissais avec cette chienne aux prises avec la célébrité. Mais en même temps, j'étais très fier d'elle. » Quelques minutes plus tôt, après avoir commandé son potage, Yves Beauchemin m'avait confié : « Si le potage est infect, je ne pourrai pas le crier haut et fort. Tout comme je n'ai plus le droit d'engueuler mon garagiste. C'est le prix à payer pour la célébrité ».

Une somme bien dérisoire quand même, lui avais-je fait remarquer. Mais Yves Beauchemin n'était pas d'accord. « Le vedettariat crée des obligations. On ne peut plus faire semblant d'être M. Toulmonde. Il faut être plus compréhensif, plus patient. Et modeste, tout en restant conscient de ce qu'on vaut. Sinon, on devient un monstre. On décou-

→

L'Agence de coopération culturelle et technique

vous invite à

un débat-rencontre essentiel

entre auteurs et éditeurs francophones

du Nord et du Sud,

sur le thème

LE DROIT À L'ÉCRITURE ET LE DROIT D'ÊTRE LU

à la Place Alcan/Hydro-Québec
du Salon du livre de Montréal,
le samedi 16 novembre,
de 19 h à 20 h 30.

Les invités, Locha Mateso (Zaïre), Lilas Desquiron (Haïti), Kacou Venance (Côte-d'Ivoire) et, du Québec, Denise Boucher, René-Daniel Dubois et Hervé Foulon, discuteront de l'accessibilité des auteurs francophones du Nord et du Sud aux moyens d'édition.

SPECTACLE POÉSIE ET RYTHMES AFRICAINS, À 19 H

VISITEZ LE KIOSQUE DE L'ACCT AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL.

PUM Collection Politique et Économie

SOUCIEUX DES ENJEUX SOCIAUX ACTUELS !

Notre collection s'articule autour de trois volets :
■ Tendances actuelles ■ Études canadiennes ■ Les grands penseurs

À paraître

La Recomposition du politique
Sous la direction de L. Maheu et A. Sales
ISBN 2-7606-1453-X, 312 pages (novembre 1991)

Les Formes modernes de la démocratie
Sous la direction de G. Boismenu, P. Hamel et G. Labica
(décembre 1991)

Parus

Action collective et démocratie locale : les mouvements urbains montréalais
P. Hamel
ISBN 2-7606-1546-4, 240 pages, 21 $

Gunnar Myrdal et son œuvre
G. Dostaler, D. Éthier et L. Lepage
ISBN 2-7606-1515-4, 230 pages, 22 $

La Montée de l'ingénierie canadienne
J. Niosi et coll.
ISBN 2-7606-1531-7, 235 pages, 22 $

Où va le modèle suédois ? État-providence et protection sociale
L.-H. Groulx
ISBN 2-7606-1531-6, 152 pages, 17 $

Une voix pour le Sud : le discours de la CNUCED
J.-P. Thérien
ISBN 2-7606-1537-5, 180 pages, 19 $

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 479

Disponibles en librairie ou chez :

gaëtan morin éditeur
C.P. 180, BOUCHERVILLE, QUÉBEC, CANADA
J4B 5E6 Tél.: (514) 449-2369 Téléc.: (514) 449-1096

vre vite que le bonheur n'a rien à voir avec le dernier four à micro-ondes ou les feux des projecteurs. Alors on veille à cultiver son intimité, à préserver jalousement sa petite vie ordinaire ».

Page pour page, Yves Beauchemin jure qu'il y a autant d'heure et d'ardeur dans ce premier roman pour enfants que dans ses livres précédents. « À la quatrième version, j'ai ressorti mes ciseaux. Écrire 150 mots pour enfants c'est aussi difficile qu'écrire 150 mots pour les grands. Tout ce qui change, dans le fond, c'est l'âge du héros. Les longues analyses psychologiques ? Il n'y en a pas plus dans mes romans pour adultes que pour enfants ».

Yves Beauchemin se moque des catégories d'âge étroites et refuse de compter le nombre de mots dans ses phrases. Avec ses 223 pages, *Une histoire à faire japper* est le plus long roman québécois destiné aux enfants. « Les enfants ne sont pas des oeufs qu'on classe selon la grosseur. Qu'est-ce qu'un roman pour les neuf ans et demi ? Les grandes oeuvres sont tellement riches que tout le monde y trouve son compte. Je n'ai pas encore réussi ça. Mais c'et le cas d'*Alice au pays des merveilles* et de *L'île aux trésors*. Je les relis aujourd'jui avec autant de plaisir qu'à quinze ans. »

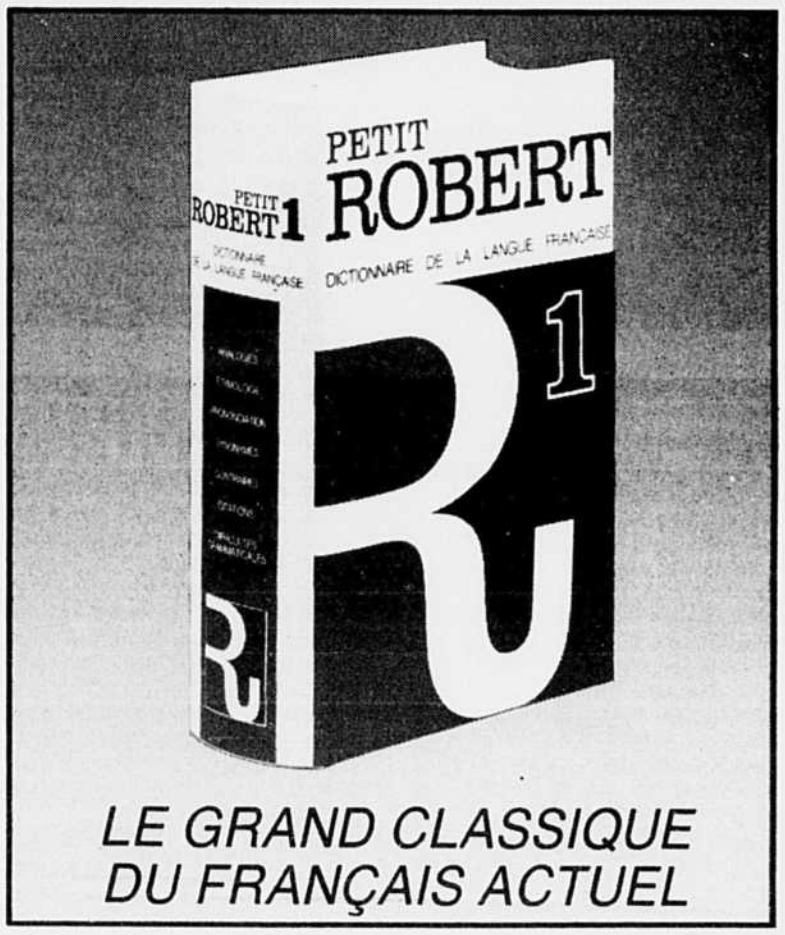
De Robert-Louis Stevenson, Yves Beauchemin veut retenir la vérité et la densité du récit. « *L'île aux trésors* raconte la cruauté de la vie. J'ai horreur de la littérature pour enfants bêtifiante. On s'adresse à des lecteurs intelligents qui connaissent déjà l'amour, la passion, l'horreur, la violence ... Ce qu'ils n'ont pas vécu, ils l'ont vu à la télévision ». De Lewis Carroll, il admire la folie. « *Alice au pays des merveilles*, c'est drôle comme le meilleur de Ding et Dong et absurde ... comme la confédération. »

La littérature à messages lui donne des boutons. Il se dit allergique aux discours édifiants sur l'homosexualité ou la monoparentalité. « La littérature, c'est du plaisir. Un point c'est tout », clame l'auteur. Mais Yves Beauchemin est militant jusqu'à la moelle comme en témoignent les affiches pour sauver le Vieux-Longueuil tout autour de sa maison. Sans *Une histoire à faire japper*, il a beau tenter de se museler, de petits messages se faufilent entre deux rebondissements de l'aventure baroque. À la page 86, l'auteur trace un délicieux portrait d'une enseignante modèle, généreuse et efficace. Grâce à elle Guillaume « apprit une fois pour toutes qu'un cheval changeait la fin de son nom en « aux » dès qu'un autre cheval se mêlait à l'histoire, mais que le mot nez, lui ne changeait pas, même s'il y en avait mille ».

Mine de rien, Yves Beauchemin glisse aussi quelques mots sur l'architecture, le capitalisme et ... René Lévesque. Mine de rien ? « René Lévesque est dans chacun de mes romans. Obligatoirement. C'est ma façon de lui rendre humblement hommage ». Lorsqu'on a rebaptisé le boulevard Dorchester, à la mort de l'ancien premier ministre, Yves Beauchemin était à mi-chemin dans l'écriture de *Juliette Pomerleau*. Il a décidé de chambouler le temps et les lieux, quitte à réécrire de longs passages, pour le simple plaisir de loger Juliette boulevard René-Lévesque.

Entre *Juliette Pomerleau* et son prochain « roman costaud », Yves Beauchemin a décidé d'explorer des sentiers nouveaux. Un deuxième roman pour enfants, *Antoine et Alfred*, l'histoire d'un rat d'égoût, devrait paraître prochainement. Il a aussi écrit un conte musical avec François Dompierre et travaille présentement à un livret d'opéra avec le compositeur Jacques Hétu. L'oeuvre inaugurera la salle de concert de l'Université du Québec à Montréal et des rôles ont déjà été assignés à Colette Boky et Joseph Rouleau. « C'est très avancé, mais je n'ai pas encore trouvé le sujet », dit Yves Beauchemin.

Il attend, comme à chacune de ses histoires, que ses personnages décident pour lui. Et il jure de les suivre jusqu'au bout. Qu'ils soient obèses, mégalomanes ou mutants ...



Un autre REGARD sur notre CULTURE

Après le succès remporté en 1990
par plus de 50 expositions
PRESSE DE FRANCE sur 5 continents.

« Feu d'artifice » du 14 au 19 novembre 1991
au Salon du livre de Montréal

PRESSE DE FRANCE

Au plaisir de
vous rencontrer aux stands
UNIPRESSE / PERIODICA
Nos 879-81-83-85 et 978-80-82-84

Éditions de la Réunion des musées nationaux

L'ART POUR L'ART

des ALBUMS
DES MONOGRAPHIES
DES CATALOGUES D'EXPOSITION
DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES
DES LIVRES POUR LES JEUNES
UNE PRODUCTION DE QUALITÉ

INFORMEZ-VOUS
Salon du livre de Montréal:
Stands 257-352-354-356

ÉDIPRESSE
Édipresse Inc.: 945 Ave Beaumont, Montréal (Québec) H3N 1W3 TÉL.: (514) 273-6141

Exceptionnellement
à cette occasion :
20% DE REMISE SUR TOUS LES ABONNEMENTS
(prix éditeurs - catalogue 1991)

Venez découvrir et consulter près de 1 000 titres
allant de la presse d'actualité aux publications :
spécialisées, scientifiques, techniques et médicales

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

Maisonneuve, entre l'officiel et l'inventé

Jean Chartier

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE a trouvé plus facile d'écrire un roman historique sur Maisonneuve que de mettre le point final à son premier roman. « J'aurais pu en écrire 900 pages. J'ai dû me contenir, élaguer le premier texte », a-t-il expliqué lors d'une entrevue. « *La République de Monte Carlo*, ce premier roman, je l'avais réécrit quatre fois en deux ans. Le *Maisonneuve*, il s'est écrit en douceur d'août 1990 à mai dernier ».

Ce roman historique, ou d'époque, intitulé *Le Testament du gouverneur*, est fort documenté, mais l'auteur s'y refuse à citer des sources multiples à tout propos. Il fonce plutôt dans le domaine de la fiction, à partir d'informations recoupées sur le personnage et l'époque. Robitaille fait de Maisonneuve un lecteur féru de Descartes qui vient de publier son *Discours de la méthode* en 1639 à Amsterdam, et un amateur de Rembrandt notamment de son tableau *Le syndic des drapiers*. « En tout, on n'a pas 42 lignes écrites sur Maisonneuve à l'époque, et dans tous les cas il ne s'agit pas de textes de première source ».

Au départ, Louis-Bernard Robitaille a mis de côté le roman biographique écrit à la troisième personne. « J'aurais pu faire une fausse biographie. C'est plutôt un texte entre le réel historique et le récit. Il y a deux blocs où Maisonneuve raconte sa vie à la première personne, et deux autres blocs qui sont en quelque sorte ses mémoires dictés ». Cette double approche narrative permet de jouer entre « l'officiel et l'inventé ». Finalement, dans les mémoires, c'est-à-dire dans les chapitres un et trois, Robitaille a sabré pour la version finale publiée.

Au début, le journaliste-romancier avait fait taper sur ordinateur des extraits de la somme de 1200 pages de Marcel Trudel sur *La Compagnie des 100 associés*. Il pensait paraphraser. Mais, il a tout supprimé. Il n'y a finalement que trois extraits tirés de livres et il s'agit de références d'époque. « J'ai sacrifié 100 pages dès le début, des conversations chez Maisonneuve où il expliquait l'Amérique ».

Dès l'âge de 13 ans, Maisonneuve fut un guerrier. Il naquit dans la petite noblesse peu fortunée et fut chevalier jusqu'à 28 ans, soit jusqu'à son départ pour le Canada en 1641, après que le sieur de la Dauversière l'eut recruté pour diriger l'expédition. Robitaille dresse un portrait saisissant de Maisonneuve. Ce soldat a vécu des scènes de pillages, de tueries, de viols durant la guerre de Trente ans. Il a vu toutes les atrocités. « Mais, je n'en fais pas un soudard qui viole en groupe ». Son roman est ici de cape et d'épée, il est d'ailleurs dédié à Alexandre Dumas, en même temps qu'à l'historien Marcel Trudel. À vrai dire, ces dédicaces donnent bien les deux pôles de l'écriture, Maisonneuve étant à la fois mousquetaire et fondateur de pays.

Quand je lui demande si son entrée en matière sur la situation des carossiers à Paris n'est pas inspirée d'Aragon dans *Les Cloches de Bâle*, lorsque celui-ci invente le nouveau roman réaliste, il répond : « Non, pas du tout, c'est plutôt un clin d'oeil à la situation actuelle des taxis à Paris ». Tout de suite, il mentionne cependant une autre référence littéraire : s'il rend Maisonneuve témoin de la peste, c'est en référence au texte de Fernand Braudel sur le Paris de 1631. Dans l'itinéraire qui mène le narrateur vers le vieux Maisonneuve, rue des Fossés Saint-Victor, il se réfère au plan « hallucinant d'exactitude du Paris de Turiot ». On y voit exactement la maison des « Pères de la doctrine chrétienne », ainsi que toutes les habitations de 1637.

Si Maisonneuve raconte à la fin qu'il a « abusé des pilules d'opium », s'il met fin à ses jours avec l'aide d'un puissant médicament donné par un *chaman* du Canada, c'est qu'on sait que le cardinal de Retz s'étant fracassé l'épaule lors de sa fuite de prison, ainsi que Scarron, le mari infirme de Mme de Maintenon, prenaient tous deux de l'opium pour diminuer leur douleur.

Sur les luttes avec les Iroquois, Robitaille écrit des pages très belles, faisant de Maisonneuve un chevalier avant tout, et la belle en l'occurence est la jeune interprète tsonnontouan de Jeanne-Mance, Catherine-Marie Chrestienne. On n'a que le texte en trois lignes de 1670 de Dollier de Casson sur ce qui est nommé « la sortie de la Place d'Armes », où il narre que Maisonneuve tua un chef Iroquois dans une situation désespérée, tandis que plusieurs centaines d'Iroquois assiégeaient sa petite troupe d'éclaireurs. Ici, Alexandre Dumas est à Montréal.

Sur l'extermination des 30 000 Hurons par les Iroquois en 1647, Robitaille trace aussi un tableau prenant ; il explique avoir dramatisé une étude très documentée faite par l'historien Bruce Trigger sur les luttes des Amérindiens au début de la colonie.

Il raconte d'ailleurs une autre histoire à écrire sur la première disparition des Iroquoiens le long du Saint-Laurent. Quand Jacques Cartier « le pillard » est venu, il vit des villages palissadés de 3000 à 4000 Amérindiens à Montréal ainsi qu'à Québec, et d'autres Iroquoiens tout le long du fleuve Saint-Laurent. Lorsque Maisonneuve arriva cent ans plus tard, ils étaient tous disparus, victimes d'épidémie, de guerres intestines. « C'est un mystère sur lequel on peut écrire un roman extraordinaire ».

Robitaille dit avoir choisi une mise en scène inspirée d'*Au nom de la rose* de Umberto Eco. Au début, le narrateur y expliquait avoir trouvé un manuscrit remontant au Moyen-Âge. Dans *Le testament*, à la toute fin, le correspondant émettra des doutes sur l'authenticité du manuscrit de Maisonneuve. En fait, dit Robitaille, on ne sait rien de Maisonneuve à partir de 1668 jusqu'à sa mort le 10 septembre 1676, rien sauf son testament fort long rédigé, étrangement, 12 heures avant sa mort. Au moyen de recoupements, Robitaille a écrit un roman qui va d'Amsterdam à Paris, de Laflèche à Montréal.

C'est la même chose avec Jeanne-Mance. « On sait très peu de choses d'elle de première source. Sauf qu'elle fut d'origine modeste, ce qui ne l'empêcha pas d'être reçue en audience par Anne d'Autriche ». Elle prend figure d'héroïne du roman, un personnage mythique. Il y a un très beau texte sur ce personnage.

Robitaille fait de Dollard des Ormeaux, un alter ego de Maisonneuve, un soldat de 20 ans plus jeune que lui qu'il entraîne dans sa Seignerie à l'art de la guerre. Radisson, Cavelier de La Salle et Charles Lemoyne font aussi l'objet de portraits picaresques. Robitaille a su créer l'envers de ses héros. Ce sont notamment Montmagny, Mgr Montmorency de Laval et les Jésuites.

« J'aime les histoires ecclésiastiques. La bataille pour l'évêché, ça impliquait un paquet d'argent. Face aux Jésuites, Maisonneuve représentait l'autonomie de Montréal ». Robitaille a étudié neuf ans chez les Jésuites. Il les connaît bien.

Robitaille dit avoir écrit 150 pages depuis deux ans, le début d'un troisième roman. « Ça se passe dans les années 40 et 50, un peu ici, un peu en France un peu en Irlande. Ce sont des petits souvenirs de jeunesse ». *Le testament du gouverneur* a été imprimé par les soins de Sogides à Montréal, il sera publié par Denoël à Paris.

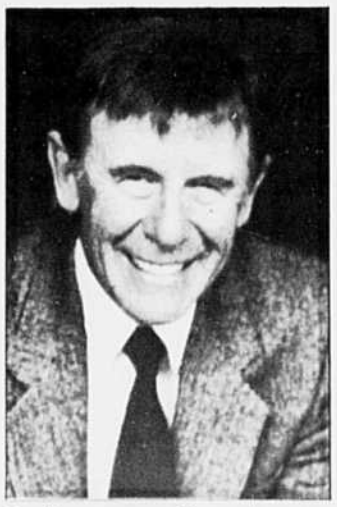
Louis-Bernard Robitaille : « En tout, on n'a pas 42 lignes écrites sur Maisonneuve à l'époque, et dans tous les cas il ne s'agit pas de textes de première source ».

Un cadeau de Noël unique et amusant...

Le français populaire

au Québec et au Canada
350 ans d'Histoire
Lorenzo Proteau

"Les étonnantes saveurs de la parlure québécoise réunies dans un même livre"
Doris Lussier



DU JAMAIS VU! • 500 photos • 60 thèmes différents
C'est le langage des téléromans et des films québécois.
Quelques pages comprennent la traduction des noms géographiques amérindiens au Québec et au Canada.
Beaucoup d'expressions viennent des pays suivants:
• L'Acadie • La Belgique-Wallonie • Le Canada français • La France • La Suisse Romande
Quelques expressions sont tirées du langage des marins.
AU TOTAL: 10 années de recherches 50 000 expressions 500 000 mots

Au salon du livre de Montréal - Stand E-8

Les Publications Proteau

Remplir et retourner à: LES PUBLICATIONS PROTEAU
263, rue de la Jemmerais Boucherville, (Québec) Canada J4B 1H2
Tél.: (514) 641-1487 - 655-8553 - 641-9751 Télécopieur: (514) 641-9751

Nom: .....
Adresse: ..... Apt. .....
Ville: .....
Province: ..... Code Postal: .....
Tél.: ..... Télécopieur: .....

Le français populaire au Québec et au Canada	69,95$	La parlure québécoise	13,95$
TPS	4,90	TPS	,98
Frais de manutention	2,14	Frais de manutention	2,14
	76,99$		17,07$

EN ROUTE
VISA — No de carte ..... Date d'expiration ..../..../....
Ci-inclus Chèque: ..... Mandat-poste: ..... Montant: .....
+TPS: .....
(Notre no de TPS: R130584154) TOTAL: .....
Signature: .....
Nous acceptons les commandes téléphoniques pour les détenteurs de cartes de crédit. Ces livres peuvent être obtenus chez votre libraire.

JEAN-PIERRE CANNET

Le ciel trop lisse des romans

Francine Bordeleau

« J'AIME LES cigarettes fortes, les alcools forts, les sensations fortes », me dira Jean-Pierre Cannet lors du lancement officiel de son premier livre. Je ne sais pas si les cigarettes et les alcools d'ici l'ont satisfait. Par contre, côté sensations, ça devrait aller : *L'instant même*, son éditeur, l'a promené à Montréal et Trois-Rivières, lui a planifié causeries, lectures publiques et entrevues, si bien que de retour à Québec, il est presque aussi fourbu que s'il débarquait de l'avion.

Nous nous retrouvons dans un petit bar d'habitués du Vieux-Québec. Le prénom du patron — Richard — l'incite à demander Ferré en fond musical. Aucun problème : dans ce bar hors du temps comme les histoires de Cannet, c'est Madonna qui est anachronique.

Il faut bien le dire : l'écrivain français de 36 ans est ici un illustre inconnu. Sa seule carte de visite en terre québécoise, c'est *La lune chauve*, un recueil de nouvelles d'une centaine de pages coédité par *L'instant même* et *L'Aube*, une petite maison d'Arles. « Mais les choses vont très vite », reconnaît Jean-Pierre Cannet. Après avoir été découvert l'an dernier au Festival de la nouvelle de Saint-Quentin par Gilles Pellerin, l'un des trois animateurs de *L'instant même*, l'écrivain a été repêché par Gallimard, avec qui il vient de signer un contrat pour la publication d'un roman.

À un moment où les grandes maisons d'édition, plus prudentes que jamais, se réfugient dans les valeurs sûres pour limiter les dégâts, une telle mise en orbite constitue une exception. D'autant que Cannet, résolument « contre l'uniformité », a choisi « de ne surtout pas raconter de petites aventures sentimentales et rassurantes ».

Il n'a pas, en effet, cette petite voix nostalgique et monotone à la Modiano, cette écriture bien torchée des demi-teintes. L'écriture de Cannet charrie des images percutantes, des « ciels (qui) s'usent », une lune « grosse des millions d'yeux des morts », « la claque blanche du vent ». L'écrivain aime la nouvelle parce que « le genre manque de courtoisie, il constitue une rupture par rapport à la vie normale et objective, il exige qu'on aille vite et fort ». Et l'écriture de Cannet, qui fait glisser le réalisme vers le fantastique ou plutôt vers le fantasmatique, est ainsi, inattendue comme une gifle, discourtoise absolument, avec des métaphores qui sont « des passerelles entre l'immédiat, la proximité et le cosmos ».

En fait si les histoires de Cannet sont hors du temps et de l'espace, son écriture est extraordinairement *actuelle* (je ne dis pas *moderne* ou *postmoderne*). Avec *La lune chauve*, nous avons l'impression, trop rarissime, de lire un livre écrit aujourd'hui sollicitant nos structures mentales d'aujourd'hui.

Toutes les nouvelles de *La lune chauve* sont peuplées de garçons adolescents, généralement des fils d'émigrés, qui vivent des guerres jamais nommées, des départs vers des grandes villes, des désirs brûlants. Jean-Pierre Cannet ne se voit pas pour autant comme un auteur à clefs ou à messages. « L'expression m'horripile. Je n'ai ni messages ni réponses à proposer, je cherche et je livre mes quêtes. J'écris sur la guerre parce qu'il s'agit d'un moment aléatoire et distendu s'accordant merveilleusement à la nouvelle. »

« Je fais des textes qui m'appartiennent totalement », dit-il encore. Arriver à « produire quelque chose de personnel, faire en sorte que l'on me reconnaisse juste en me lisant », c'est là une grande ambition, croit l'écrivain.

Cannet croit aussi en la maturité.

PHOTO RALPH LOUZON

Jean-Pierre Cannet : « J'ai choisi de ne surtout pas raconter de petites aventures sentimentales et rassurantes ».

« On n'écrit pas de chefs-d'oeuvre à 12 ans ! Les vocations spontanées, ça n'existe pas. » L'écriture est un travail dont il faut évacuer l'autobiographie « qui de toute façon n'intéresse personne », pas une question de vie ou de mort ou un mythe romantique. « Je peux très bien ne pas écrire. Seulement, lorsque l'arrêt dure trop longtemps, je sens que quelque chose cloche. J'écris pour me réveiller, pour me dire que je vis. »

« Pas révolutionnaire mais résistant », Cannet croit finalement à « un conflit presque naturel entre le pouvoir et les créateurs » ainsi qu'au rôle profondément subversif de la littérature. Et cette subversion, c'est un peu beaucoup la nouvelle, avec ses ruptures, ses urgences et ses périls, qui la porte. « Le roman a une structure plus embourgeoisée : les gens se rencontrent, se séparent, se retrouvent. »

Pour son entrée chez Gallimard, Jean-Pierre Cannet se prépare pourtant à se mesurer au genre. Mais peut-être a-t-il décidé, après tout, de réinventer la roue. De dévaster un peu le ciel trop lisse du genre romanesque.

On achève bien les chiens

Robert LÉVESQUE
Le ▲Bloc-notes

IL Y AVAIT un étonnant roman entre les mains des jurés du Goncourt sur la table de chez Drouant, lundi dernier. Il avait tenu bon, à travers les sélections, conservant des appuis malgré qu'il échappait à la caste Galli-Gras-Seuil et venait de la petite maison José Corti. Un premier roman. Oeuvre bizarre où deux bergers allemands s'expriment fort bien ... et meurent atrocement à 47 ans de distance, à Treblinka hier, à Biarritz aujourd'hui.

C'est *Sous l'étoile du chien* de Bernard Puech. Un délire. J'ai cru un instant que nous assisterions à du Rouaud bis, ce genre de coup d'éclat que Jean-Louis Bory avait réussi en 1945, un premier ouvrage littéraire qui va de suite chercher le Goncourt.

Manque de pot pour Puech. Aucun vote au finish. Le brillant Combescot était là avec ses *Filles du Calvaire*, déjà Médicis en 86, ravissant facilement le Goncourt. La table desservie, il n'y avait plus rien pour les chiens de Bernard Puech.

☆ ☆ ☆

Il y a quatre lieux dans ce roman : le camp polonais de Treblinka en 1942-43, un appartement envahi par les araignées et les souris à Toulouse, la terrasse du café Dodin et la plage de Biarritz, aujourd'hui. Quatre personnages : Caleb (qui veut dire chien en hébreu), violoniste de l'Orchestre du Capitole qui a décroché et vit sa bohême triste; sa copine espagnole Linda qui l'a quitté après 10 ans; Estelle, une hôtesse de l'air qui s'amourache de lui à Biarritz; et sa mère, Esther, qui a survécu à l'enfer de Treblinka. Il y a aussi deux bergers allemands : Wolf, qui appartenait à Kurt Franz, chef SS du camp d'extermination de Treblinka, et Argos, que Caleb a trouvé à la SPCA de Toulouse et qui est devenu son inséparable.

Entre les personnages et les chiens se joue ce que Bernard Puech, dans son inspiration fabuleuse, décrit comme la rectification par le Destin, 47 ans plus tard, du cours du temps et des événements. En 1943, à Treblinka, Esther est une jeune juive de 17 ans, belle et violoniste. Un célèbre musicien de Varsovie est chargé par les SS de former un orchestre. Esther en sera. Un soir où elle joue dans la baraque de Kurt Franz (ces pages sont prodigieuses), un événement ouvrira le Destin qui va se refermer 47 ans plus tard sur une plage de Biarritz. Le chef SS, qui voit qu'Esther a caressé une patte de son chien Wolf, la seule bête non menaçante, ordonne à celui-ci d'égorger la violoniste. Il n'en fera rien, il la caressera plutôt, l'embrassera; le SS tire une balle à bout portant entre les deux yeux de la bête, quittant sa baraque avec sa meute, et oubliant la jeune fille qui sortira de Treblinka vivante. Décrite par le chien Wolf (son âme qui traverse le toit de la baraque poursuit le récit), cette scène entre dans l'anthologie de la littérature sur l'Holocauste, et de la littérature du 20e siècle tout court.

Ce qui est fabuleux dans ce livre, c'est que Wolf s'exprime (il a trois chapitres à lui) et raconte non seulement son amour pour Esther (des pages merveilleuses) mais aussi l'histoire et le sort de sa race depuis qu'à Francfort-sur-le-Main en 1925 un vétérinaire allemand a créé une espèce de berger allemand de « sang nouveau »; il affiche sa dissidence d'avec ses frères de cette race « archipure » enrôlés dans la meute du nazisme.

Argos aussi, le berger allemand de Caleb en 1990, raconte sa vie commune avec le fils d'Esther qui lui a donné le nom du chien d'Ulysse dans l'Odyssée, cet Argos qui meurt sur son tas de fumier lorsque son maître revient d'Ithaque après 20 ans, avec à peine un pleur dans un regard furtif pour lui.

Argos a une théorie sur la mort d'Argos dans l'Odyssée, qui n'est pas une mort de bonheur devant le retour enfin du maître, mais une mort d'atroce souffrance solitaire devant Ulysse qui s'empresse d'aller voir Pénélope au lieu de le flatter. Et ainsi de suite dans ce « monde » de Bernard Puech, où l'amour idéal est ancestral et inhumain, où Caleb et Argos mourront ensemble assassinés sur une plage la nuit, sous l'étoile du Chien, celle de la canicule; on lui vole son Stradivarius, celui sur lequel jouait Esther à Treblinka en 1943.

Ce roman est extraordinaire. Il n'a pas eu le Goncourt et le méritait. Cette voix nouvelle, qui relie l'ingénuité de Réjean Ducharme au lancinement de Thomas Bernhard, parle la langue du chef-d'oeuvre.

☆ ☆ ☆

Sous l'étoile du chien, Bernard Puech, José Corti.

LA COMMUNICATION CHEZ

gaëtan morin éditeur

Communication publique et société
repères pour la réflexion et l'action
Sous la direction de Michel Beauchamp

La communication publique est l'ensemble des phénomènes de production, de diffusion et de rétroaction de l'information qui reflète, crée et oriente les débats et les enjeux publics. S'adressant à ceux et celles qui œuvrent en communication ainsi qu'en science politique, en sociologie et en administration, cet ouvrage traite de divers thèmes dont l'évolution des pratiques, l'éthique, la persuasion, l'opinion publique et le marketing social.
ISBN 2-89105-394-X, 424 pages, 38 $

Également disponibles :

L'Écriture de presse : l'art d'informer
Line Ross
ISBN 2-89105-365-6, 105 pages, 28 $

Les journalistes, les médias et leurs sources
Sous la direction de Charron, Lemieux et Sauvageau
ISBN 2-89105-362-1, 238 pages, 25 $

Disponibles en librairie ou chez :

gaëtan morin éditeur
C.P. 180, BOUCHERVILLE, QUÉBEC, CANADA
J4B 5E6 Tél.: (514) 449-2369 Téléc.: (514) 449-1096

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 479

LA VITRINE DU LIVRE

LES PETITES-FILLES DE MARILYN

Carole Massé
Les herbes rouges
90 pages
Carole Massé a rejoint le monde de l'écriture en 1975. Depuis, elle signe récits, romans et poèmes. Aujourd'hui, elle propose de la poésie. De quoi s'agit-il ? « Dans *Les petites-filles de Marilyn* quatre amies d'enfance traversent avec passion et détermination l'adolescence ». Page 78 : *Les jours s'étireront comme des guimauves qu'on embroche et retourne au-dessus d'un feu./Mais la grandeur de mes songes ne m'extirpera-t-elle pas, un jour, de ce magma informe et sans nerf ?/Je tapisserai ma chambre des posters de mes acteurs et actrices préférées./J'épinglerai sur les murs quatre calendriers de la même année et de mon idole Marilyn/Marilyn adolescente, Marilyn vamp, Marilyn nature, Marilyn dans ses films./Marilyn suicidée sera la seule à comprendre la nature de mes attentes.*

JÉSUITES

Tome 1 : Les conquérants
Jean Lacouture
Seuil,
510 pages
Après De Gaulle, Malraux, Léon Blum, François Mauriac, Pierre Mendès France et plus d'un récit sur la guerre du Vietnam comme sur ses souvenirs de journaliste, Jean Lacouture s'attaque aux Jésuites. Entendons-nous, ce journaliste reconnu pour sa polyvalence et son insatiable curiosité, ne s'en prend pas à ce corps religieux. Non ! Ce qu'il vient d'entreprendre, ce n'est ni plus ni moins qu'une histoire sur ces hommes depuis la fondation de cet ordre en 1540 par Ignace de Loyola jusqu'à aujourd'hui. Intitulé *Les conquérants*, le tome 1 couvre la période allant de 1540 à 1773, soit jusqu'à la suppression de l'ordre par le pape Clément XIV.

MONTRÉAL BLUES

Alain Gerber
Lacombe/Table rase
62 pages
Alain Gerber aime le jazz. Alors sur cette musique, il écrit depuis des années. Il aime également raconter des histoires. Alors, il en écrit. Pour *Le verger du diable*, il avait eu le prix Interallié en 1989. Il aime le jazz, les livres, mais il est aussi passionné par Montréal. Alors, il a écrit sur cette ville. En 62 pages, il explique sa passion pour cette ville. Page 15 : « J'accepterais volontiers d'y mourir, s'il fallait absolument mourir quelque part. Et je ne sais pas pourquoi. Mais je sais très bien qu'il serait décevant de mourir à Paris. Banal à Venise et, à Naples, encore pire. Prétentieux à Sainte-Hélène. Déplacé à Lourdes et, à Verdun, hors de saison ».

LE PETIT MONDE DE LA RUE KROCHMALNA

Isaac Bashevis Singer
Denoël
256 pages
À Isaac Bashevis Singer, l'Académie Nobel avait attribué son prix littéraire en 1978 pour saluer notamment le soin que cet immense écrivain avait accordé à la résurgence de la culture et de la langue Yiddish après la Shoah. L'histoire de ce roman jamais édité à ce jour dans sa version française est résumée comme suit par Jean d'Ormesson : « C'est précisément pour retrouver sa jeunesse que Max Barander, un ancien truand qui a fait fortune en Argentine, revient rue Krochmalna. Entre Tsirele, la fille du rabbin, Reyzl Kork, l'entremetteuse, Basha, la petite servante, Theresa la sorcière, il hésite ... »

T'ES PAS TANNÉE, JEANNE D'ARC

Collectif d'auteurs
Les herbes rouges
270 pages
Vingt ans après le spectacle *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc*, du Grand Cirque Ordinaire, Guy Thauvette, un des acteurs-auteurs de la bande, a patiemment réuni les textes originaux avant de nous les proposer aujourd'hui. Dans sa préface, Michel Tremblay note : « Je me suis retrouvé au théâtre de Quat'Sous, à la fin des années 60, à la fois enthousiasmé par ce que je voyais et jaloux de ne pas y avoir pensé moi-même, hurlant ma joie devant tant d'intelligence et de cohérence, et me disant : c'est ça du théâtre politique qui n'est pas ennuyant, c'est comme ça comme il faut faire, c'est ça que nous avons besoin de voir ! ». *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc*, c'était les rires et les chansons de Paule Baillargeon, Raymond Cloutier, Claude La Roche, Jocelyn Bérubé, Suzanne Garceau et Guy Thauvette.

BATTEMENTS DE COEUR

Jean-Denis Bredin
Fayard,
199 pages
Jean-Denis Bredin est avocat. En juriste passionné, il a écrit, il y a de cela plusieurs années, un magistral *L'Affaire*, sur l'affaire Dreyfus. Il est également membre de l'Académie française, mais il est surtout romancier. *Battements de coeur* est un recueil de huit nouvelles. Le point commun de ces récits ? L'amour. L'amour qu'il y a entre les parents comme l'amour qu'il y a entre les parents et leurs enfants. Comme l'amour de la bonne pour l'enfant qu'elle garde.

Le combat de Larose

Jean BASILE
Lettres ▲ québécoises

QUAND Jean Larose parle de « l'amour du pauvre » (son dernier livre), le « pauvre c'est la littérature. On le voit très bien un Diderot sous l'aisselle droite, un Schlegel sous l'aisselle gauche, prêcher dans le marais de l'a-culture la beauté des Lettres et sa prééminence sur l'esprit humain en quête de connaissances et de rationalité humaine.

Il écrit : « ... La littérature pénètre le mystère, accueille, connaît, transfigure les choses inanimées, les animaux, les races, les pauvres, les esclaves, les agonisants et même les morts. » Ce qui est d'une grande vérité.

Tout le livre de Jean Larose est d'une grande beauté exaltée et austère. On sent à tout instant que le pédagogue qu'il est s'offusque de la médiocrité de nos classes de littérature où, d'évidence, il ne s'apprend plus rien qui soit de la littérature « qui transfigure les choses ».

La littérature à distance, un des chapitres les plus virtuoses du recueil, est une leçon magistrale donnée à ses confrères sur, disons-le, leur dormition comme la vierge, sauf qu'ici il n'y a pas tant de dormition que de découragement et de paresse. Ce texte est si frappant par son argumentation serrée et sa tension intellectuelle qu'il devrait immédiatement ouvrir une enquête sur le sujet. Mais, dormitions en paix, rien ne se passera.

Et puis, pour ouvrir ce recueil, un plaidoyer pour réformer deux choses essentielles dont on ne parle plus depuis les répugnantes « années 80 » qui ont marqué, en littérature, une attaque concertée contre la maudite culture française, celle, selon Jean Larose, qui est celle de Rabelais et de Montaigne, et moi je rajouterais La Fontaine : « Celui de qui la tête du ciel était voisine et dont les pieds touchaient au royaume des morts. » Une réconciliation immédiate s'impose et, pour Jean Larose, il faut renouer par santé mentale et intellectuelle. Nous sommes tous des écrivains canadiens français, sauf, naturellement, les tenants des bouges new-yorkais et autres colifichets urbains (enfin, urbain !). Cette réconciliation est de notre intérêt. Il le faut, dit Jean Larose, puisque « la littérature française permet aux étudiants de s'affranchir de la tyrannie du vécu québécois ». On voit qu'il y a chez Jean Larose un besoin profond de fraîcheur !

« C'est le propre de l'idéologie, écrit Jean Larose, de paraître naturelle et logique. » Il n'est pas lui-même sans ce défaut de conscience et, quand même, on aurait souhaité que l'auteur fouille un peu sa bibliographie pour offrir des exemples plus saisissants en littérature que le paradoxe du comédien de son cher Diderot (*Les Bijoux indiscrets aussi* !), un certain Barthes, un certain Derrida, un certain Lévy Strauss. Sémiotique ... Linguistique, structuraliste. Mais on est de sa jeunesse terrible et de son époque. L'enthousiasme naît chez l'homme à trois ans.

Alors, voilà ma remarque fondamentale qui me désole pour le délicieux Jean Larose. Pour moi la littérature de création est la seule qui vaille, mais je ne suis pas pédagogue.

Quand Jean Larose cite ces noms, il redevient idéologue. Il ne voit que la superficie des choses. Il se complaît dans des émotions de jeunesse.

La vérité sur Derrida, Barthes, la vérité primaire n'est pas la littérature (un peu quand même) mais la modelisation d'un nouveau social où la majorité doit être abattue. C'était la dictature des minorités qui, fatalement, a mené à l'ère petite-bourgeoise que nous traversons en ce moment. Barthes était homosexuel avant d'être sémiotique, c'est ce que Jean Larose appellerait sans doute « un jeu de la perversion, au sens noble du terme ».

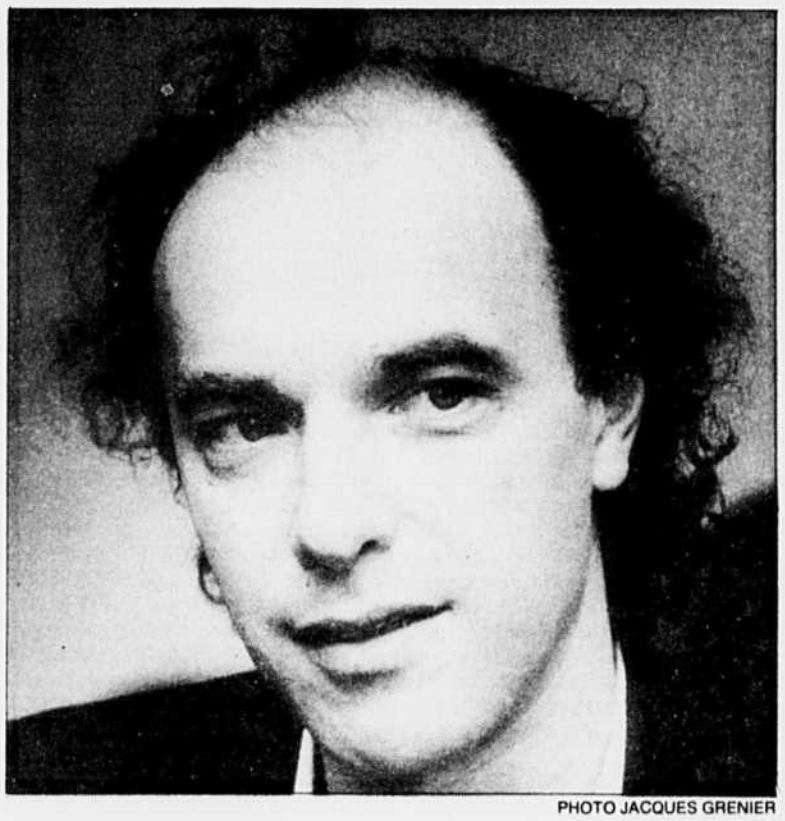
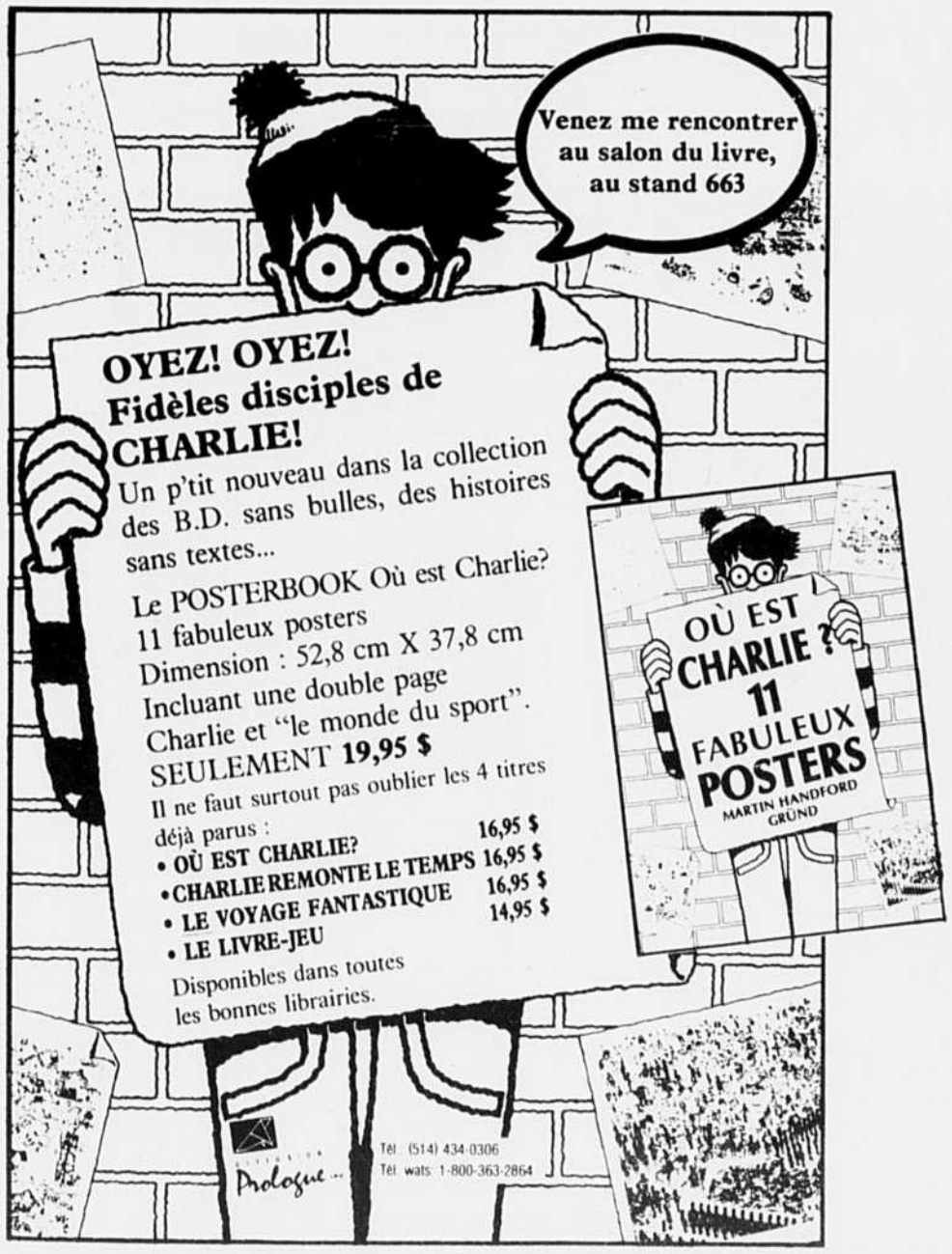


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Larose

Et Levy Strauss ? Alors là, Jean Larose a des hallucinations. Si quelqu'un n'a rien vu, rien, de ce qui devait être vu, c'est bien l'auteur du *Cru et du cuit*. Il a traversé l'Amazonie en comptant les termites. On a beau être de l'École française, je suggère, pour Levy Strauss, que Jean Larose aille du côté d'Harvard sur le même sujet.

Ce petit livre est remarquable. Il fait partie du renouveau et témoigne d'un retour à la dignité littéraire, à la lucidité de Marc-Aurèle et, enfin à la *Virtu*. Et c'est d'ailleurs le consensus prochain.



LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

Le Salon du livre de Montréal et la Foire du livre de Brive ayant jumelé l'an dernier, les organisateurs de ces deux événements ont décidé de fonder le Grand Prix Montréal/Brive du libre pour adolescents, le 12/17. Formé des québécois Ginette Guindon, Robert Michaud et Michelle Provost, et des Français Jacques Delon, Bernard Lacombe et Marie Vigier, le jury a attribué ses premiers prix au Québécois Denis Côté pour l'ensemble de son oeuvre et au Français Claude Gutman. Denis Côté est l'auteur notamment de *La nuit du vampire*, *Le voyage dans le temps*, *Les prisonniers du zoo* et *Nocturne pour Jessie*. Les lauréats recevront une bourse de 5 000 $ chacun.

Brive encore

Député-maire de Brive, mais également président de la Foire du livre de Brive qui a acceuilli plus de 100 000 visiteurs lors de sa Xe édition, M. Jean Charbonnel sera présent au Salon du livre de Montréal où il participera notamment, le 17 novembre, à la remise des prix mentionnés.

Le pouvoir des mots

Le pouvoir des mots, tel est le thème choisi par le Conseil des arts du Canada pour son Festival national du livre 1992 qui se tiendra du 25 avril au 2 mai. À l'instar du salon du livre de Montréal, cet événement a quatorze ans. Le but de ce Festival ? « Faire mieux apprécier les livres, périodiques et auteurs canadiens ». En 1991, le Conseil des arts a soutenu des manifestations littéraires dans plus de 400 localités de tout le pays. Ceux qui souhaitent recevoir une aide financière pour l'édition 1992 doivent envoyer une demande portant le cachet postal du 6 décembre 1991 au plus tard. Pour obtenir un formulaire, on s'adresse au Festival national du livre, Conseil des arts du Canada. C.P. 1047. Ottawa (Ontario). K1P 5V8. Tél. (613) 598-4333.

Littératures actuelles

Cette émission hebdomadaire du réseau FM de Radio-Canada propose demain à compter de 14h 30, une relecture de l'oeuvre de Arthur Rimbaud par Jacques Brault et Gilles Marcotte avec des textes lus par Vincent Davy. Au cours de la deuxième partie du programme, Suzanne Giguère s'entretiendra avec le poète Paul Chamberland.

Statut de l'artiste

L'Association littéraire et artistique canadienne organise une journée d'étude sur le statut de l'artiste qui se tiendra à l'Hôtel du Parc situé au 3625, avenue du Parc. Objectif de cette manifestation ? « Analyser en profondeur les législations québécoises et le projet de loi fédéral sur le statut de l'artiste, ainsi que leurs impacts, et à examiner des aspects soulevant des difficultés ». Cette journée d'étude commencera à 9h et se terminera à 17h. Les frais d'inscription sont de 75 $ pour les membres et de 90 $ pour les non-membres.

Avoir 17ans

Les Éditions Québec/Amérique, en collaboration avec Le DEVOIR, vous invitent au lancement d'un collectif dirigé par Robert Lévesque. Dénominateur commun des textes publiés plus tôt cette année ? Raconter le fait, le souvenir marquant de votre dix-septième année. Ces récits ont été écrits par Jean Basile, Lise Bissonnette, Jean-François Chassay, Normand Chaurette, Anne Dandurand, Lise Gauvin, Lous Hamelin, Marco Micone, Christian Mistral et Michel Tremblay. Ils ont paru à la une du journal à chaque samedi de l'été. Le lancement se fera le 11 novembre à compter de 17h à la Galerie UQAM au 1400, rue Berri.

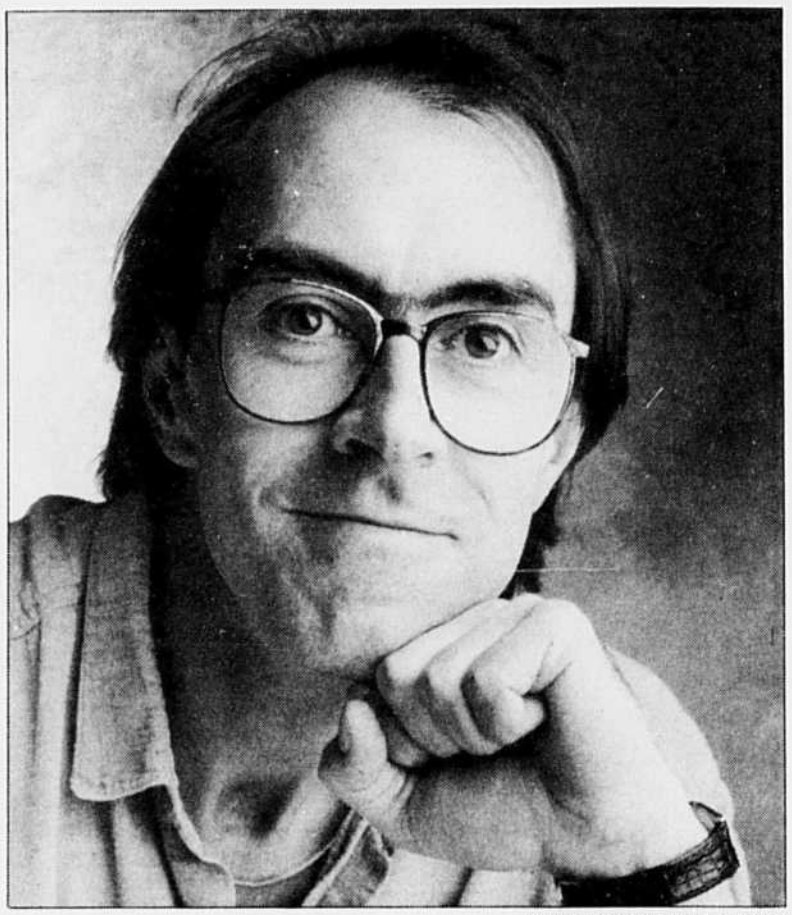


PHOTO PIERRE CHARBONNEAU

Denis Côté

HUMANITAS 1991

SALON DU LIVRE
Kiosque 934

POESIE

Bernard ANTOUN
Les anémones
100 pages *14,95 $*

Maurice JONCAS
D'or... De sang... De bronze...
164 pages *19,95 $*

St-John KAUSS
Pages fragiles
120 pages *14,95 $*

Johanne LAURIER
Fugience
102 pages *14,95 $*

ROMANS, RECITS

Rhéal-Michel BOURDAGES
Mise en garde
256 pages *19,95 $*

Angéla COMNENE
Liberté reconquise à la nage sur le bleu Danube et une nouvelle vie aux Amériques
74 pages *19,95 $*

Marcel GAGNON
Vingt-quatre heures de ma vie
160 pages *16,95 $*

Yvon LANGLOIS
Peut-être que je suis d'ailleurs
106 pages *13,95 $*

Michel SOLOMON
Shiffra
234 pages *19,95 $*

Andrei STOICIU
Alors, la tempête...
240 pages *16,95 $*

Une douzaine de treize
Marie-Céline Arsenault, Noël Audet, Jocelyn et Jean-Pierre Bérubé, Réal-Gabriel Bujold, Sylvaine Duguay, Roger Fournier, Jean Ferguson, Maurice Joncas, Bertrand B. Leblanc, Sylvain Rivière, Jean-Yves Soucy, Diane Turcotte.
140 pages *15,95 $*

ESSAIS

Jean-Louis Le SCOUARNEC
Entre les Dieux et les Hommes
162 pages *17,95 $*

Collection CIRCONSTANCES

Gilbert CHARRON
Très saint Père, un frère en Christ vous écrit
180 pages *17,95 $*

Axel MAUGEY
Berlin: De l'utopie communiste au capitalisme utopique
84 pages *9,95 $*

EXIL ET FICTION
Catherine Bayard, Pierre Bertrand, Alberto Kurapel, Axel Maugey, Gina Stoiciu
140 pages *16,95 $*

THEATRE

Alberto KURAPEL
Carta de ajuste ou Nous n'avons plus besoin de calendrier
142 pages *14,95 $*

Sylvain RIVIERE
Une langue de côtes
120 pages *14,95 $*

5780, avenue Decelles
Montréal, Québec, Canada H3S 2C7
Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

NOUVEAUTÉS Quinze

Xavière Sénéchal
LA VIE À MORT

Avec ce deuxième ouvrage, l'auteur postule pour un droit de parole ouvert aux suicidaires. Dans cette quête farouche d'une vie en mal de vérités, on retrouve la même fougue, la même authenticité, le même cri que dans son premier livre, *Un jour, l'aurore*. Pour ceux qui veulent vivre intensément.

160 pages — 16,95$

Marc Lesage
L'EXIL DE SULLIVAN

Auguste, dit Sullivan, enfant d'après-guerre, issu d'un milieu intellectuel, est un chanteur folk plutôt paumé. Tant en Amérique que sur le vieux continent, il partage son temps entre ses ballades et ses amitiés. Un roman tissé dans la fragilité et la fantaisie, par l'auteur des *Vagabonds du rêve*.

134 pages — 15,95$

Venez rencontrer ces auteurs au Salon du Livre de Montréal (Stands Ville-Marie Littérature).

Livres le plaisir des

Une route à travers la neige vierge

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

CAHIERS DE LA KOLYMA
et autres poèmes traduits du russe
Christian Mouze
Varlam Chalamov
Maurice Nadeau, 1991

LES CAMPS de la Kolyma, en Sibérie orientale, ont été pour la Russie stalinienne l'équivalent de Dachau et d'Auschwitz pour l'Allemagne hitlérienne. « D'un côté, écrit Siniavski, le pôle du feu; de l'autre, le pôle du gel ».

Récits de Kolyma, de Varlam Chalamov (Maspero, 3 vol., 1980, 1981, 1982, repris par Fayard en 1986), est arrivé de ce pôle avec retard, comme une lumière à travers l'espace glacé. Les récits avaient commencé à paraître en samizdat en même temps qu'on autorisait la publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*. Dans *L'archipel du goulag*, Soljénitsyne les présenta comme « les limites du désespoir humain ».

Un des récits, *Oraison funèbre*, fait défiler des ombres sur la neige. « Mort, Nikolai Kasimirovitch Barbé, le camarade qui m'avait aidé à retirer une énorme pierre de ma fosse étroite (...). Mort, l'économiste Semione Alekseievitch Chaïnine, mon coéquipier, un homme plein d bonté (...). Mort, le chef d'équipe Dioukov. Je ne connais pas son prénom, je ne l'ai jamais su. (...) Mort, Pavel Mikhailovitch Khvostov. C'était une de mes connaissances d'hiver : je n'avais jamais vu la couleur de ses cheveux. Il avait une toque à oreillettes en fourrure blanche déchirée ».

« Ils sont tous morts », de faim, de froid ou sous les coups. Leur défilé est l'écho de la convocation des disparus dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Cette fois, cependant, les disparus ne sont plus des grands de ce monde. Le petit Marcel est passé par là. Rappelant comment il a été « terrassé par *Guermantes* », Chalamov salue dans un autre récit « cette prose étrange, presque impalpable, comme prête à s'envoler dans le cosmos, et où toutes les proportions sont dérangées, mélangées, où il n'y a ni grand ni petit. Tous sont égaux devant la mémoire comme devant la mort, et l'auteur a parfaitement le droit de se rappeler la robe de la servante et d'oublier les bijoux de la maîtresse ». Chalamov peut donc se souvenir de Khvostov et dire que, lorsqu'il tomba dans la tranchée, « il tendit les bras, très loin devant, les mains gantées de ses fameuses moufles qu'il reprisait tout seul tous les soirs ».

Il m'arrive de penser que l'évocation de Khvostov et de 100 autres, si éloignée de la débilité générale de l'*entertainment* littéraire, pourrait ressusciter une âme morte ou faire venir une lueur aux yeux des amers, des aigris, de tous ceux pour qui vivre est plus difficile que mourir. Mais c'est sans doute prêter à la lecture un trop grand pouvoir. N'importe : je tiens les récits de Kolyma pour aussi importants et même plus féconds que les récits de Kafka ou de Beckett en leur temps. Ils posent un nouveau plancher littéraire, une nouvelle assise : celle de la force des faits, que la voix cherche à traduire au lieu de danser devant eux et d'y semer la confusion.

Ces traits du personnage principal de *Lida* appartenaient-ils à Chalamov ? « L'abnégation, l'esprit de sacrifice même, le désir de ne pas commander mais de tout faire de ses propres mains : tout cela avait toujours cohabité dans son esprit avec un sentiment passionné d'insoumission à tout commandement, à l'opinion et à la volonté d'autrui ». Chalamov (1907-1982) connut la prison et les camps de 1929 à 1956, presque sans interruption. Déporté d'abord à Solovki, dans les Îles de la Mer Blanche, il fut envoyé à la Kolyma pour 17 ans au plus fort de la terreur stalinienne. Quand il revint au monde, c'était un vieillard.

« Comment peut-on tracer une route à travers la neige vierge ? », demande la première phrase d'un récit. Tous les récits tracent cette route et, à leur suite, les poèmes de Chalamov qui paraissent aujourd'hui. Quarante-trois d'entre eux viennent de la Kolyma, 16 ont été écrits après le retour. Le tout est précédé d'une prose, *Fragments de mes vies*, écrite en 1964, où Chalamov résume son art poétique : « La prose à venir m'apparaît simple, rien d'ampoulé, une langue précise où seul, de temps à autre, surgit le nouveau, pour la première fois à nos yeux un détail, un élément saisi sur le vif. À partir de ce détail le lecteur doit s'étonner et croire à tout le récit. En ce qui regarde les vers, l'espace de la poésie c'est l'élément juste ».

Les poèmes de *Cahiers de la Kolyma* renvoient à ce principe. Dans l'embarras du choix, j'en citerai un court et ne dirai rien de plus, laissant à la neige le soin d'effacer la route. *Je me plaignais à l'arbre, / Au mur de rondins, / Et la confiance du bois / M'était familière. / Ensemble nous avons pleuré, / Ensemble parlé, / De nous expliquer par signes et / Regards il nous a été donné. / Dans une maison de brique et de pierre, / Je n'aurais pas dit un seul mot / Et avec les années et les siècles / J'aurais patienté et me serais tu.*

Éditions Paulines — JEUNESSE

LA PRISONNIÈRE DE BARRAD
Joël Champetier * 160 pages * 7,95$
Comment la téméraire princesse Melsi s'échappera-t-elle de la tour où l'ogre Barrad la tient captive?

LES RÊVES D'ARGUS
Daniel Sernine * 160 pages * 7,95$
Il est tentant de s'évader quand la réalité est triste. Mais les aventures que le jeune Tobie vit en rêve commencent à être périlleuses...

en vente chez votre libraire

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

Librairie

GALLIMARD

Le dimanche 17 novembre à 14 heures
Un débat organisé par la revue Vice Versa: Mass Média: information, manipulation, spectacle?

Le jeudi 21 novembre à 19 heures
Une lecture de Paul Nizon par Robert Lalonde, comédien et écrivain, en présence de l'auteur

Le dimanche 24 novembre à 14 heures
Un hommage à Jean-Guy Pilon, poète et homme de culture

Le dimanche 1er décembre à 14 heures
Un débat: Les intellectuels au Québec

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Télec.: (514) 499-1535

Chorégraphie d'êtres déboussolés

LE BRUIT DES CHOSES VIVANTES
Élise Turcotte
Leméac, 1991, 228 pages

Louis Cornellier

LA TENTATION du romanesque attire, bon an mal an, quelques poètes dans ses filets. Toutefois, certains oublient trop souvent que ce passage n'est pas glissement, mais plutôt rupture. Quitter l'expansivité (parfois même la préciosité) du discours poétique pour s'engloutir dans les dédales architecturaux du roman exige de la part de l'écrivain une bonne dose de courage et de sang-froid. Car là où le signe poétique parvient à faire sens par une ambiguïté qui ne concerne que lui, le roman doit viser son insertion à l'intérieur d'un ensemble où ce sont les liens, plus que ce qu'ils relient, qui sont à l'origine du questionnement.

Voilà sur quoi s'attarde Élise Turcotte dans son premier roman au titre envoûtant, *Le bruit des choses vivantes*. Splendide chorégraphie de personnages irrésistibles parce que déboussolés, ce livre interroge avec une gracieuse insistance la toujours recommencée recherche de liens (entre les choses, les êtres, avec nous-mêmes), essentielle à l'humain qui est un être, on le sait depuis Lacan au moins, dont les fondements sont symboliques.

Albanie vit seule avec sa petite fille de trois ans, Maria. Autour d'elles, comme en orbite, se déplacent des personnages qui ne tirent leur sens qu'à partir de l'espace que les deux amoureuses veulent bien leur donner. Jeanne et Gabriel, son fils, en ont beaucoup parce qu'ils leur ressemblent. Le père de Maria (a-t-il seulement un nom ?) aussi, parce qu'il le faut. Et il y a Salomé et Félix. La première parce qu'on l'a inventée, et le second adopté. Petite fille imaginaire et petit voisin se débattant dans un néant parental, ils ont besoin d'Albanie et de Maria autant qu'elles ont besoin d'eux. En filigrane, une vieille dame nommée Agnès cogne également à la porte de leur univers. Elle entrera, tout comme Pierre, le seul homme à rejoindre Albanie.

Le pari d'Élise Turcotte ne se situe pas dans la mise en place d'une intrigue constituée de l'ordre logique traditionnel situation initiale-développement-situation finale. Il consiste plutôt en une lente, mais difficile construction d'un monde où le bonheur pourrait advenir : « La seule chose que nous désirons vraiment, c'est que quelqu'un nous accompagne, que ce quelqu'un soit caché derrière une porte et nous regarde nous défendre, qu'il nous tienne la main pour aller chez le dentiste ou à la rencontre la plus déterminante de notre existence », écrit-elle.

À la question que se posait un personnage de John Irving dans *L'Oeuvre de Dieu, la part du diable* et qui concernait le cheminement à suivre pour devenir le héros de sa propre vie, Élise Turcotte répond : « C'est toujours le même problème, les liens, les liens que nous ne pouvons pas faire, et que nous devons faire entre les choses, entre l'assassinat lent, profond et la vie qui est une promesse faite à ma petite Maria. » Et faire des liens, cela passe inévitablement par les images et les mots, car l'espace du silence, celui du père de Félix par exemple, est toujours au fond des mers.

Si le passage de la poésie au roman est parfaitement réussi sur ce point, l'aspect formel du projet apporte une petite note discordante. Le souci de l'écriture est constant et chacune des phrases a été polie avec un soin indéniable. Rien, absolument rien, ne détonne dans cette architecture aux contours précis et superbement contrôlés. Tout y est tellement parfait, chaque mot tellememt porteur de sens que l'ensemble risque de devenir indigeste.

On peut trouver bizarre le fait de désapprouver ce parti pris en faveur de la perfection formelle. Pourtant, la réaction s'explique. En plaquant une écriture poétique (Turcotte adopte ici le même ton que dans ses deux derniers recueils de poésie, *La voix de Carla* et *La terre est ici*) sur un contenu romanesque, la romancière jette de l'éther sur son propos et celui-ci se volatilise sous les yeux du lecteur, ne lui laissant ainsi entre les mains qu'une forme vide. Comme le disait Gombrowicz dans un pamphlet qui gagnerait à être mieux connu : « Ce qui lasse dans la Poésie pure, c'est l'excès de poésie, oui, la pléthore de paroles poétiques, de métaphores, de sublimation, — bref, l'excès de condensation — qui épurent ces textes de tout élément anti-poétique et dont l'accumulation fait finalement rassembler le poème à un produit chimique. » (*Contre les poètes*, éd. Complexe, 1988).

Élise Turcotte

Le bruit des choses vivantes n'évite pas cet écueil. C'est malheureux parce que, ménagées et bien amenées, ces paroles sont parfois très puissantes : « Au parc, nous construisons dans le sable un château avec toutes les formes de la vie. Pour un instant, le ciel se penchera dans nos yeux et plus rien ne nous séparera du monde. » Or, comme le dit le vieil adage, la modération a bien meilleur goût.

VENEZ RENCONTRER DES EXPERTS
AU SALON DU LIVRE

NOUS VOUS INVITONS

VENDREDI, 19H À 22H

◆ IRO TEMBECK
Venez échanger avec cette auteure, sur l'histoire de la danse artistique à Montréal.

DANSER À MONTRÉAL
Germination d'une histoire chorégraphique
Iro TEMBECK
360 pages, ISBN 2-7605-0659-2

◆ LAVAL DOUCET
Venez échanger sur les pratiques actuelles en organisation communautaire de chez nous et d'ailleurs.

THÉORIE ET PRATIQUES EN ORGANISATION COMMUNAUTAIRE
Sous la direction de Laval DOUCET et Louis FAVREAU
486 pages, ISBN 2-7605-0666-5

SAMEDI, 13H À 17H

◆ ALAIN LARAMÉE
Venez échanger sur le développement de l'autonomie des acteurs de votre organisation. Comment les aider à résoudre leurs problèmes de communication.

COLLECTION COMMUNICATION ET SOCIÉTÉ
9 ouvrages d'études fondamentales en communication.
Sous la direction de Kevin WILSON

COLLECTION COMMUNICATION ORGANISATIONNELLE
9 ouvrages pratiques de formation en communication dans les organisations.
Sous la direction de Alain LARAMÉE

SAMEDI, 14H À 17H

◆ ROBERT FÉGER
Venez discuter des expériences de concertation qui existent de plus en plus dans le monde de l'éducation et de la rééducation pour régler les problèmes des enfants et des adolescents.

PÉDAGOGIE ET THÉRAPIE. CONVERGENCE DES CHEMINS
Sous la direction de Robert FÉGER
324 pages, ISBN 2-7605-0663-0

DIMANCHE, 19H À 22H

◆ YVAN TELLIER ET ROGER TESSIER
Venez discuter de la façon de rendre vos organisations plus productives et plus humaines par le changement planifié.

CHANGEMENT PLANIFIÉ ET DÉVELOPPEMENT DES ORGANISATIONS
Sous la direction de Roger TESSIER et Yvan TELLIER
8 tomes, plus de 3 200 pages.

Vous pouvez vous procurer ces livres au Salon du livre de Montréal et les faire autographier par les auteur(e)s

VENEZ RENCONTRER CES EXPERTS AU STAND DES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC (N° 478-480-482)

Livres le plaisir des

«Big bang» dans les sciences naturelles

LA VIE EST BELLE

Les surprises de l'évolution
Stephen Jay Gould
Seuil, 1991, 296 pages

Heinz Weinmann

APRÈS *Le sourire du flamant rose* (1988) et *Aux racines du temps* (1990), Stephen Jay Gould, le célèbre biologiste de Harvard, publie *La vie est belle*, un des livres les plus importants de la décennie. Il révolutionne l'histoire naturelle telle que conçue depuis Darwin en nous montrant *in vivo* comment se fabrique la science dans nos institutions devenues les incarnations de cette science : les universités.

Il n'est pas trop tôt d'affirmer que *La vie est belle* est aux sciences naturelles ce que *La structure des révolutions scientifiques* de Kuhn a été aux sciences physiques.

Gould perpétue la grande tradition de la vulgarisation scientifique qui s'est hélas beaucoup « vulgarisée ». Il se situe dans la lignée des Galilée et Darwin qui, désespérés de trouver un appui auprès de leurs « doctes » pairs, aveuglés par les préjugés de leur savoir institutionnel, s'adressaient au *vulgus*, aux *idiotes* en espérant y trouver une écoute non prévenue.

Ainsi, malgré le sérieux de son sujet, Gould n'a pas craint de le présenter comme un film. En effet, le titre du livre de Gould reprend celui du beau film du metteur en scène américain d'origine sicilienne, Frank Capra. En fait, il s'agit de théâtre filmé, puisque l'histoire que Gould raconte a cinq actes. Il nous fait assister à une grande tragédie du savoir d'une dimension shakespearienne.

Notre imaginaire paléontologique est hanté par les dinosaures, alimenté sans cesse par des BD et des séries télévisées. Le paléontologue est à l'origine de cet imaginaire saurien. Reconstituant le monde vivant à partir d'ossements, les paléontologues se jetaient comme des chiens enragés sur ces gros os emblèmes de la vie. Cuvier ne s'est-il pas vanté d'avoir imaginé, inventé les dinosaures à partir d'un seul os ?

Mais le rêve de tout paléontologue, c'est de trouver non seulement des os et des dents, mais des corps qui ont conservé les parties molles, la chair. Ce rêve s'est réalisé il y a quelques semaines grâce à la trouvaille de l'« Homme des neiges » datant de l'âge de bronze, congelé dans un glacier d'Autriche.

Ce rêve s'est réalisé de façon plus spectaculaire encore au début de notre siècle, au Canada même, avec la découverte, en 1909, par l'un des paléontologues américains les plus éminents, Charles Doolittle Walcott, du schiste de Burgess en Colombie-Britannique. Ce schiste est aux paléontologues ce que le Golgotha est aux chrétiens : un lieu quasi saint où l'on ne manque pas de faire des pèlerinages pour s'y agenouiller tout en creusant et en gratouillant.

Ce schiste, grâce à un glissement de boue providentiel au fond de la mer, a conservé jusqu'aux parties molles des animaux marins calcifiés de l'époque cambrienne, c'est-à-dire d'il y a 530 millions d'années. Le schiste de Burgess, pas plus grand qu'un bloc appartement, constitue une des fenêtres les plus extraordinaires jamais ouvertes sur notre préhistoire. Ce qui ne gâte rien, il se trouve dans une des régions les plus belles de l'Amérique, au *Yoho National Park* près de Banff. Que les Canadiens se rassurent, les 90 000 spécimens trouvés par les expéditions successives de Walcott sont tous en lieu sûr : aux États-Unis à la *Smithsonian Institution* !

Ce qui est extraordinaire c'est que les différents hommes de science qui ont regardé par cette même fenêtre du schiste de Burgess en voyant les mêmes spécimens, n'ont pas toujours vu la même chose. Preuve encore une fois, que nous ne voyons pas seulement avec nos yeux mais aussi avec nos « théories » scientifiques et nos préjugés qui nous aveuglent plus qu'il ne nous font voir.

Le schiste de Burgess nous fait d'abord assister à ce qu'on a appelé l'« explosion cambrienne », véritable big bang de l'histoire naturelle. Cette explosion se signale par une fantastique diversification des structures anatomiques animales et ceci en un très court laps de temps, 10 % de la durée globale de l'âge de la terre avec ses 4,5 milliards d'années.

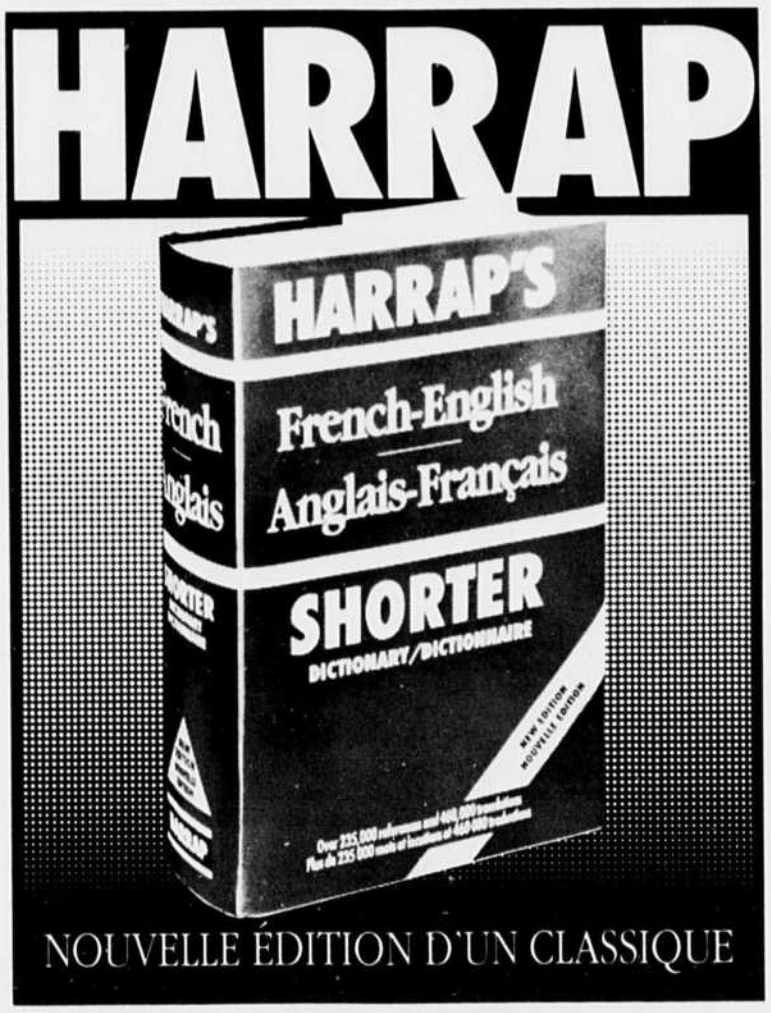
Le sujet central du livre, c'est l'interaction entre l'observation et les théories scientifiques d'une époque qui loin de la favoriser la bloquent. Ainsi Gould montre comment Walcott retouche même ses plaques photographiques afin d'établir une généalogie ininterrompue entre les fossiles et des espèces aujourd'hui toujours vivantes.

Pour Walcott et sa descendance darwinienne, l'évolution suit une ligne droite du ver de terre jusqu'à l'*homo sapiens*. Certes, comme l'a rappelé Freud, Darwin a blessé le narcissisme de l'homme en le faisant descendre du singe, mais il oublie d'ajouter que cette humiliation hominienne est largement compensée par une promotion : dernier venu, homo est le plus « apte » dans la « lutte pour la survie ».

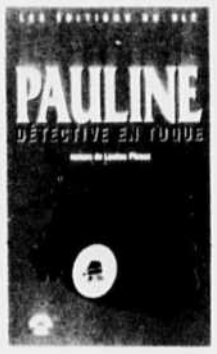
La fenêtre du schiste de Burgess, débarrassée des vitres enfumées des théories darwiniennes, nous fait voir que la voie royale allant du simple au complexe a été fabriquée de toutes pièces pour recevoir homo sur un tapis rouge. *La vie est belle* transforme cette voie royale en voie de service.

Car lors de l'« explosion cambrienne » la nature fait preuve d'une invention époustouflante de diversité jamais plus atteinte, non dans le nombre des espèces mais dans leur organisation anatomique : animaux à cinq yeux, des bouches au ventre, des branchies aux pattes. On dirait un bestiaire du moyen âge ou un film de science-fiction.

Tout cela a disparu. Non pas parce que les animaux du Cambrien auraient été moins aptes que ceux qui leur ont survécu. Gould met en cause la notion du *survival of the fittest* darwinien comme un truisme ou un cercle vicieux. Du champion absolu de la lutte pour la survie, homo est déclassé ainsi en gagnant de loterie, résultat non d'une finalité, mais d'une série de contingences, notion centrale dans ce livre.



LES ÉDITIONS DU BLÉ
C.P. 31
Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4



HISTOIRE DE SAINT-BONIFACE, tome 1
de Luc Dauphinais
14 x 21,5cm (4) - xii - 336p., cartes, tableaux, illustrations, photos. ISBN 2-921347-04-0. 34,95$
La première agglomération de l'Ouest canadien. Qui n'en a pas entendu parler? Enfin, une occasion de savoir de quoi il s'agit!

UN PIANO DANS LE NOIR
de Simone Chaput
14 x 21,5cm, viii-208p. ISBN2-921347-02-4. 17,95$
Le deuxième roman de Simone Chaput, gagnante du prix La Liberté, 1991, pour La Vigne amère. À noter, un deuxième roman qui remplit les promesses du premier; comme le premier «... on a du plaisir à se laisser emporter par le fil de l'histoire.»

PAULINE, DÉTECTIVE EN TUQUE
de Louisa Picoux
11 x 17,5cm, 120p., plus 28p de photos non-paginées ISBN2-921347-00-8. 9,95$
Pauline, l'héroïne de ce roman «policier», a douze ans et de l'imagination à revendre. Alors, quand elle voit de la lumière chez les voisins (qui sont absents en vacances), elle s'imagine tout un scénario! À lire. (Guide pédagogique pour 4e, 5e et 6e année avec cahier de l'élève, 19,95$)

Distributeur: Québec livres

La littérature étrangère, la littérature allemande

DIFFUSÉES PAR

Salon du livre de Montréal stands 828-830

PAUL NIZON
INVITÉ OFFICIEL
PRÉSENT AU SALON LES
17, 18, 19 NOVEMBRE 1991

MONTRÉAL
CEDILIV Centre de Diffusion du Livre de Montréal Inc.
1751 rue Richardson, bureau 7519, Montréal, Qué. H3G 1K6
Tél. 939-2660 Télécopie 939-2661

Courtepointe culturelle

Robert SALETTI
Essais Québécois

LES MÉMOIRES QUÉBÉCOISES

Jacques Mathieu
et Jacques Lacoursière
Presses de l'Université Laval,
383 pages.

IL Y A des périodes dans l'année où l'actualité livresque semble vouloir vous dicter une ligne de conduite. Après l'essai de Jean Larose qui questionnait la familiarité avec laquelle, au Québec, on se livre au sentiment national, j'indiquais la semaine dernière, en devisant des *Humanités passagères* de Daniel Jacques, comment ce paradoxal sentiment tissait les liens d'une certaine mémoire communautaire. Eh bien ! C'est justement de souvenirs collectifs qu'il s'agit dans *Les Mémoires québécoises*, un ouvrage à fondement historique sur les représentations symboliques du « vécu québécois ». Cet ouvrage s'inspire d'ailleurs du travail de recherche effectué dans le cadre de l'exposition *Mémoires* qui fut présentée au Musée de la civilisation de Québec.

Privilégiant une approche élargie par laquelle l'identité renvoie à des niveaux d'analyse qui reposent aussi bien sur des caractéristiques descriptives et objectives (géographie, démographie) que sur l'appréhension symbolique de l'Autre (migration, immigration) ou, encore, sur les représentations symboliques ou mythiques (figures de héros, productions culturelles, langue), les deux auteurs Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière se sont attachés à dresser un portrait de la société québécoise telle qu'elle a choisi de se reconnaître et de se rappeler à elle-même.

Puisque la mémoire, c'est le souvenir partagé, l'identité naît de l'actualisation du passé dans le présent de l'expérience, actualisation grâce à laquelle des individus se sentent liés les uns aux autres. On lira donc ces *Mémoires québécoises* comme une réinterprétation de l'histoire du Québec en fonction de certains thèmes comme l'espace, la population, la famille, l'encadrement institutionnel (État, Religion, École), les savoir-faire techniques et culturels et les représentations symboliques.

Ces thèmes valent bien sûr moins pour eux-mêmes (on aurait pu en choisir d'autres) que pour le regard qu'ils permettent aux auteurs d'adopter, et qui conduit ceux-ci à parler du Québec en termes de « culture de convergence ». Mathieu et Lacoursière veulent signaler par là que l'identité québécoise (contemporaine) se reconnaît à une participation ethnique, une interrelation des modes de vie et une profusion d'échanges culturels de plus en plus marqués. On ne sera pas surpris, dans les circonstances, d'apprendre que la grande coupure dans l'établissement de cette identité, le passage de la culture québécoise à la modernité en quelque sorte, prend place lors de la Révolution tranquille, époque remplie de bouleversements sociaux et idéologiques s'il en fut.

Ce bref résumé peut laisser penser que les conclusions auxquelles aboutissent les auteurs des *Mémoires québécoises* ne sont pas particulièrement originales et que, délimitant un espace consensuel (où les affinités sont plus fortes que les écarts), la convergence dont il est question suppose, entre autres choses, une vision de la culture relativement homogène (Mathieu et Lacoursière parlent de projet d'harmonisation sociale). On sait que le moderne, en vertu de ce que l'on appelle le progrès, est toujours souhaitable. Or, au-delà de la généralité des concepts — inévitable dans un champ de cette envergure — et de la générosité du propos — l'histoire a toujours une base téléologique —, Mathieu et Lacoursière nous donnent à lire l'envers ce que l'on nommait, il n'y a pas si longtemps, la « québécitude » (terme formé sans doute sur hébétude).

En effet, le plaisir que donne ce livre tient ici à deux facteurs concurrents. D'une part, il y a le fait que l'approche, dont cet ouvrage est l'aboutissement, témoigne d'une cohésion d'ensemble qui, malgré la diversité, procure à chaque aspect de la culture envisagé et à chaque détail de la vie quotidienne étudié son sens particulier. Que ce soit l'apport des autres ethnies à la cuisine québécoise ou le rôle de la contraception au XIXe siècle selon l'Église, chaque élément, pourtant différent des autres, se donne comme une facette supplémentaire de cette courtepointe culturelle que constituerait le Québec. Et pour illustrer ce rayonnement de l'*homo quebecensis*, qui se manifeste dans sa chambre à coucher aussi bien qu'à son atelier, à même son quotidien ou dans sa vie spirituelle, *Les Mémoires québécoises* se transforme aussi en anthologie.

En sus des habituelles photos, l'ouvrage offre, encadrés, de nombreux extraits de textes de toutes sortes, allant de la circulaire du clergé à l'archive de folklore et du document d'époque à la thèse universitaire. Ces insertions, qui peuvent être lues comme un essai dans l'essai, sont moins des preuves à l'appui de ce qui est dit que des immersions directes dans l'idéologie de l'époque provoquant à coup sûr soupirs ou sourires. Je ne prendrai pour exemple que cet extrait du *Catéchisme de Québec* (1702) qui répondait par cette suggestive distinction à la question des devoirs du mari et de la femme mariée : la femme mariée doit être soumise à son mari en tout, alors que celui-ci doit aimer sa femme comme son propre corps !

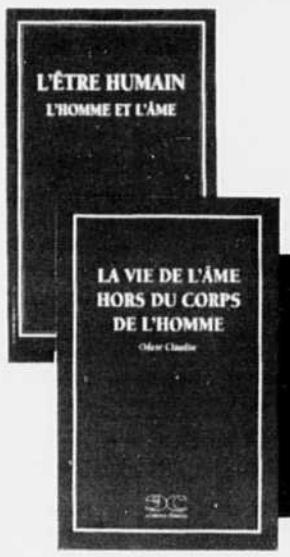
En abordant l'histoire du Québec par le biais de la mémoire, de ce qui dans le symbolique est mémorable, Mathieu et Lacoursière ont fait un choix judicieux qui leur a permis de multiplier les perspectives sans nuire à l'unité de leur démarche. Et ils répondent sans le vouloir au mystère de l'heure dans la communauté culturelle québécoise. En opposant l'expérience historique du Québec à celle des États-Unis — la courtepointe convergente de l'un au *melting pot* intégré des autres, si l'on préfère — ils font remarquer que le mythe de la frontière ne s'est jamais vraiment imposé ici.

C'est ce qui explique qu'il ait fallu Carole Laure et Gildor Roy, deux comédiens, pour nous faire croire que le soleil peut dire bonjour aux montagnes, et que la Belle Province vient d'entrer dans l'ère du cheval.

JE L'AVOUE
JE LA VEUX
BIEN À VOUS!

4160, rue Saint-Denis
Chez OGILVY
1307, rue Sainte-Catherine O.

Série de livres "L'ÊTRE HUMAIN"
Odette Claudio



L'ÊTRE HUMAIN
L'Homme et l'Âme
• vos origines
• le pourquoi de votre existence
• les communications des MAÎTRES
• la VIE après la mort
(le mystère dévoilé)

LANCEMENT du livre
LA VIE DE L'ÂME
HORS DU CORPS DE L'HOMME
Salon du LIVRE de MONTRÉAL
le 17 novembre 1991 à 17h.

PRÉSENTATION et VENTE:
kiosque no. E4a
(avenue Fleury Mesplet)
éditions cláudio
8455, rue Saint-Hubert
Montréal, H2P 1Z6
Tél.: 385-3496

Les Arts à l'UQAM

La plus grande école d'art au Canada pour ses baccalauréats en

Art dramatique
Arts plastiques
Danse
Design de l'environnement
Design graphique
Histoire de l'art
Musique

Renseignements : (514) 987-4545

Université du Québec à Montréal

Un événement dans l'édition théâtrale

272 pages
24,95$

T'es pas tannée, Jeanne d'Arc?
du Grand Cirque Ordinaire

«J'ai lu avec un plaisir fou ce *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc?* Je me suis retrouvé au théâtre de Quat' Sous, à la fois enthousiasmé par ce que je voyais et jaloux de ne pas y avoir pensé moi-même.»
Michel Tremblay, extrait de la préface

Avant-propos de Guy Thauvette, extraits du *Journal de bord 1969* tenu par Jocelyn Bérubé, témoignages des auteurs, partitions compètes, dossier critique, etc. Abondamment illustré.

Guy Thauvette rencontrera le public le samedi 16 et le dimanche 17 novembre de 17h. à 18h.

LES HERBES ROUGES Stand 737

Livres le plaisir des

Veilletet dans ses terres de dilection

Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

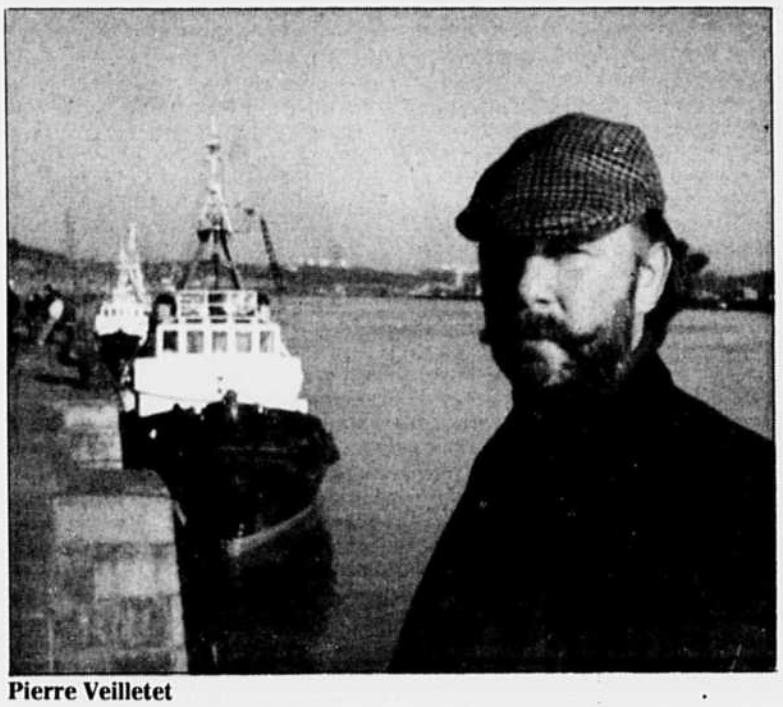
QUERENCIA
Pierre Veilletet
Paris, Arléa, 1991
148 pages.

QUELLE HALTE reposante, après l'agitation du temps des prix et la bouillante effervescence de la Foire du livre de Brive ! Au moment où vous lisez ce feuilleton, le Goncourt a été attribué, le Renaudot aussi, et les chroniqueurs sont de nouveau sollicités par les auteurs qu'ils aiment, par ceux qu'ils élisent dans la paix retrouvée de leur bibliothèque. Paul Valéry avait choisi pour la sienne (à Paris ou à Sète où, selon la légende, il écrivit *Le Cimetière marin* en tournant le dos à la mer), cette devise laconique et restrictive : *Plus élire que lire.*

Pierre Veilletet, journaliste et écrivain de Bordeaux, a voulu se souvenir de François Mauriac en intitulant son recueil d'essais : *Querencia.* Le maître de Malagar y avait là ce qu'il appelait sa « *querencia* », qui signifie en espagnol l'attachement, la dilection. Quant aux *toreros*, que Veilletet a beaucoup fréquentés — n'a-t-il pas écrit en 1986 *Le peuple du toro* ? — ils désignent par ce terme le terrain que dès son entrée dans l'arène le taureau s'approprie comme étant le sien.

Que les ennemis de la tauromachie se rassurent : dans ce livre de « repaires et repères », l'auteur évoque des lieux plus sûrs et, en invoquant un autre de ses maîtres, Julien Gracq, y recense des objets, des villes, plus souvent des villages, des cuisines familières, c'est-à-dire ces références dont le romancier de Nantes disait qu'elles réconcilient avec le monde et donnent envie d'écrire.

À vrai dire, Pierre Veilletet, s'il a très souvent envie d'écrire, est beaucoup plus timoré quand il s'agit de publier. Et pourtant, puisqu'on ne peut tout lire, deux de ses ouvrages m'ont beaucoup intéressée. Il s'agit de *La pension des nonnes*, qui lui valut le prix François-Mauriac, en 1986, et, toujours chez Arléa, dans la collection « Lieux dits », *Bords d'eaux*, en 1989.



Pierre Veilletet

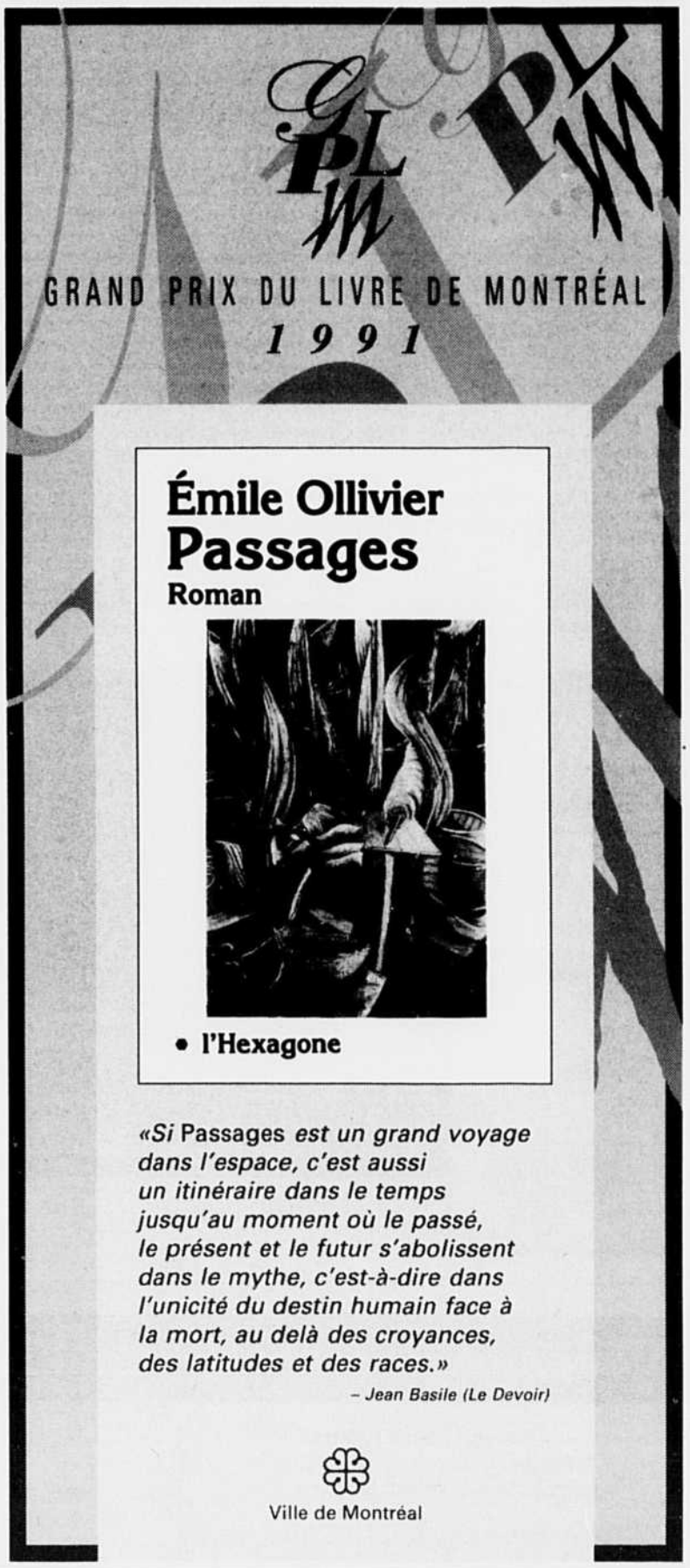
Veilletet possède un autre titre à mon admiration : il est un provincial indéracinable. Les sirènes parisiennes n'ont jamais réussi à l'entraîner vers les gouffres de la grande ville, vers les séductions de la capitale. Il s'en explique dans le chapitre qu'il a intitulé « N'importe où mais ailleurs » : « Je vis à Bordeaux parce que j'ai fait ce choix. La ville est belle, ses habitants me semblent doués pour une forme de coexistence fondée sur le principe britannique de l'intégrence minimum dans les affaires d'autrui. C'est un endroit civilisé. Ils se font rares. »

Bordelais, et heureux de l'être, d'y avoir sa *querencia*, l'auteur a néanmoins voyagé : « Le journalisme, avoue-t-il, m'a au moins administré une leçon : il est souhaitable de se conformer au précepte populaire qui enjoint d'aller voir ailleurs si l'on y est. On a, en effet, des chances de s'y trouver. » Quant à ses lecteurs, ils pourront « trouver » ou retrouver Veilletet dans quelques villes d'Espagne, dans le *Highgate Old Cimetery*, au nord du grand Londres, cet endroit lui paraissant le conservatoire de maléfices qui lui sont chers, au triangle Haarlem-La Haye-Utrecht, où il séjourna une première fois à l'âge de 17 ans, où il découvrit la peinture hollandaise, et bien ailleurs qu'il vous faudra découvrir avec lui.

Mais Pierre Veilletet n'est jamais si convaincant, et même si émouvant, que dans les humbles maisons de son enfance, la cuisine d'un vieil abbé « qui prétendait avoir été l'un des confesseurs de François Mauriac », où le poulet rôti lui parut aussi délectable que l'odeur des « fautes encore vivantes qui palpitaient dans la pénombre » . . . De même évoque-t-il ce lieu éminemment littéraire qu'est un café. Pas un café viennois, ni celui de Sartre, mais un café « du tout venant » ; il explique les conditions sans lesquelles ce café modeste ne peut devenir « romanesque », et cela devient l'un des essais les plus agréables de ce petit livre, qui n'en manque pourtant pas.

Rêver sur un canif, sur une table de billard, sur une pipe (sans référence à Baudelaire), sur le chocolat, sur les trains rapides, sur les cinémas d'autrefois, sur la morue, qu'il appelle « un poisson-livre », rappelant que Michelet nous a fait observer que la morue à elle seule « a créé des colonies, fondé des comptoirs et des villes » ; et, finalement, rêver sur le meuble qui le permet : le lit, tout cela Veilletet le fait avec charme, humour et même avec compétence quand il s'agit de parler bibliothèque, cathédrales, et musées.

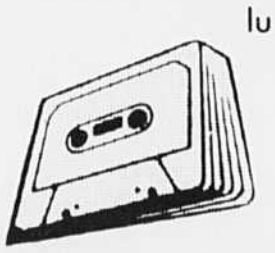
Le livre de la détente, le livre de dilection : *Querencia* de Pierre Veilletet. Accordez-lui une petite heure — il n'en réclame pas davantage, à moins qu'il ne vous incite à la nostalgie pendant des jours et des jours . . .



Gustave Flaubert

MADAME BOVARY 1 et 2

lu par: G. Béjean, A. Faraoun, J. Gouttenoire, C. Lesko, B. Garnier, P. Trabut, A. Devièque, C. Deïs



8 cassettes — 2 boitiers — 73.90$

Au salon du livre de Montréal stand 335

Comptoir de Diffusion du Livre

1941-1946 : un âge d'or montréalais de l'édition

ÉDITEURS TRANSATLANTIQUES
Groupe de recherches
sur l'édition littéraire au Québec
Études sur les éditions de l'Arbre,
Lucien Parizeau, Fernand Pilon,
Serge Brousseau,
Mangin, B.D. Simpson
Rassemblées
et présentées par Jacques Michon
Sherbrooke, éditions Ex Libris
Montréal,
éditions Triptyque, 1991.

Christian Allègre

IL Y A PEU, la librairie Gallimard, qui est l'un des quelques lieux de Montréal où l'on trouve une ferveur et un amour authentiques pour la littérature, invitait un groupe de chercheurs de l'université de Sherbrooke, spécialistes de l'histoire de l'édition littéraire au Québec, à présenter à un public intéressé leur dernier ouvrage, intitulé *Éditeurs transatlantiques*.

Ce titre quelque peu énigmatique désigne l'émergence à Montréal, entre 1941 et 1946 approximativement, d'une activité éditoriale aussi florissante qu'éphémère et qui résulte des conditions imposées au commerce du livre par la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire en particulier la coupure des liens avec la France.

À cette époque, quelques éditeurs diffusèrent au Québec mais aussi à New York, Londres, Alger, Buenos Aires et Mexico, c'est-à-dire partout où il y avait des francophones en exil, une grande quantité de livres d'auteurs européens et d'auteurs eux-mêmes en exil. Ces éditeurs profitaient d'une licence spéciale très favorable par laquelle « le gouvernement canadien accordait aux éditeurs, durant les années de guerre et l'Occupation, la permission de réimprimer les titres français non disponibles sur le marché », moyennant une redevance de 10 % du prix en librairie. Cette source peu dispendieuse de titres fut une véritable manne pour des éditeurs comme les éditions Bernard Valiquette, les éditions Variétés, les éditions Fernand Pilon, Serge Brousseau, Mangin, B.D. Simpson et dans une moindre mesure pour les éditions de l'Arbre et les éditions Lucien Parizeau.

Elle créa des dissensions après la guerre entre la France et le Canada mais elle eut deux conséquences d'importance. Cette manne permit à ces éditeurs d'une part de publier des auteurs québécois qui étaient alors l'avant-garde et qui sont aujourd'hui des classiques (Grandbois, Hébert, Lemelin, Thériault), et elle permit d'autre part la pénétration au Québec des idées nouvelles.

Comme l'expliquait dimanche dernier le professeur Yvan Cloutier, de l'Université de Sherbrooke, en mettant à la disposition des lecteurs québécois, principalement des intellectuels et des écrivains, la pensée de leurs homologues européens, ces éditeurs favorisèrent la pénétration et la réception au Québec d'oeuvres qui allaient être appelées à avoir une grande influence comme celle de Camus ou celle de Sartre.

Il faut donc considérer cette époque de la guerre et de l'immédiat après-guerre comme la période préparatoire à la Révolution tranquille. Sartre, par exemple, fit salle comble à Montréal lors de sa visite de 1945; c'est par laisser-aller, semble-t-il, que sa conférence ne fut pas interdite par les autorités cléricales !

On s'est penché sur les débuts de la Révolution tranquille, mais on s'est peu préoccupé jusqu'à récemment de ses origines; c'est ce en quoi ces recherches sur l'édition littéraire au Québec méritent d'être connues. Cela dit, les recherches qu'expose ce livre ne concernent qu'indirectement l'histoire des idées; elles ne prétendent faire que l'histoire « matérielle » de l'édition littéraire au Québec pendant la période de la guerre.

Le livre s'ouvre avec une étude de Jacques Michon sur les éditions de l'Arbre (1941-1948), qui sont l'aventure de Claude Hurtubise et de Robert Charbonneau, qui publièrent outre les écrivains québécois mentionnés plus haut, des penseurs catholiques progressistes proches de Jacques Maritain et certains défenseurs de la France libre. Cela n'empêchera pas Aragon et quelques autres, à la libération, au nom du Comité National des écrivains (CNE) de protester contre la publication par Robert Charbonneau d'auteurs qui faisaient l'objet d'une épuration en France.

Charbonneau demeura intraitable au nom de l'autonomie du Québec et au nom de la littérature. Il avait d'autant plus beau jeu qu'il avait soutenu la Résistance. Les textes concernant cette querelle historique qui selon moi fonde véritablement la littérature « québécoise » furent réunis par Charbonneau lui-même dans *La France et nous* (L'Arbre, 1947), un livre passionnant à lire.

Jacques Michon donne en appendice le catalogue complet 1941-1948 des éditions de l'Arbre. Chaque étude de ce livre est également suivie du catalogue complet de la maison d'édition étudiée.

À la suite de Jacques Michon, Silvie Bernier étudie l'éditeur Lucien Parizeau, artiste plus qu'homme d'affaires; très francophile, Parizeau publia Éluard, Emmanuel, Vercors et Grandbois. Jacques Beaudry étudie le cas de Fernand Pilon, libraire avant d'être éditeur, qui publia des classiques français et des oeuvres du terroir. Mario Parent étudie les Éditions Serge Brousseau et les éditions Mangin qui s'essayèrent dans le sensationnel.

Le livre se termine sur une autre étude de Jacques Michon consacrée à la maison d'édition de Madame Berthe Dulude Simpson et sa littérature grand public. On ne peut que souhaiter que le *Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec*, qui est financé par tous les organismes d'aide à la recherche au pays, s'intéresse maintenant aux autres éditeurs importants de cette époque : Variétés, Valiquette, Beauchemin et Fides, les quatre ayant été déterminants pour l'histoire de la littérature au Québec, mais quiconque voudrait faire un travail complet sur cette époque devrait aussi s'intéresser à la littérature française qui fut éditée à New York, les éditions de la Maison française par exemple, et Brentano's bien sûr.

La Guerre mal apprise
JACQUES BRILLANT

Durant la guerre 14-18, le lieutenant Jean Raiche, rattaché au 22e Régiment, tient une correspondance soutenue avec sa famille d'Amqui et du Bic, un goût des amours, des enjeux politiques, des querelles linguistiques et religieuses de l'heure.
346 pages, 26,00$

La littérature d'aujourd'hui
LEMÉAC

STAND 971

Quatre rencontres, une invitation :

BRIGITTE HAENTJENS signera *d'éclats de peine*, ven. 15 nov., 10 h à 12 h
MARGUERITE ANDERSEN signera *Courts Métrages et Instantanés*, sam. 15 nov., 13 h à 15 h
DORIC GERMAIN signera *Le soleil se lève au Nord*, sam. 15 nov., 15 h à 17 h
RENÉ DIONNE signera l'*Anthologie de la poésie franco-ontarienne*, sam. 16 nov., 19 h à 21 h

PRISE DE PAROLE
au Salon du livre de Montréal

Venez rencontrer au stand Dimedia # 739

Denyse Baillargeon
Ménagères au temps de la Crise
vendredi, 15 novembre de 19 h à 20 h

Nicole Brossard, Lisette Girouard
Anthologie de la poésie des femmes au Québec
vendredi, 15 novembre de 20 h 30 à 22 h
samedi, 16 novembre de 21 h à 22 h
dimanche, 17 novembre de 15 h à 17 h

Louise Cotnoir
Asiles
samedi, 16 novembre de 20 h à 21 h

Nancy Guberman, Pierre Maheu et Chantal Maillé
Et si l'amour ne suffisait pas...
jeudi, 14 novembre de 19 h à 20 h

Johanne Jarry
Vers le Sud
jeudi, 14 novembre de 20 h à 21 h
dimanche, 17 novembre de 14 h à 15 h

Susanne de Lotbinière-Harwood
Re-belle et infidèle
samedi, 16 novembre de 19 h à 20 h

Simonne Monet-Chartrand
Pionnières québécoises
samedi, 16 novembre de 15 h à 17 h
dimanche, 17 novembre de 13 h à 14 h

Louise Warren
Terra incognita
samedi, 16 novembre de 13 h 30 à 14 h 30

les éditions du remue-ménage

Nicole Brossard
prix Athanase-David 1991

Photo : Josée Lambert

DIFFUSION DIMEDIA

les éditions du remue-ménage

Écrire à tâtons

LES CHOSES D'UN JOUR
Gilles Archambault
Boréal, 1991, 156 pages.

Louis Cornellier

ADMETTRE l'attachement profond que l'on peut ressentir pour Martin Désourdy, narrateur-héros (c'est un euphémisme) de *Les choses d'un jour*, relève, en quelque sorte, de l'aveu de faiblesse. La conscience de sa propre inutilité et de sa balourdise n'est pas donnée à tous. Ceux qui la possèdent sont peut-être risibles, mais pour qui sait en rire, tel Gilles Archambault, la vie demeure accessible.

Désourdy est professeur et poète. Il approche de la cinquantaine et sa femme — l'a-t-elle déjà aimé ? — ne l'aime plus. Aussi, malgré la reconnaissance littéraire qui vient de lui échoir, le désabusement frappe à sa porte. Pas assez fortement toutefois pour le mettre à l'abri de l'illusion. Étourdi par une jeune fille étudiante et, de surcroît, admiratrice, il tombera amoureux. Or le romantisme n'étant pas tellement l'apanage de Gilles Archambault, le lyrisme de la situation est voué à sombrer dans le prosaïsme le plus plat.

Les choses d'un jour (qui tire son titre d'un extrait de Jacques Chardonne placé en exergue : « Inutile de retourner. Ce sont choses d'un jour. ») est un roman sur la mélancolie. Sur le sort cruel qui frappe la vie vieillissante aux prises avec les charmes d'une jeunesse qui n'existe plus que pour les autres.

La séduction qu'exerce l'immaturité sur les âmes usées, parlez-en au comte de Gombrowicz, hante les pages de ce livre. Pour se sentir partie prenante au jeu de la vie, pour faire renaître un corps qui marche inexorablement vers ses cendres, rien ne vaut la chair tendre et l'enthousiasme inentamé d'une muse de 23 ans. Le poète poursuivra donc le mirage. Sa princesse veut-elle le délaisser ? Il s'accrochera, en dépit de l'humiliation que cela représente pour un homme de son âge. Lorsqu'en proie à une détresse ultime l'abandon se pointera, le mirage deviendra miracle : c'est lui qu'elle aime.

Voilà qui fait très poétique. Mais le projet de Gilles Archambault se situe à un autre niveau et il concerne plutôt le passage de la poésie à la prose. La rupture douloureuse qui mène de la plénitude grandiloquente et infantile au désenchantement lucide. Désourdy, après avoir quitté sa femme, refusera l'aveuglement. Julie et son poste de professeur seront dépouillés de leur mensonge pour être relégués à leur statut de chimères.

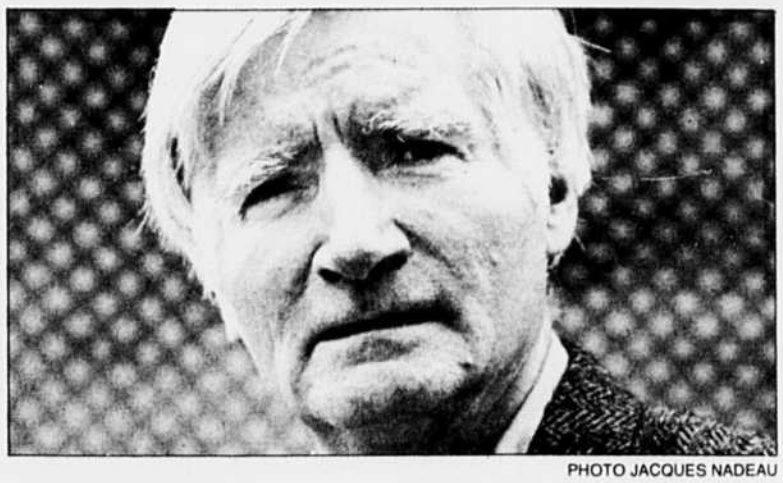


PHOTO JACQUES NADEAU
Gilles Archambault

La fuite vers la mère achèvera de distiller les larmes qu'entraîne la poésie. Face au délaissement absolu, le lyrisme s'aplatit : « Je raccroche doucement. Et comme un vieil idiot de village qui se lamente sur la place publique dès que s'annonce un rassemblement, je me mets à sourire. »

Malgré qu'il soit en parfait contrôle de son écriture, Archambault réussit à nous la faire paraître timide et maladroite. Ses phrases dépouillées avancent à tâtons, discrètes, comme si elles craignaient d'occuper un espace qui ne leur revient pas. Comme Martin Désourdy : « Je n'ai jamais eu ma place dans le monde. Ce n'est pas ce soir que les choses changeront. Je me meus dans le désarroi avec une aisance admirable. Ma force. »

Si *Les choses d'un jour* s'envolent en vers plus souvent qu'autrement, Archambault, lui, persiste et signe : « Au cinéma, en pareille situation, le personnage fracasse le miroir. Je suis un homme de mesure et me contente de me doucher. » En finale, l'écrivain admet : « La prose convient mieux à l'homme délaissé que je suis. » Et la faiblesse se métamorphose en une littérature qui tire sa beauté d'une franchise mal contenue, mais douce à lire.

Ancienne Yougoslavie

LES FILLES DE BELGRADE NE M'ONT JAMAIS AIMÉ
Vladan Radoman, La Table Ronde

Francine Bordeleau

VLADAN RADOMAN est né à Novi Sad, en Serbie. Il y a dix, voire cinq ans, cela n'aurait suscité qu'une curiosité polie; ce n'est plus le cas aujourd'hui, du moins pour ceux qui suivent de près l'actualité politique internationale.

Or voilà un roman qui n'éclaire en rien notre compréhension de la crise profonde qui affecte par les temps qui courent la Croatie et la Serbie, ces deux provinces yougoslaves. Je préfère vous prévenir, au cas où.

Voilà en fait un roman qui n'éclaire rien du tout. *Les filles de Belgrade ne m'ont jamais aimé* est le quatrième livre de cet écrivain d'expression française, aujourd'hui médecin, qui vit à Nice depuis plusieurs années. Par la voix de Lazar Traïkovitch, Radoman relate son enfance dans un village de Serbie, auprès d'un grand-père francophile qui célèbre le culte de ses ancêtres, de Nice et du célèbre chef Escoffier. Le grand-père est emprisonné pour des raisons politiques, Lazar se retrouve à Belgrade et y poursuit des études de médecine, puis s'exile à Nice. Ce sera, on s'en doute, le choc : Lazar découvre un monde libre, fait des conquêtes amoureuses (ah le doux charme de l'exotisme), rencontre d'autres exilés hauts en couleurs.

Tout cela est fort charmant, à la fois drôle et émouvant. Enfin jusqu'à un certain point. Car les bons sentiments ne donnent pas toujours de la bonne littérature. Les bons sentiments, ici, ne manquent pas. L'ennui c'est que des histoires comme celles-là, il s'en écrit chaque année des dizaines. À Belgrade, Vladivostok, Ougadougou ou ailleurs, il y a toujours des gens éduqués dans la perpétuation de mythes plus ou moins pittoresques et qui, une fois partis à la rencontre de leurs mythes, vivent de profonds chocs culturels. Voilà qui donne assurément de la densité à ces êtres humains : l'exil est une expérience pleine de gravité. Mais pas toujours une grande expérience littéraire.

Ce roman m'a laissé à mi-chemin entre l'attendrissement et l'agacement : attendrie par des anecdotes souvent chargées d'une véritable sensibilité mâtinée d'humour et d'ironie, mais agacée parce qu'il s'agit encore une fois d'un sempiternel retour à une époque révolue. Et à tout prendre, la Yougoslavie d'aujourd'hui est sûrement plus intéressante que celle des années 40-50.

1967, l'année du grand passage

AMBROISE LAFORTUNE

En cinq longues lettres, Ambroise Lafortune nous convie à des retrouvailles inoubliables qui nous ramènent aux grands événements de l'expo 67 alors que Montréal et le Québec se sont ouverts au monde entier.
178 pages, 17,50$

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

XYZ au Salon du livre de Montréal

Les auteurs de XYZ signeront leurs œuvres

Flora Balzano
Soigne ta chute (roman)

Jacques Bissonnette
Cannibales (roman policier)

Anne Dandurand
Petites Âmes sous ultimatum (nouvelles)

Robert Gurik
Être ou ne pas être (nouvelles)

Louis Hamelin
Ces spectres agités (roman)

Christian Mistral
Vautour (roman)

Claire St-Onge
Amours, malices et... orthographe (roman jeunesse)

XYZ, stand 878

La Rentrée aux Éditions TROIS 3
Au Salon du Livre de Montréal, stand Gallimard

Carol Doyon
LES HISTOIRES GÉNÉRALES DE L'ART
Quelle histoire!
252 p. 29.95$

Lise Lacasse
INSTANTS DE VÉRITÉ
Nouvelles
149 p. 16.95$

Michèle Causse
L'INTERLOQUÉE
LES OUBLIÉES DE L'OUBLI DÉ/GÉNÉRÉE
Essais
66 p. 14.95$

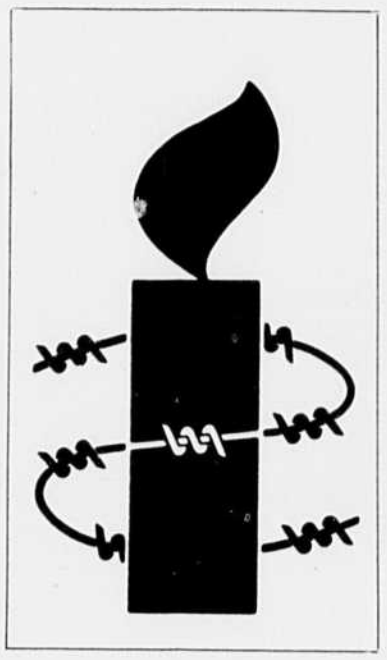
La croisade de trente ans

AMNESTY INTERNATIONAL
Jean-Paul Besset
La conspiration de l'espoir
Trente ans au service des droits de l'homme
Éditions du Félin
Paris, 1991, 196 pages.

Marcel Fournier

AMNESTY INTERNATIONAL est aujourd'hui spontanément associé à la défense des prisonniers politiques partout dans le monde. Son image de marque, c'est son action impartiale, indépendante et efficace au service des droits de l'homme. En 30 ans, cette « multinationale des consciences » est devenue « la plus grosse organisation bénévole du monde » avec plusieurs centaines de milliers de militants.

Voilà donc une belle réussite, mais qui demeure enveloppée d'un certain mystère. Qui sont les fondateurs ? Comment fonctionne cette organisation très centralisée ? A-t-elle toujours respecté son mandat ? Autant de questions auxquelles tente de répondre Jean-Paul Besset, un journaliste français. Son ouvrage est une histoire d'Amnesty International. C'est aussi un plaidoyer en faveur d'une organisation qui, imperturbable, continue à mener sa croisade pour la dignité de l'homme.



L'idée du fondateur, Peter Berenson, un juriste anglais, est simple : « lutter pour des prisonniers et se battre contre l'oubli ». La première cause, au début des années 1960, est celle de deux étudiants portugais qui ont été condamnés pour avoir levé leur verre à la liberté dans un restaurant, et s'être ainsi opposés au régime de Salazar. La campagne s'appelle « Appel pour l'amnistie 1961 ». La façon d'opérer de Berenson et de ses deux premiers collaborateurs, Sean Mac Bride et Martin Ennals, deux autres juristes, est très *british*, « juridico-impersonnelle », précise Besset : c'est un « singulier cocktail de neutralité et d'engagement, de tolérance et d'intransigeance, de pragmatisme et de moralité, de rigueur et d'enthousiasme ».

Trente ans plus tard, le bilan est impressionnant : prise en charge de 42 000 cas individuels, envoi de millions de lettres et de dizaines de milliers de télégrammes, des milliers de pétitions, un travail permanent de lobbying, des centaines de rapports circonstanciés sur les violations des droits de l'homme chaque année, etc. Et ce qui est exceptionnel — « un vrai miracle » — dans un tel genre de travail, pas de « bavures » ni d'erreurs graves. Jean-Paul Besset note un seul « raté » : Amnesty est « passé à côté du Cambodge » et, par peur de se tromper, n'a pas su dénoncer à temps le génocide cambodgien.

Tout au cours de son histoire, Amnesty, souvent identifié à la « gauche », n'a cependant pas été à l'abri des critiques. Certains l'ont accusé d'être « un instrument de manipulation de l'opinion » au service du communisme soviétique et de participer à un « vaste complot » contre les démocraties occidentales. D'autres ont déploré la naïveté d'une organisation qui « se comporte avec la même exigence vis-à-vis d'un pays développé que vis-à-vis d'un pays sous-développé ou en voie de développement ».

N'y a-t-il pas des situations où les « droits formels » doivent s'effacer devant le droit des peuples ? La réponse d'Amnesty est catégorique, intransigeante : non. Son champ d'intervention est clair et limité : il s'agit de défendre les individus qui sont « détenus du seul fait de leurs idées, leur origine ethnique, leur religion ou leur sexe, et qui n'ont pas usé de violence ou préconisé son usage ». Par ailleurs quel que soit le délit, Amnesty va toujours s'opposer « à la peine de mort, à la torture et aux autres traitements inhumains et dégradants ». Sa grande force est d'être toujours demeuré fidèle à un mandat qui s'appuie sur la Déclaration universelle des droits de l'homme.

L'on peut déplorer qu'Amnesty laisse peu d'initiative aux militants bénévoles et qu'il soit devenu une organisation de « professionnels ». Aujourd'hui comme hier, tant qu'il y a de la torture, des exécutions extrajudiciaires, la peine de mort, etc., son action est précieuse, indispensable. Il faut toujours quelques « empêcheurs de tourner en rond ».

VOYAGE **« SUR LES TRACES DE NAPOLÉON »**
du 3 au 24 juin 1992

Visites des lieux et musées Napoléoniens, repas gastronomiques, hôtels ***, petits déjeuners buffet, port de bagages, guide français, départ de Québec et Montréal avec CP. Un volume qui relate toutes les étapes du voyage.

Ce voyage est accompagné par **MICHEL CHAMPAGNE,** président général de la Société des Écrivains canadiens (section Québec).

Pour inf.: **VOYAGES LAMBERT INC.**
1505, Chemin Ste-Foy #301,
Québec, G1S 2P1
Tél.: 418-681-1703

ISTITUTO ITALIANO DI CULTURA
1200 Dr. Penfield Ave., Montréal, Qué. H3A 1A9
Tél.: (514) 849-3473 Fax: (514) 849-2569

L'Institut Culturel Italien, avec la Libreria Italiana de Montréal, prendra part au Salon du Livre présentant un remarquable choix de publications italiennes parmi les plus récentes dans le domaine de la prose, des essais, de la linguistique, de l'art, du cinéma, des loisirs et des livres pour l'enfance et la jeunesse.

Parmi les Maisons d'éditions qui nous ont assuré leur présence, nous signalons Zanichelli de Bologne; Alinari de Florence; Adelphi de Milan; la Fondazione Agnelli de Turin. On exposera aussi un large nombre de fascicules de la Revue "FMR" (Franco Maria Ricci editore).

À l'intérieur du Salon, l'Institut Culturel Italien et la Libreria Italiana occuperont le stand numéro 916 et seront de permanence aux horaires prévus pour le public pour toute la durée de la manifestation.

Renseignements, questions etc.: **849-3473** (Institut Culturel Italien); **277-2955** (Libreria Italiana).

Roberta Maccagnani

VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

LA NOUVELLE-FRANCE

Les Français en Amérique du Nord XVIe-XVIIIe siècle
Jacques Mathieu, BELIN et Pr. de l'Université Laval, 254 p.
AU TEMPS où l'art de palabrer se jumelait à celui de *pétuner* (fumer), la Nouvelle-France s'étendait de la Baie d'Hudson au Golfe du Mexique; l'on y notait déjà un taux de fécondité exceptionnel, car il s'écoulait de 24 à 28 mois entre chaque naissance. Ce manuel rend compte des difficultés de communication dans un monde essentiellement rural, décrit les soubresauts provoqués par des guerres déclenchées par les Grands Européens et nous renseigne (utilité des marges !) tant sur les chroniques et correspondances des intellectuels et des puissants du temps, que sur les us et coutumes du petit peuple qui exerce 36 métiers.

On nous sert ce constat réaliste : l'absence d'or et de pierres précieuses diminue l'ardeur des souverains français à bien équiper leurs colonies : Acadie, Louisiane et Canada. Ouvrage concis et alerte. L'auteur se concentre sur les « actes de ceux qui ont investi le territoire » et sur les « rapports qu'ils ont entretenus avec la nature et avec les autochtones ».

LES PARTIS RELIGIEUX EN ISRAEL

Julien Bauer
Presses universitaires de France
Que sais-je ? no 2610.
CE PAYS d'Israël est « hyperdémocratique et donc difficilement gouvernable », glisse dans son analyse le professeur Julien Bauer (UQAM). On y retrouve bien toute la complexité de partis religieux qui profitent du système pour étirer à la limite le pouvoir qu'ils détiennent. Ce sont des partis pour lesquels « le nationalisme (devint) un succédané temporaire de la religion » (l'Agouda, par exemple, soutiendra que la question des frontières relève de la politique, non de la religion).

M. Bauer souligne qu'il ne faut pas extrapoler avec ce qui se produit chez les démocrates-chrétiens dans d'autres pays où des « partis religieux » ont une volonté d'accéder au pouvoir. Il pose essentiellement la question des liens entre judaïsme et Israël et répond que les petits partis religieux, dont certains vivent en autarcie, peuvent offrir sur ce point « une ou des approches originales ».

POUR UNE MÉTHODOLOGIE PHILOSOPHIQUE

Bernard Lonergan, Bellarmin, 246 p.
CE JÉSUITE québécois (1904-1984) a enseigné à Rome, Montréal, Toronto et Boston. On a traduit ici une dizaine de ses essais philosophiques, dont certains furent d'abord des conférences. En 1982 avait déjà paru en français *Les voies d'une théologie méthodique*.

Lonergan se demande si Thomas d'Aquin est « passé de mode » depuis le Concile Vatican II ou s'il s'agit d'une pause-réflexion. Selon lui, « l'histoire de la pensée ne manque pas d'exemples de dépassement net d'une position par la suivante, sans rejet complet » (il fait surtout allusion aux sciences). Cet ouvrage est nourri de la pensée aristotélicienne et entend cerner « la structure de la connaissance » et, plus spécifiquement, de « la connaissance naturelle de Dieu ».

PLANIFICATION STRATÉGIQUE DES RESSOURCES HUMAINES

Thierry Wils, Jean-Yves Le Louarn, Gilles Guérin, Presses de l'UdeM., 318 pages.
CE TRAITÉ tient d'un « nouveau courant de pensée », il se démarque des schémas entretenus par les « administrateurs de personnel », disent les auteurs. Si l'on ne gère que ce que l'on connaît, affirme le préfacier Bernard Galambaud, il faut alors en appeler à un professionnalisme et à une réflexion qui n'ont pas toujours cours. Alors ? Invitation est faite de relever un défi qui entraîne des coûts face à cette tâche ardue qui consiste à établir un lien entre la gestion des ressources humaines et la stratégie de l'entreprise. Ne pas s'en tenir, non plus, à un « outil abstrait » ; d'où les 32 pages consacrées à la mise en place d'un tel système.

Destiné aux gestionnaires et à ceux qui veulent le devenir, ce livre mise sur l'attrait principal de l'effet attendu : renforcer les avantages concurrentiels de quiconque en adopte les idées-clés. Il s'agirait du « seul ouvrage en français à fournir un tel compte rendu sur la planification des ressources humaines ».

ALBERTAINES

Georges Bugnet
Présentée par Gamila Morcos
Éditions des Plaines/Éditions universitaires de Dijon, 406 pages.
Ce Français qui a vécu en Alberta a en vain sollicité, de son vivant, de Québécois tel Mgr Camille Roy la publication de ces morceaux choisis. Ce sont des professeurs comme Guy Lecompte, de l'Université de Bourgogne, qui rendent un hommage posthume à l'auteur qui « échappe à la banalité des tirades descriptives et des refrains bucoliques ». Bugnet a-t-il la taille d'un Louis Hémon ou d'une Marie Le Franc ? On notera qu'il est le seul de cette génération de Français entichés du Canada à s'être comporté en « ultra » Canadien. On peut voir en Georges Bugnet un précurseur de la pensée environnementale. Ces vingt textes de Bugnet, dont celui intitulé *Pour l'esprit canadien*, paru aux éditions du Totem (1938) grâce à la complicité d'Albert Pelletier, révèlent un observateur sagace intéressé à tout ce qui peut influencer le sort de la *race* canadienne-française.

CIDIHCA

vous invite à rencontrer
les Écrivains de la Caraïbe
au Salon du livre de Montréal
Stand 832
Pour toutes informations:
(514) 845-6218 - (514) 845-0880

L'ABC chez XYZ

AMOURS, MALICES ET... ORTHOGRAPHE
Claire St-Onge
en collaboration
avec André Vanasse
XYZ Jeunesse, 158 pages.

ÉCRIRE, POURQUOI PAS ?
Karleen Bradford
traduit de l'anglais
par Cécile Gagnon
Scholastic, 79 pages.

Dominique Demers

« MAUDITE MARLÈNE ! » Ainsi débute le premier roman pour adolescents des éditions XYZ, signé Claire St-Onge, étudiante à l'UQAM, en collaboration avec André Vanasse, professeur à la même université et directeur de XYZ. « Roman d'apprentissage » annonce la page couverture, juste au-dessus du titre : *Amours, malices et... orthographe*. Mais attention ! l'apprentissage en question n'a rien à voir avec les grandes quêtes existentielles des romans initiatiques traditionnels. En 154 pages, la maudite Marlène apprendra à écrire. Tout simplement. En commençant par l'ABC.

L'idée derrière ce petit roman est presque géniale. Il fallait y penser. Et le faire. Alors que les éditeurs jeunesse bien en place multiplient les acrobaties pour défendre ou élargir leur territoire, XYZ se lance dans la mêlée avec un créneau bien particulier : le roman didactique. Le mot donne facilement des boutons mais il rime ici avec ludique, sympathique et comique.

Louise, une adolescente plutôt sage et brillante, vient de déménager à Sainte-Émilieville, « un maudit village plate » où sa mère a trouvé un emploi. C'est diablement loin des amis et des magasins. Alors Louise écrit à son amie Marlène, plutôt poche et bouillante. Elles se ressemblent autant qu'un zèbre et un orang-outan. Louise connaît le pluriel de tous les mots composés bourrés d'exceptions alors que Marlène ne s'intéresse qu'aux noms propres, masculins et singuliers du genre Denis, Julian ou Haï Bang. Les garçons quoi ! Un à la fois et jamais le même trop longtemps.

Marlène est allergique aux crayons alors Louise s'ennuie jusqu'au jour où sa copine lui expédie d'urgence une lettre contenant 150 fautes d'orthographe et quelques informations. « C'est un appelle ô secour ! » écrit la jeune étourdie en

guise d'introduction. Et de poursuivre : « Coucou Loulou je t'ai fais peur an ? mes ces vrai que tu doit venir à mon secour pi je sai pas par ou comensé. »

Marlène supplie son amie de jouer les Cyrano en écrivant en son nom des lettres à un beau garçon. Elle vient de se dénicher un correspondant britannique aussi beau que Roch Voisine. « Si je lui écrit je pourré lui demandé de me faire visité Londre. (...) Mais comme je fais plain de faute et que lui il veut perfectioné son français je panse que sa comense mal entre-nous deux. » Louise a l'âme missionnaire mais déteste jouer les esclaves. Elle propose donc à son amie de lui enseigner, par courrier, les rudiments de grammaire et d'orthographe qu'en dix ans autant de profs de français n'ont pas réussi à lui fourrer dans la cervelle. Et ça marche !

Le charme de ce petit roman ne tient pas à l'intrigue lourdement prévisible mais aux délicieux échanges entre deux adolescentes terriblement vraies et vivantes. La bolée n'est pas bêtement typée, la poche non plus. Et les deux sont drôles. Très drôles même. Claire St-Onge livre bien l'humour adolescent, souvent gratuit, parfois corrosif. La lettre de Marlène à Monsieur Longchamp, son prof de français, fera rire jaune quelques enseignants.

Dix ateliers d'écriture sont suggérés à la fin du roman. Du genre trouvez les 150 fautes dans la première lettre de Marlène et corrigez-les, ou poursuivez l'aventure épistolaire. Les enseignants qui se donneront la peine d'animer ces ateliers devraient aussi lire *Écrire pourquoi pas ?* sous-titré « la recette pour écrire une histoire ». L'auteur, Karleen Bradford écrit pour les jeunes depuis longtemps et ses conseils sont aussi simples que brillants. Le petit manuel se lit comme un roman et s'adresse directement aux jeunes à qui on demande toujours de créer sans jamais dire comment. Mine de rien, l'auteur explique des notions de base en narratologie sans s'enliser dans le jargon. Le sous-titre annonce une recette mais l'auteur ne confond pas l'écriture d'un roman avec l'assemblage d'un meuble IKEA.

C'est simplement bien écrit et intelligent. Et pas réservé aux enfants. De nombreux professeurs et auteurs pourraient y tirer quelques précieux enseignements.

Les personnes
qui ont une maladie mentale,
les accepter,
c'est fondamental.

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé et des Services sociaux

1980 → 1990

Qu'est devenue l'estampe au Québec dans les années '80? Le livre d'art *L'estampe originale au Québec, 1980-1990*, publié par le Conseil québécois de l'estampe et la Bibliothèque nationale du Québec, vous le révélera. Cet ouvrage présente un véritable portrait en images et en textes de l'estampe au Québec au cours de la dernière décennie :
En images, 175 estampes d'artistes différents reproduites en couleurs sur autant de pages, avec une qualité exceptionnelle. **Du jamais vu au Québec!**

L'ESTAMPE

En textes, une présentation de 12 spécialistes de l'estampe québécoise brossant un tableau complet de son histoire, de son évolution, de son marché et de sa situation sur l'ensemble du territoire québécois et dans chacune des régions du Québec.
Un livre de référence pour les connaisseurs, en même temps qu'un livre de découvertes pour celles et ceux qui veulent apprivoiser cette forme d'art très vivante au Québec et mieux connaître les artistes qui la pratiquent.
Mais avant tout, un magnifique livre d'images que vous prendrez grand plaisir à regarder...

ORIGINALE

Et un livre de grand luxe, avec reliure entoilée recouverte d'une jaquette, mis en pages par une maison de graphisme renommée pour ses créations de livres d'art, comprenant plus de 300 pages, dont près des deux tiers en couleurs. L'ouvrage est offert au prix de 125 $.
PROCUREZ-VOUS-LE MAINTENANT! En vente à la Place Bonaventure, aux stands de la Bibliothèque nationale du Québec, au Salon du livre de Montréal (14 au 19 novembre) et de la revue *Vie des arts*, à la Foire Entrée libre à l'art contemporain (13 au 17 novembre).

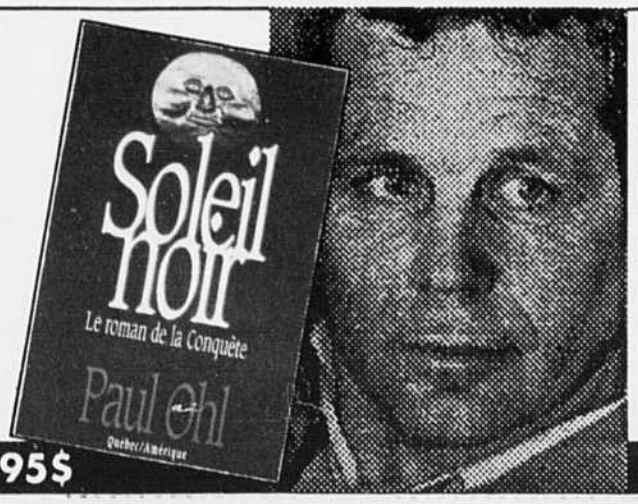
AU QUÉBEC

Aussi disponible par commande postale à la Bibliothèque nationale du Québec.
Pour information : (514) 873-1100 1-800-363-9028

Conseil québécois de l'estampe

Bibliothèque nationale du Québec

Soleil noir
Paul Ohl



384 PAGES - 22,95$

Le best-seller n° 1

«*Soleil noir* est un roman époustoufflant qu'il faut lire absolument.»
Jean-Pierre Coallier, *Ad Lib*

«*Soleil noir* n'a pas seulement conduit son auteur sur le toit du monde, mais aussi au sommet de son art. Paul Ohl est devenu [...] l'un de nos plus puissants romanciers.»
Régis Tremblay, *Le Soleil*

«*Soleil noir* marque un tournant dans [...] le roman historique fait au Québec.»
Francine Bordeleau, *Le Devoir*

Venez rencontrer Paul Ohl au Salon du livre de Montréal les 15-16 et 17 novembre.

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

COURRIER

Merci pour Flannery

ENFIN UN article sur Flannery O'Connor ! J'ai lu avec avidité l'article de Jean-François Chassay sur cet auteur méconnu au Québec paru dans LE DEVOIR du samedi 19 octobre 1991. Cette oeuvre étrange et visionnaire s'insère parfaitement dans notre univers moderne et disloqué. Le thème de l'inconscience est celui qui revient le plus souvent dans l'univers de cet auteur. Les exemples abondent de ces personnages qui vivent dans un monde irréel et dépassé alors qu'ils font la rencontre d'un autre personnage qui, lui, sait les choses.

Pourtant, il n'y a pas que des inconscients dans les nouvelles de Flannery O'Connor. *The Artificial Nigger* (1) est une véritable parabole sur le pardon et comme saint Pierre qui a renié le Christ trois fois, le grand-père renie son petit-fils. Certes, c'est aussi un inconscient et un lâche, mais c'est un des rares personnages de Flannery O'Connor que l'inconscience ne pousse pas au meurtre ou à la folie. Il est visité par la grâce de la lucidité et les pages sur le pardon sont parmi les plus belles et les plus empreintes de tendresse et d'amour de toute l'oeuvre de Flannery O'Connor.

Dans la nouvelle *Parker's Back*, on voit le héros tenter de rejoindre sa jeune femme, de lui témoigner sa tendresse, mais d'une manière bien à lui. Il se fait tatouer une image de Dieu sur son dos déjà envahi par d'étranges tatouages. C'est là son ultime offrande à sa jeune femme.

Cet aspect de tendresse, d'émotion n'est pas assez souligné dans son oeuvre. C'est certain, les monstres, les menteurs, les pasteurs fous, les affreux y abondent, mais ne sont-ils pas tous assoiffés d'attention, de tendresse ? Il nous faut aller au-delà de leur hargne, de leur haine envers eux-mêmes; celle-ci n'est-elle pas l'envers de l'amour ? Toutefois pour repérer ces aspects plus lumineux de cette oeuvre touffue et parfois macabre, le lecteur a sa part à jouer, il n'est pas un lecteur passif et s'il entend vraiment le bruit et la fureur de Flannery O'Connor, il percevra aussi son immense compassion envers les errances et les erreurs humaines et peut-être y aura-t-il quelque chose de changé dans sa vie.

Flannery O'Connor est reconnue comme une des grandes nouvellistes américaines et plusieurs de ses récits figurent dans les meilleurs recueils de nouvelles. Les Américains sont passés maîtres dans le domaine de la nouvelle, genre littéraire que les Français considèrent comme mineur. Structure syncopée, hypertrophie des personnages, accentuation des détails, côté visuel, grossier, vulgaire. Les auteurs américains ont ce mérite de ne pas hésiter à se moquer d'eux-mêmes et à dénoncer les travers de leur peuple. Dès les premières lignes, le personnage est tracé, vivant. Il faut aller vite, on n'a pas le temps de nuancer. Tout est possible dans une nouvelle, c'est débridé, on n'est pas obligé de suivre la structure plus rationnelle du roman et ce genre convenait particulièrement au talent de Flannery O'Connor.

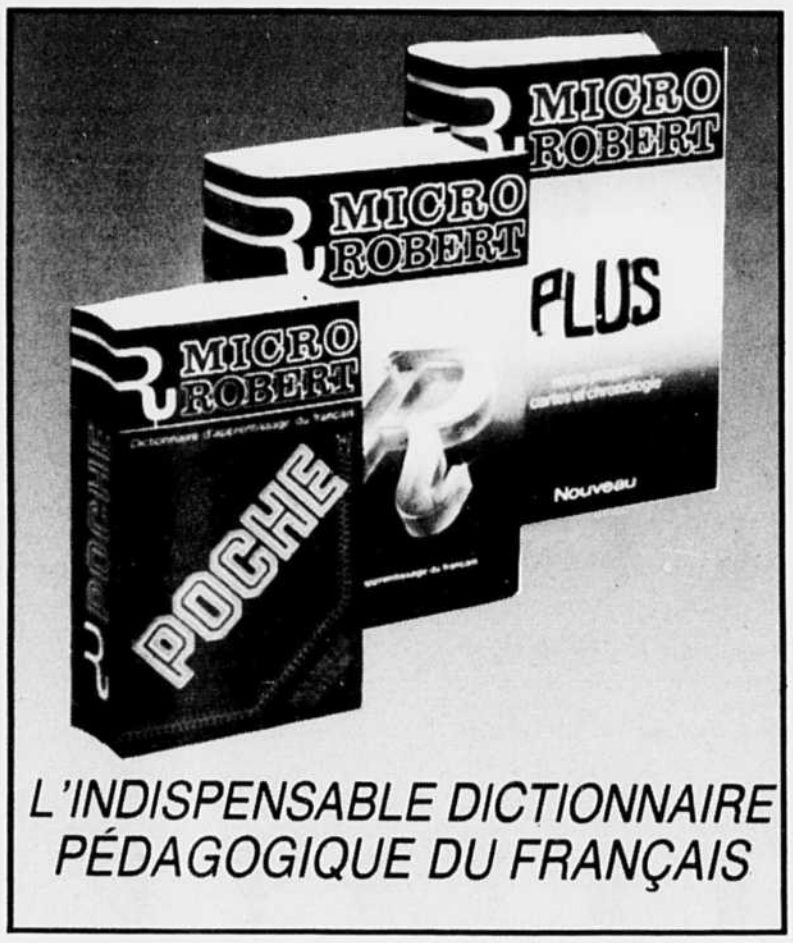
La laideur, le vulgaire font partie de notre quotidien, on n'y fait même plus attention. (Vidéo-clips criards, publicité bariolée, mode aux couleurs agressives, etc.) Les prêcheurs fous inondent les ondes de la télé américaine, les scandales se succèdent. Les sectes se multiplient et tout cela ramène l'oeuvre de Flannery O'Connor dans la réalité d'aujourd'hui. On lui reproche d'écrire des histoires horribles, mais la réalité ne dépasse-t-elle pas la fiction ? Joyce Carol Oates à qui on faisait le même reproche répondit : « La lecture des faits divers dans les journaux dépasse en horreur tout ce que j'ai écrit. » Elle ajouta au cours de ce même entretien qu'elle écrivait pour ne pas devenir folle, que c'était la seule façon de se sortir de l'aliénation américaine. Cet écrivain d'aujourd'hui, dont la carrière est jalonnée de best-sellers, conserve toutefois un brin de folie qui s'apparente à celle de O'Connor. Peut-être que Flannery lui a tracé la voie.

Les enfants désespérés qui se réfugient dans les bois, les jeunes filles aux visages d'anges qui mènent une double vie (réalité et imaginaire — pureté et perdition), l'esprit du mal qui s'empare d'un père de famille tranquille, la sérénité toute relative d'une petite ville des États-Unis où grouillent le sordide et l'absurde, voici des éléments de l'univers insolite du réalisateur David Lynch, univers que ne désavouerait pas Flannery O'Connor. On se plaît alors à imaginer ce qu'aurait donné l'adaptation cinématographique de *Wise Blood* (La sagesse dans le sang) par ce réalisateur qui a beaucoup d'affinités avec le monde de Flannery; il aurait sûrement mieux réussi à mettre en images les aspects fantastiques et oniriques de ce roman que ne l'a fait John Huston dans le film *Le malin* qu'il a réalisé en 1979 d'après le roman de Flannery O'Connor.

En effet, la réalité dépasse la fiction . . . À Killeen, (on dirait Killing — ville au nom prédestiné du Texas), un tueur fou vient d'assassiner une vingtaine de personnes. Il me semble voir sourire Flannery O'Connor devant cette suprême ironie du sort, elle qui croyait au sens caché des noms !

1) *The Complete Stories of Flannery O'Connor*, Farrar, Strauss and Giroux, 555 pages, 18e édition, New York, 1982.

— Mariette Duvernois



L'INDISPENSABLE DICTIONNAIRE PÉDAGOGIQUE DU FRANÇAIS

UNION
des écrivaines et écrivains québécois
en collaboration avec
Le Salon du livre de Montréal
vous invite à un
Brunch littéraire
le dimanche 17 novembre — à 11 heures
Salon Outremont — Hôtel Bonaventure
HOMMAGE À ÉMILE NELLIGAN
Lecture d'extraits de son oeuvre par Monique Leyrac
Également au programme
Anne-Marie Alonzo — **Jocelyne Felx**
Claude Beausoleil — **Philippe Haeck**
François Charron — **Renaud Longchamps**
Carole David — **France Mongeau**
Normand de Bellefeuille — **Claude Paré**
Michael Delisle — **Élise Turcotte**
Tous lauréats du Prix Émile-Nelligan
Deux collections de livres seront tirées au sort
Prix d'entrée: 13 $ (TPS incluse)
Réservation:
Union des écrivaines et écrivains québécois
(514) 526-6653
La lecture publique est rendue possible grâce à la collaboration de Bell Canada
Bell

Croissance personnelle par l'écriture créative
ATELIER
À LA PLUME DE SOI
ANIMATION:
Nadine Gueydan
psychologue
ARC-EN-SOL
803, Rue Laurier E, Montréal
2 7 0 - 7 3 0 0

JEAN ROYER
La Main cachée
RÉCIT

• l'HEXAGONE
116 pages, 14,95 $

LA MAIN CACHÉE
Un récit de Jean Royer

« La nécessité dont elles viennent, ces pages, est toute noblesse. »
Réginald Martel, *La Presse*

« La Main cachée est un récit à lire entre les lignes, une main tendue au-dessus du silence. »
Marie-Claude Fortin, *Voir*

« Il est impossible de le lire sans se sentir remué. »
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

« Un livre beau et sensible, plein d'humanisme et d'émotion. »
Marie-Claire Girard, *Le Droit*

« Un récit extrêmement touchant, qui nous réconcilie avec nous-même et nos chagrin d'enfance. »
Minou Petrowski, *Double Expresso*, Radio-Canada

« Le discours du coeur.»
Winston McQuade, *Radar*, Radio-Canada

« Un livre sensible, délicat et attachant. »
Suzanne Lévesque, *La bande des six*, Radio-Canada

JEAN ROYER RENCONTRERA LE PUBLIC-LECTEUR

Samedi, 9 novembre de 14 h à 16 h à la librairie Champigny 4380, rue Saint-Denis (coin Marie-Anne.)

Les 15, 16 et 17 novembre au Salon du livre de Montréal, stand 319.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LIBRAIRIE HERMÈS
ses libraires
ses rencontres
ses heures
de 9h à 23h30
362 jours par année
1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Livres le plaisir des

Environnement : toutes les lois

Louis-Gilles Francoeur

LES ÉDITIONS Yvon Blais viennent de lancer un ouvrage indispensable pour tous ceux qui oeuvrent en environnement.

Il s'agit d'une édition administrative comprenant la totalité des lois, règlements, politiques et directives qui s'appliquent au milieu naturel ou aux activités affectant l'environnement québécois.

Cette édition, dirigée par l'ancien sous-ministre de l'Environnement, Me Pierre B. Meunier, se distingue à plusieurs points de vue de ce qu'on trouve sur le marché, y compris chez l'Éditeur officiel du Québec.

Pierre B. Meunier

En effet, cet outil de travail constitue la mise à jour la plus rapide que l'on puisse obtenir en matière de droit et de règlements environnementaux. Parues pour la première fois en septembre, les deux briques de trois pouces d'épaisseur ont fait l'objet en moins d'un mois d'une mise à jour touchant la Loi de l'environnement elle-même (les amendements de juin sur le Programme de réduction des rejets industriels : PRRI) et de nombreux ajouts signalés par les premiers usagers.

Les mises à jour des lois et règlements constituent des éditions administratives, c'est-à-dire qu'elles donnent accès à un texte cohérent, ce que ne permet pas la lecture des projets de lois qui amendent d'autres lois. L'Éditeur officiel pond à intervalles réguliers de telles mises à jour mais le rythme de publication n'est pas aussi rapide et ne porte que sur les lois et règlements. Et non sur les politiques, directives et autres textes apparentés.

Ce recueil de lois et règlements ne ressemble en rien au traité de droit environnemental, publié par Me Michel Yergeau et qui avait principalement pour but de faire comprendre l'évolution du texte législatif à la lumière de la jurisprudence.

Dans ce cas-ci, l'objectif est plutôt de fournir un outil de base à jour. Et tous les outils.

Ainsi, on retrouve dans le premier volume plus de 12 lois et 39 règlements relevant de la compétence du ministre de l'Environnement. Le deuxième volume contenait à l'origine les directives et politiques (par exemple, celle sur la protection du littoral et des plaines inondables), qui rendent applicables les lois et règlements. On n'obtient souvent ces documents qu'après de laborieuses démarches dans les services gouvernementaux. On y trouve aussi d'autres textes connexes relevant à la fois du ministre de l'Environnement et d'autres ministères, comme la Loi sur l'aménagement et l'urbanisme, ou des textes comme les règlements et politiques en matière d'environnement des communautés urbaines, qui équivalent par leurs effets les règlements provinciaux. En tout, 14 directives, 7 politiques et 14 autres textes officiels, un bilan probablement dépassé au moment d'écrire ces lignes.

Montés sous forme de cartable à feuilles mobiles, les deux recueils sont faciles d'accès en raison d'un index complet et facile à consulter. Les deux recueils ne sont pas en vente en librairie. On peut les commander (145 $) au numéro 1-800-363-3047.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 379-381

Jacques MATHIEU
La Nouvelle-France
Les Français en Amérique du Nord XVIe-XVIIIe siècle
L'auteur décrit d'une manière exhaustive et en s'appuyant sur d'abondants documents, la vie politique, militaire, sociale, religieuse et familiale des Français qui construisirent l'Amérique, de 1534 à 1763.
286 pages

Sous la direction de Maurice LEMIRE
La vie littéraire au Québec
Tome I : *1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques*
D'une approche théorique originale, cette histoire littéraire du Québec tente de cerner le fait littéraire surtout par l'analyse du processus de production et de réception des œuvres.
xx-500 pages, 35 illustrations

Jacques MATHIEU et Jacques LACOURSIÈRE
Les mémoires québécoises
Les collectivités retiennent et aménagent les faits d'hier. C'est à cette mémoire collective que les auteurs ont fait appel pour écrire une histoire de l'identité québécoise.
xiv-386 pages, 56 illustrations

Pierre VERGE et Gregor MURRAY
Le droit et les syndicats
Aspects du droit syndical québécois
Un ouvrage qui présente une synthèse de la réalité syndicale au Québec et au Canada, de ses modes de fonctionnement et de ses domaines d'action et qui cherche à établir l'influence du droit sur la vie syndicale.
xii-508 pages

Robert P. GAGNON, Louis LEBEL et Pierre VERGE
Le droit du travail
Dans le contexte québécois et canadien, les auteurs analysent les multiples règles qui régissent les rapports du travail, traitent de la législation et font une large place à la jurisprudence.
xii-1068 pages, 2e édition

Vincent LEMIEUX
Les relations de pouvoir dans les lois
Comparaison entre les gouvernements du Québec de 1944 à 1985
L'analyse du contenu politique des 2745 lois adoptées par les onze législatures de cette période permet à l'auteur de caractériser chacun des cinq gouvernements qui se sont succédé.
x-254 pages, 34 tableaux

Sous la direction de Rodrigue BLOUIN, Gilles FERLAND, Alain LAROCQUE, Claude RONDEAU et Lise POULIN SIMON
Vieillir en emploi
Dans le milieu du travail, quel est l'impact du vieillissement de la population active sur les employeurs, les travailleurs et les syndicats?
xiv-202 pages, coll.«Congrès des relations industrielles», numéro 46

Gilles CHEVALIER et Yvon HOULE
Théorie et pratique de la vérification externe
Cet ouvrage précise ce qu'est une mission de vérification comptable. De nombreux tableaux, annexes, questions, problèmes, mises en situation et solutions en font un outil indispensable aux étudiants et praticiens du domaine.
xiv-486 pages

Sous la direction de Fernand LANDRY, Marc LANDRY et Magdeleine YERLÈS
Sport... le troisième millénaire / Sport... the Third Millennium
Réflexions sur le thème du sport, de la culture et de la société: héritage, idéologie et controverses. Cet ouvrage est le compte rendu du symposium tenu à Québec sous le haut patronage du Comité international olympique en 1990.
xxxviii-812 pages-16 pages hors texte en couleurs, 70 illustrations

Yvan BÉDARD
Combray ou *À la recherche du temps perdu* en raccourci
L'auteur, à l'aide de la sémiotique de Greimas, a découpé le texte proustien de *Combray*, premier chapitre de *Du côté de chez Swann*, en un nombre considérable d'unités de lecture qui permettent d'en reconstruire le sens.
xii-222 pages

Sous la direction de Gérard HERVOUET
Asie-Pacifique
Les nouveaux espaces de coopération et de conflits
Un ouvrage collectif qui rassemble des essais rédigés par des experts de plusieurs pays et universités. Y sont proposées une série d'analyses prévisionnelles destinées à mieux saisir les transformations régionales actuelles.
364 pages

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) **656 5106**
Téléc. (418) 656 3476

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

La qualité française

SONATE AU CLAIR DE LUNE

Nicolas Bréhal
Mercure de France, 1991
254 pages.

Hervé Guay

PAR OÙ prendre ce beau livre de Nicolas Bréhal tant il offre de prises justement. D'un symbolisme sobre et efficace, il fait également penser aux grands romans français des années 30, sillonnés d'angoisses morales et de conflits familiaux. Il renoue de fait avec l'écriture classique de cette époque ainsi qu'avec sa clarté narrative. De plus, on y retrouve alternées touches graves et légères, dialogues et pensées révélateurs.

L'oeuvre s'écoule dans une subtile atmosphère fin de siècle. Un vieil homme se meurt. Il consacre néanmoins ses dernières énergies à la traversée de l'année séculaire. Comme vraisemblablement, il s'agit de son ultime mois de décembre, les siens se sont réunis dans la demeure familiale du Midi. Ils vont s'entredéchirer, les enfants perdre ce qui leur restait d'innocence, le passé reviendra hanter le lac attenant à la propriété.

Vapeurs d'opium, crissement de la grille du parc, dispute en voiture attelée, — images déjà vues — gardent néanmoins toute leur vigueur sous la plume de Nicolas Bréhal. Ses personnages empesés, rêches, bien bourgeois, circulent aisément à travers ces instantanés révolus. De même, ils s'enchevêtrent délicatement dans des rêves inassouvis, mis à mal par le Temps. Ironiquement, certains se détournent du passé pour miser désormais sur ce siècle qui frappe à la porte, lequel, à les croire, ne peut faire autrement qu'améliorer leur sort.

Ce n'est pas le cas du pianiste mourant, détaché de ce qui advient à ses proches, au terme d'une vie égoïste consacrée à la musique. Art qui jusqu'à la fin le leurrera, emporté avant l'heure propice, aux notes d'une sonate qu'il a tant jouée autrefois.

Aussi exemplaire, réussi, est le parcours de chacune des figures du roman. En l'adolescente Nina, en la frigide Camille, dans sa contrepartie, Sarah la brûlante, par le portrait de la frivole Hortense, blessée en dépit de cela, Bréhal trouve, touche des aspects sensibles, sensuels, desquels nous avaient déshabitués maints néo-romanciers.

Sa prose élégante, si elle s'inscrit en faux à leur égard, maîtrise, comme le note Dominique Fernandez dans le *Nouvel Observateur*, l'art du détail juste. On serait tenté de comparer son travail à celui de ses compatriotes cinéastes qui, dans les années 50, visaient en tout premier lieu à perpétuer la qualité française,

À n'en pas douter, Bréhal relève ce défi. Il signe là une oeuvre de maturité, un bijou.

Il excelle en particulier lorsqu'il livre les pensées toujours très nettes de ses personnages. Voici un passage donnant bien le ton nostalgique de l'ouvrage, dernières paroles de Laurent Kreutzer adressées à son petit-fils qui vient de le porter de sa chambre au salon.

(« Ainsi va la vie » avait dit plus tard le grand-père, dès qu'il s'était retrouvé au salon. « (...) Autrefois, il y a longtemps, je t'arrachais au sol et te jetais presqu'en l'air. Aujourd'hui, je suis réfugié dans tes bras. Je n'en ai pas de peine. Tu es un homme et moi un moribond. La vie est une chose terrible et redoutable. Mais je n'en ai pas de peine. Pose-moi là dans ce fauteuil. »)

Ceci n'est qu'un avant-goût d'un roman comme il ne s'en fait plus. À lire, quoiqu'en dise le jury des prix, car il a figuré sur la première liste du Renaudot et du Goncourt mais n'a été pas retenu dans leur sélection finale. Reste le Fémina remis le 25 novembre pour lequel il est toujours en lice.

Otto et Edelgard

EN CARAVANE

Elizabeth von Arnim
Traduit par François Dupuigrenet Desroussilles
Paris, Salvy, 1991, 383 pages.

LE BARON PRUSSIEN Otto von Ottingel, major d'artillerie, s'apprête à fêter ses noces d'argent. Il a épousé Edelgard, qui incarne à merveille le type austère de la femme allemande, vertueuse et convenable (« ses pieds sagement posés bien à plat sur le sol »), cinq ans auparavant et ce, après un mariage qui dura 19 longues années que suivirent 12 mois de veuvage. Et comme tout ce qui est à lui est aussi à elle, Edelgard et lieber Otto fêteront leurs noces d'argent.

En Angleterre et en caravane. Ils devront assurément louer un cheval, et payer à l'avance le mois complet pour le véhicule, mais n'ayant dès lors plus de billets de chemin de fer à acheter et plus de porteurs à qui donner des pourboires, le compte est bon. Une frénésie marque les préparatifs du départ : meubles époussetés et couverts de naphtaline, rideaux décrochés, pliés et rangés en piles — celles-ci bien alignées —, tableaux emballés de papier journal et les provisions soigneusement pesées et mises sous clef.

Rendus tôt à la gare, afin de laisser aux amis le temps de leur souhaiter bon voyage, leur périple se déroulera à merveille jusqu'à Londres, jusqu'à ce qu'ils constatent que le wagon-restaurant, pour cause d'heure tardive, ne sert plus de repas et que dans les gares traversées, les plateaux proposés ne sont pas appétissants. Mais lorqu'apparaîtront les premiers champs, Edelgard montrera, au plaisir de son mari, « un intérêt de bon aloi pour les séchoirs à houblon ».

Ils seront accompagnés de quelques amis : deux soeurs souhaitant pour un temps « se libérer du 'ministère des laquais' et se conformer à l'enseignement des Écritures en travaillant de leurs mains la vigne du Seigneur »; un futur prêtre, deux jeunes filles et un mari. Au total, trois caravanes qui iront tout à trac et vaille que vaille sillonner les routes du Kent, cherchant refuge la nuit venue dans les champs et les prés, après avoir convaincu les propriétaires qu'ils ne sont pas une troupe de cirque.

Jusqu'ici tout va bien, jusqu'à ce que M. le baron découvre des aspects inconnus du caractère de son épouse, révélés par l'atmosphère anglaise. Et qu'il décide, ou plutôt tente de mettre un terme à « cette érosion dangereuse, qui menaçait de saper à la base le grand arbre majestueux de l'autorité maritale ». Car il est bien évident que pour M. le baron, les femmes sont toutes d'instinct, qu'elles y sont soumises et dangereusement, « si leurs maris n'étaient pas là pour les remettre dans le droit chemin qu'ils illuminent à la façon de secourables et intelligents vers luisants ».

En caravane, troisième titre traduit de la britannique Elizabeth von Arnim, nous entraîne dans le petit monde de l'aristocratie allemande et anglaise des années 20. Le narrateur en est Otto von Ottringel, mari obtus, pingre et misogyne, et heureux de proférer nombre d'absurdités. Il prend soin de mentionner son inexpérience de l'écriture, mais « un gentilhomme de Prusse ne saurait sans déchoir gigoter de la plume comme le font tous ces journalistes juifs ». Le résultat est que la romancière a profité de ce *persona* pour régler ses comptes avec tous les maris mufles (le sien en premier, qu'elle surnommait *l'Homme de Colère*). Et le roman, traduit en français 61 ans après sa publication originale, bien qu'en conservant un humour de situation et une ironie délicate mais tranchante, ne parvient toutefois pas à débrider réellement tant les temps ont changé (un peu quand même, c'est à espérer).

Participez à nos concours, tous les détails dans LE DEVOIR AU SALON DU LIVRE ET À ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN

LE DEVOIR

L'AUTEUR

LES ÉDITIONS DU CRAM

Auteur et conferencière recherchée, psychothérapeute et pédagogue chevronnée, Colette Portelance a créé l'ensemble des programmes de formation professionnelle du Centre de relation d'aide de Montréal ainsi que les programmes de ressourcement de la Corporation internationale des thérapeutes en relation d'aide du Canada. Elle a développé ses propres conceptions de la relation d'aide: l'approche non directive créatrice (ANDC).

UTILISEZ
vos souffrances, vos peurs, vos manques affectifs comme tremplin pour apprendre à vous aimer.

Parents et spécialistes de la santé physique et psychique.

TROUVEZ
les bases d'une relation d'aide efficace centrée sur le vécu, le respect, la foi et l'amour.

DÉCOUVREZ
un instrument d'engagement personnel qui vous ouvrira la voie de l'autonomie.

PRENEZ
pouvoir sur votre liberté intérieure.

LIBÉREZ
votre potentiel créateur.

COMMUNIQUEZ
votre amour à tous vos clients, vos élèves, vos enfants.

*Distribution • Québec livres

NOUVEAUTÉS!

- **« LES LIVRES DISPONIBLES 1992 »**
  La base de référence de toute l'édition française et francophone

- **« L'EDITION INTERNATIONALE. COÉDITIONS ET COPRODUCTIONS, NOUVELLES PRATIQUES ET STRATÉGIQUES,** de Philippe Schuwer

Pour renseignements:
Salon du Livre de Montréal: STAND 552

ÉDITION DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE
C.P. 305, Saint-Lambert, Québec J4P 3P8
Tél.: (514) 671-3888 — Fax: (514) 671-2121

La vie et rien d'autre

TRUFO ▲ MISTO

IL Y A les débuts lents à la Marcel, les *longtemps je me suis couché de bonne heure*. Il y a aussi ces commencements qui « vitriolisent » la langue, qui font des pieds de nez à la norme, qui sèment la zizanie entre les syllabes et les diphtongues, c'est le cas du *Doukipudonktant* de la petite Zazie, la frangine de Queneau, Raymond. Il y a également les introductions claires et nettes à la Bernard Puech : *Je suis juif. Et je m'appelle Caleb. Mes parents m'ont donné ce nom. Caleb, ça veut dire chien, en hébreu.*

Puis il y a les entrées, non pas en matière, mais bien dans la matière. Celles-ci, parfois, sont fastidieuses. Souvent, elles sont bancales. D'autres fois, elles sont royales. Plus rarement, elles sont graves ou denses. Une fois cette année, on aura eu le bonheur, de lire une de ces entrées si bien sculptée qu'on est entré dans le corps aléatoire de la densité en moins de deux.

Cette entrée, la voici : « Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi. » Ce début coiffe *Un long dimanche de fiançailles*, le dernier roman de Sébastien Japrisot que la maison Denoël vient de publier. Au début, il y a la densité. À la fin . . .

À la fin, il y a la fatalité. Une comptine de la fatalité. En voici les mots : *Cinq soldats français/ici reposent,/morts leurs souliers aux pieds,/à la poursuite du vent,/où se fanent les roses,/il y a longtemps.*

Au début, cinq soldats qui à Sarajevo n'étaient pas présents, faisaient la guerre pour conserver à la France la ligne bleue des Vosges. À la fin, ils sont morts.

Entre le début et la fin, cinq soldats français sont morts à cause de la guerre, mais point en état de guerre. Ils ont été condamnés. Pourquoi ? Pour s'être tirés sur la main avec l'hypothétique espoir d'être définitivement libérés de leurs obligations militaires, la cour martiale, l'armée, a arrêté une punition ignoble.

Plus tôt que de les passer par les armes, l'état-major de Pétain, ce boutefeu de la politique, ce parangon du nationalisme Franc, a décidé de les traîner dans ces *no man's land* qui séparaient une tranchée de l'autre pour que ceux d'en face, les Allemands, fassent le sale boulot.

De ce roman, de cette histoire qu'on ne doit pas détailler afin de ne pas gâcher le plaisir certain que tout lecteur récoltera, on vous donne seulement une clé. Elle est à la page 133.

En voici un extrait : « Peu importe qu'ils soient graciés. Ils seront morts avant. On montrera ce qu'il en coûte de faire ce qu'ils ont fait. On n'a pas le droit de les exécuter ? D'accord. On les ligote, on les balance dans le bled, on laisse à ceux d'en face le soin de les massacrer. Quand ils sont massacrés, on les inscrit sur un état des pertes du régiment. Leurs proches mêmes ne sauront rien : *Tués à l'ennemi*. Tous ceux qui ont participé à leur acheminement . . . on les disperse aussi, on les noie dans la guerre. Beaucoup mourront : les morts ne parlent plus. D'autres se tairont, pour 'ne pas avoir d'histoires', pour préserver leur pension : la lâcheté aussi est muette. »

Le hic, pour ces militaires à l'esprit tordu aussi bien que vil, c'est que dame intégrité et cette ténacité avec laquelle les petites et honnêtes gens entretiennent des liens affectifs avec la morale, se sont glissées dans la mécanique de ces messieurs les officiers. L'intégrité, elle s'appelle Daniel Esperanza. C'est un « sous-off ». C'est lui qui est chargé de la sale besogne consistant à conduire les cinq soldats. C'est lui qui va transcrire ses souvenirs avant de les refiler à la morale. Celle-ci s'appelle Mathilde Donnay.

Elle est handicapée. Elle va mener l'enquête avec d'autant plus de passion qu'elle est un peu, beaucoup, énormément amoureuse de Manech dit le Bleuet, un des cinq soldats. Sur place ou par correspondance, avec l'aide du vif et débrouillard Célestin Poux, ou du détective Germain Pire, dont la devise est : *Pire que la fouine*, Mathilde va remonter à la source de son amour et de l'ignoble.

Avant cette histoire, ce roman-roman, Japrisot avait écrit un décevant *La passion des femmes* précédé du prodigieux *L'Été meutrier*. Avec cette histoire, il est retourné au prodigieux, mais également, voire surtout, à l'intensité. Oui, c'est cela ce roman : l'intensité.

Sébastien Japrisot

☆ ☆ ☆

Un long dimanche de fiançailles, Sébastien Japrisot, Denoël.

L'HEXAGONE au Salon du livre de Montréal

Paul Zumthor
La Traversée, roman

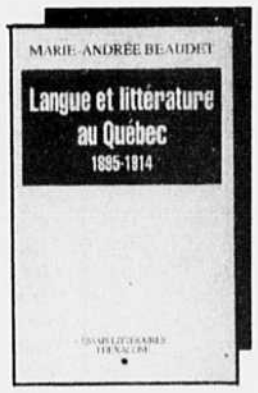
Gérard Étienne
La Pacotille, roman

Jean Royer
La Main cachée, récit

Madeleine Monette
Amandes et Melon, roman

Émile Ollivier
Passages, Roman

Gilles Hénault
À l'écoute de l'écoumène, poésie



Marie-Andrée Beaudet
Langue et littérature au Québec 1895-1914 essai

Robert Baillie
La Nuit de la Saint-Basile
Prix Molson du roman de l'Académie canadienne-française

Nicole Brossard
Prix Athanase-David du Québec pour l'ensemble de son oeuvre

Lori Saint-Martin
Lettre imaginaire à la femme de mon amant, Nouvelles
Prix Edgar Lespérance

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal STAND 319:

Romanciers:
Nicole Brossard
Robert Baillie
Gérard Étienne
Andrée Ferretti
Réjean Legault
Madeleine Monette
Émile Ollivier
Jean Royer
Lori Saint-Martin
Paul Zumthor

Poètes:
Paul Chamberland
Guy Ducharme
Roland Giguère
Gérald Godin
René Lapierre

Essayistes:
Marie-Andrée Beaudet
Lise Gauvin
Pierre Rajotte

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Andrée MAILLET

▲choses écrites

Carnet 8

J'AI REÇU deux caltalogues récemment, des États-Unis : l'un, à l'usage du Canada anglais, l'autre pour le Canada français. Des Américains pragmatiques. Ils voient, eux, les choses telles qu'elles sont. Ils méritent bien, allez ! qu'on hâte ce projet de Grande Baleine et qu'on diminue chez eux l'épouvantable risque d'un second Tchernobyl. Car, n'est-ce-pas ? il n'y a jamais eu qu'une alternative. Notre électricité écologique ou leur nucléaire et une mort atroce pour leurs enfants, un jour ou l'autre. Halloween étant passé, alors, à bas les masques !

☆ ☆ ☆

Ô vieillards de mon pays ! Cessez d'être lâches ! Tâchez d'être nobles ! Vous ne manquerez jamais de rien ! Vos pensions sortent de nos poches (comptes en banque, bas de laine, cochons-tire-lires) après tout ! Elles vous viendront et même augmentées ! C'est cela qu'il faut dire aux gens. De vos poches en passant par Québec, et non plus par Ottawa, ce détour qui vous oblige à débourser deux fois plus pour tout. Et ce « doublé » nous empêche d'investir dans l'intérêt de nos enfants — et de nos chers vieux parents.

Ici s'arrête l'Exhortation — car en forçant son talent on ne fait rien avec grâce, a dit La Fontaine, toujours à la page, puisqu'il est entré dans notre langue vernaculaire. Nous le citons du matin jusqu'au soir sans nous en rendre compte, et plus fréquemment encore que nos voisins Shakespeare ou leur Bible du roi Jacques.

— « Je ne veux pas de ça chez-moi ! de glapir Mme Verdurin. D'ailleurs, La Fontaine vaut cent fois tout ce monde-là ! »

☆ ☆ ☆

Automne 1991 — La vigne s'épaissit tout l'été ! Elle profita des oiseaux. Ils s'ébattent dans sa touffeur vernie de doux rayons. Ils y tiennent toujours de la fin de l'après-midi jusqu'à la fin du crépuscule. Ce ne sont pas toujours les mêmes. Hier, les fauvettes. Aujourd'hui une espèce noirâtre aux ailes affilées. Les jours racourcissent. Cependant l'air devient âpre, le soleil s'amatit. La grosse touffe de bégonias nains encorbeillés qui s'est balancée à la chaîne du balcon tout l'été me fut offerte par notre Mopsie à la Fête des Mères. L'antique et lourde draperie, couverte sur la brique, ces vignes aux pampres forts, elles s'entrelacent ; la plus ancienne, ceps larges, puissants — bien enracinée elle accueille l'autre espèce, jeune, dont le pampre s'enchaîne à elle légèrement, à peine visible. La grosse vigne touchée de rose a le vert hyalin depuis la gelée. Ses nuances translucides répondent aux bégonias roses au coeur jaune.

☆ ☆ ☆

Oh ! Je sais bien qu'il vente ! Le vent est terriblement fort. Comment demeurer, comment tenir. Plions. Répondons ainsi que le roseau : « Je plie . . . et ne romps pas !» Rien ne peut nous briser, Mais il y a du ménage à faire ici et là. Par exemple, les Iroquois tombent à bras raccourcis sur la Sûreté du Québec, ou d'autres gardiens de la paix. En outre, on n'a pas encore trouvé dingue du tout d'enseigner le créole aux instituteurs afin de hâter chez l'immigrant haïtien son intégration en français ? Tout cela est pourtant fou comme braque ! Certes, messieurs du gouvernement, cela n'est plus supportable du tout ! Tenez ferme la barre — ou bien sortez !

Item 2 : Et dame Blackburn, députée du Parti québécois pour lequel je vote d'habitude, qualifie

de Communauté francophone du Québec les gens, vous et moi ! qui formons le peuple français d'Amérique. Et à présent, vous vous sentez mieux, madame ?

Item 3 : Et dame Nicole Boudreau, en son temps de cheftaine de la Société Saint Jean Baptiste de Montréal, vociférait courageusement que pour peupler le Québec, il ne fallait plus compter sur le ventre des Québécoises ! Sur le ventre de qui, ma bonne dame ? Celui des femmes kurdes, tamouls, jamaïcaines ? « Et tout ça feront d'excellents Québécois » ? « Le croyez-vous ? Vous aviez le rhume de cerveau ? Prompt rétablissement !

Item 4 : Mme Simard, d'une voix de crécelle — dont elle est responsable — de vitupérer les passéistes. Notre société distincte est multiculturelle, multiraciale. Et elle en rajoute, et proclame la fin de notre monde, et c'est aisi qu'on est moderne — la dernière religion à la mode. Mille dieux ! Vivrons-nous ces menteries longtemps encore ? De quel droit anticipez-vous sur l'Avenir ? Et à notre détriment ?

Ce qu'il faut : des lois sérieuses, fortes, et un sérieux redressement de notre mentalité pour une vraie politique de natalité, une promotion de la maternité soutenue par une pension à vie aux mères d'au moins quatre enfants, une revalorisation des droits et des obligations des grands-parents. Pour mettre tout cela en place, il faut des femmes de caractère. Les hommes qui ont tous les pouvoirs depuis toujours ont fait la preuve de leur impéritie. (Est-ce tout ? Pour aujourd'hui, oui, car l'espace est restreint.)

☆ ☆ ☆

Vieux, veux pas, c'est ça : multi-culture, bilinguisme, babelisme = Apocalypse ! Et les Disciples de Jéhova crient : « Bravo ! On vous le dit sur tous les tons ! » tandis que des Canadiens-Français (1) se dirigent comme un seul rat (les lemmings sont des rats) vers le haut de la plus haute falaise d'où ils se précipiteront dans l'océan Arctique, non loin des eaux bénignes où croisent les grands requins blancs . . .

Par considération pour vos enfants qui ne demandent qu'à en faire d'autres, retombez sur vos pieds ! Aux défaitistes mettez donc un bâillon le temps qu'on se retourne. J'en appelle à la dictature du Sens Commun !

☆ ☆ ☆

Nadine Gordimer, tout récent prix Nobel : « Les écrivains constituent leur propre classe et leur prore race » écrivait-elle il y a six ou sept ans. À propos d'écrivains de son calibre, l'observation est très juste.

☆ ☆ ☆

9 avril 1984 — Ville. Variations d'après Couperin de Richard Strauss — Danses avec Variations (Ensemble de Zurich) d'Espagne — Renaissance — (musique écoutée ce matin). Hier soir, Lyn et moi avons regardé un film de télé, sur George Washington. C'est intéressant parce qu'on y voit qu'il a appris l'art de la guerre à l'américaine du Nord en perdant des batailles contre les Canadiens-Français — et que lors d'un combat, ceux-ci l'ont traité en vaincu honorable, empêchant les sauvages de le tuer. La guerre de Sept Ans a-t-elle vraiment commencé par l'assassinat par Washington d'un ambassadeur français considéré par lui comme un espion ? Ce fut son plaidoyer de défense que l'ambassadeur de Junonville (?) faisait de l'espionnage. Les ambassadeurs en ont toujours fait.

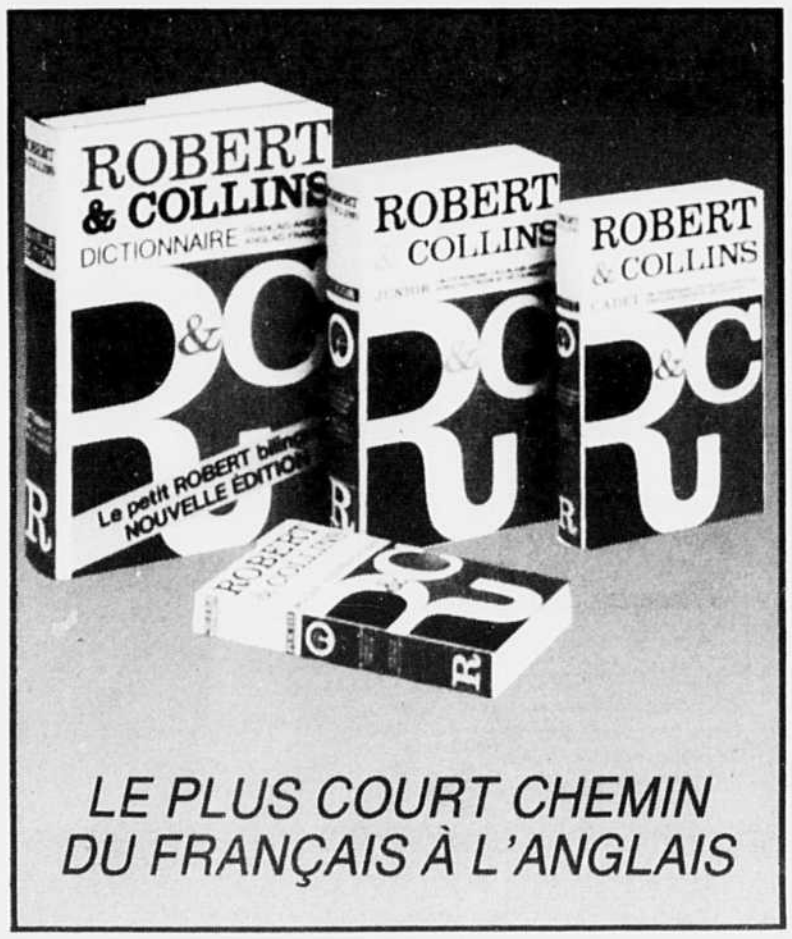
Le 350e anniversaire de la fondation de Montréal — La Ville-Marie des temps jadis; les stratégies — à chaque adversaire la sienne — à étudier en vue de triompher au prochain référendum. Ou aux élections prochaines aussi. Tout cela s'annonce. Tout fondera sur nous incessamment dans toute la force péremptoire de notre destin. Les menaces et les vexations pleuvront sur nos têtes à l'instar des bombes de Tête-Noire sur Bagdad. Nous ne broncherons pas. Peut-être pauvres, mais ensemble. Et bientôt riches, très riches, toujours ensemble, ayant récupéré ce que Duplessis réclamait : « Rendez-moi mon butin » ! Tous ceux qui couent d'un instrument : du fifre au tambour, du buccin aux grandes orgues, sont appelés à servir.

☆ ☆ ☆

L'ardeur patriotique m'anime. Enfin ! la chance m'est offerte de mesurer ma fougue à celle de Pierre Bourgault. Il y a en moi un foudre d'éloquence : c'est un peronnage de mon prochain roman. Lui ou elle, Amanda Vaillancourt (ça s'écrivait Vaillant-Coeur autrefois) par exemple. Elle, donc. Pas moi. Pour appeler les foules à la Souveraineté, je n'ai qu'une plume en bois, (2) une voix blanche que l'émotion fèle. Je prendrai plutôt la lyre qui est mon instrument, j'emprunterai à Pan la flûte dont il m'apprit à jouer très tôt dans la vie. Et chez l'antiquaire des Anges, la voix céleste, le tambourin. Au grenier, mon vieux luth des amours anciennes; et la mandore qui s'écoute dans les nuages; et la citole qu'on entend dans la lune. Chacun fera son possible. De tout son possible, ensemble ! Alors, quel grand et bel orchestre !

(1) Deux majuscules, enfin ! et le trait d'union. De grâce chers typographes, n'empiétez pas sur les prérogatives des littéraires dont l'une est de fixer la langue.
(2) Plume en bois : dans mon langage synonyme de flèche.

— A.M.



NOUVEAUTÉS

- *Marie-Anna Roy – une voix solitaire*
  Paul Genuist
- *Parole et musique – Méthode corrective de phonétique*
  Liliane Rodriguez
- *Les fruits de la pensée*
  Christine Dumitriu van Saanen
- *Suite en sol indien*
  Pascal Sabourin
- *Mes Noëls pour toi*
  Pierre Mathieu
- *ABC écologique*
  Pierre Mathieu

ÉDITIONS DES PLAINES
Case postale 123
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4

LE DEVOIR
L'art le plaisir de

Montréal, samedi 9 novembre 1991

ELAAC 91

La fête est complète

Jean Dumont

S'IL EXISTAIT une grille logique et infaillible d'évaluation de l'art la tâche de tous en serait sans aucun doute bien simplifiée. Même si les critiques, quant à eux, n'y perdant plus leur latin, y perdraient leur intérêt, leur raison d'être et, du même coup, leur gagne-pain ! Mais voilà : cette grille n'existe pas. Et si l'évaluation de l'art est bien une affaire de rigueur, ce n'est pas de la rigueur des résultats dont il s'agit, mais de la rigueur de la pensée, ce qui est tout autre chose.

Le problème au départ paraît pourtant assez simple, puisque si on y regarde bien, et surtout si on écoute bien, les hésitations ou les discussions ne portent pas réellement sur le niveau de tel ou tel art sur l'échelle des valeurs artistiques, elles portent véritablement sur la définition de l'échelle elle-même. Tout revient en fait à un brutal : c'est de l'art ou ça n'en est pas. Mais comment le savoir, comment le dire ? Cette brutalité, qui nous confine à la lisière du domaine artistique, nous plonge par contre au coeur d'un véritable problème de société, et au sein de celle-ci le consensus lui-même, tellement revendiqué pourtant par certains comme critère de vérité, ne résout pas grand-chose. D'abord parce qu'une majorité peut se tromper — cela s'est déjà vu —, ensuite, parce qu'un consensus est rarement aussi naturel qu'il y paraît ; il est le lieu, et le résultat, de luttes de pouvoirs, d'influences dissimulées, d'intérêts inavoués, et enfin, parce que le critère autour duquel s'établit le plus souvent le consensus d'existence de l'art — la beauté par exemple —, est profondément ambigu, et que c'est d'ailleurs cette ambiguïté même qui permet au consensus de s'établir . . .

Ce préambule pour dire que, quel que soit le seuil à partir duquel chacun d'entre nous reconnaît pour sa propre part l'existence de l'art, que ce soit l'objet ou la pensée, l'intelligible ou le sensible, le métier ou la démarche, ou le mélange de toutes ces données, il est essentiel de le remettre en question, de le faire vivre, de le sortir des lieux qui le flattent et de le mettre à l'épreuve des autres, parce que l'art n'a vraiment de raison d'être qu'en tant que dynamique de société.

L'ELAAC, au-delà de son ambiance de fête, mais peut-être aussi à cause d'elle, est une excellente occasion de se frotter à d'autres formes, à d'autres expressions, à des démarches différentes, et de garder vivante la réflexion. Cette année, en effet, la fête est complète. En plus des films sur l'art, des conférences du DEVOIR, à côté des cinq galeries américaines représentant les tendances newyorkaises, d'une galerie d'Ontario et d'une autre de Vienne, en Autriche, 20 galeries québécoises présentent, pour la première fois au public, la grande majorité des expressions et des courants qui marquent l'art contemporain au Québec.

PHOTO JACQUES NADEAU

La version 90 de l'*Entrée libre à l'art contemporain.*

Je dis « pour la première fois » car cette édition de l'ELAAC est la première qui réunit la participation de toutes les galeries commerciales montréalaises qui comptent véritablement dans le domaine de l'art contemporain. Cette quasi-unanimité est le fruit de la crédibilité de plus en plus grande, auprès des galeries, des artistes, des amateurs et des visiteurs de cet événement annuel. Et celle-ci est due, en bonne partie, à l'excellente prestation d'ELAAC 90.

Quatre grandes galeries montréalaises, la Galerie René Blouin, la Galerie Chantal Boulanger, la Galerie Christiane Chassay et la Galerie Brenda Wallace sont venues se joindre à l'événement, complétant ainsi le tableau que l'on pourrait dresser, à travers les présentations de toutes les galeries, de l'ensemble des rapports qu'entretiennent entre eux l'objet et la pensée au sein de l'art contemporain. Ces galeries ne cachent pas leurs couleurs. René Blouin déclarait récemment, lors d'un colloque, que pour lui l'art c'est l'artiste, et qu'il ne se considérait pas comme un vendeur d'objets, car l'art est avant tout un système de pensée, et que celle-ci et l'objet sont complémentaires et interrogent la culture de la société dans laquelle ils se développent. Il a fondé sa galerie en 1986. Il compte parmi ses artistes Geneviève Cadieux, qui a représenté le Canada à la Biennale de Venise en 1990, et expose Québécois, Canadiens ou étrangers aussi connus que Melvin Charney, Gorlitz, Robert Adrian ou Buren.

La Galerie Christiane Chassay, qui compte elle aussi parmi ses artistes un des représentants du Canada à la Biennale de Venise 1988, Michel Goulet, s'intéresse surtout à la sculpture et à l'installation et aux oeuvres qui contiennent un propos ouvert et critique sur l'actualité artistique et sociale, et ces propos prennent des formes aussi diverses que les sculptures-installations de Pierre Granche, celles de Denis Rousseau, de Laurent Pilon, de François Morelli, de Laurie Walker ou de Kim Adams.

Le but que s'est fixé la Galerie Chantal Boulanger, fondée en 1986, est de faciliter les contacts et la confrontation entre les artistes d'ici et les artistes de calibre international venus d'Europe ou des États-Unis. On y a vu par exemple Jochen Gertz, exposé récemment aux Cent jours d'art contemporain, mais aussi Danièle Sauvé, Jocelyne Alloucherie, Serge Murphy, Thomas Corriveau, et bien d'autres. La Galerie Brenda Wallace, quant à elle, qui existe depuis deux ans, présente des artistes venant d'un peu partout en Amérique du Nord, mais oeuvrant en majorité, à partir de la photographie, qu'elle soit une photographie de fiction comme celle de Holly King, montrée récemment, ou d'installation comme la photographie sylvestre de Pellegrinuzzi. Mais on y a vu aussi l'étonnante sculpture de Liliana Beresowsky.

Si on veut bien glisser un oeil à travers les accrocs du consensus et ne pas laisser celui-ci vous aveugler, on s'aperçoit vite que la pensée, en art contemporain, sait souvent se parer de fascinantes manières, et qu'une question posée par une oeuvre actuelle, et qui vous déséquilibre et vous surprend, vaut bien la réponse apportée par une autre, et connue de tous, y compris vous, depuis des lunes . . .

Briser le cercle vicieux

Jean Chartier

LES GALERIES d'art contemporain visent un public de 20 000 amateurs lors de leur cinquième foire qui avoisinera le Salon du livre. Les galeristes tentent une percée car ce n'est pas l'argent qui manque aux amateurs, mais plutôt le conseil, l'orientation des goûts vers l'art contemporain.

La foire combattra l'impression qui domine dans le public voulant que l'art contemporain soit inaccessible et cher. Pendant trois ans, de 1984 à 1986, l'art traditionnel et l'art contemporain se sont d'abord cotoyés au Salon national des galeries d'art. « Puis en 1987, on a jugé que l'art actuel devait prendre son envol. Nous, on essaie de développer un marché de jeunes collectionneurs pour l'art actuel et nous sommes persuadés que nous aurons réussi dans dix ans ». Voilà ce que fait valoir Michel Tétreault, président de cette expo-foire nommée *Entrée libre à l'art contemporain* qui s'ouvre mercredi Place Bonaventure.

En fait, combien y a-t-il de collectionneurs à Montréal ? « Peut-être une centaine tout au plus. Et, de ce nombre, il y a une cinquantaine d'individus et une cinquantaine de compagnies, si on s'en tient strictement aux intervenants qui sont actifs d'une manière très suivie ». Le nombre de collectionneurs sérieux reste donc trop restreint.

Depuis 10 ans, on a vu arriver 3000 nouveaux artistes sortis des universités, et leurs oeuvres s'avèrent souvent importantes, explique le galeriste Michel Tétreault, mais le public acheteur n'a pas progressé à ce rythme. « On est à construire, à consolider un marché ».

M. Tétreault, et M. Louis Lacerte, le trésorier de l'Association des galeries d'art contemporain, rapportent que, de l'avis de la plupart des artistes du Canada anglais, c'est pourtant à Montréal qu'on trouve le milieu le plus créateur en art contemporain au Canada, et ce en dépit du fait qu'on y trouve moins de collectionneurs qu'à Toronto et Vancouver. Cette foire a donc pour objectif d'élargir le public acheteur. « Le milieu est constitué de plusieurs milliers d'amateurs mais ils n'achètent que rarement », explique M. Lacerte.

Les foires de Chicago et Los Angeles servent d'inspiration. Michel Tétreault explique la force de ces deux foires par la grande tradition des collectionneurs dans ces deux villes. Au Canada anglais, une intelligentsia se fait active en art actuel depuis une trentaine d'années. C'est le retard des amateurs montréalais que les galeristes s'efforcent de combler.

On reçoit plusieurs milliers d'amateurs à de nombreuses expositions, mais ceux-ci se commettent rarement. La foire les interpellera. On anticipe la cassure du cercle vicieux avec des oeuvres à prix abordables. On exposera donc les oeuvres de quelque 600 artistes à l'ELAAC, faisant de celle-ci une sorte de FIAC montréalaise.

La galerie Michel Thériault, par exemple, montrera un collectif d'oeuvres à des prix variant de 525 $ à 15 000 $. On n'y insistera pas toutefois pour une vente immédiate. On est plutôt intéressé à montrer un éventail de ce qu'il est possible d'acquérir en galerie pour un amateur. « Car, en bout de piste, c'est le collectionneur qui décidera de l'évolution du marché. Et, à mon avis, Montréal est un endroit important dans l'art contemporain ; on y trouve une dimension importante dans tous les arts visuels. Oui, c'est plus créatif que Toronto et Vancouver ».

La vingtaine de galeries d'art moderne de Montréal s'associe pour l'occasion à cinq galeries de Soho, une galerie d'Ontario et une galerie d'Autriche. La foire ouvrira une porte à l'exportation avec une présentation d'oeuvres créées par des artistes de Nice, Marseille et Toulouse, après quoi sept artistes montréalais présenteront leurs oeuvres dans ces villes avec les soins du Conseil régional Alpes-Provence-Côte d'Azur.

Les galeries d'art contemporain de New York ont aussi répondu à l'invitation des organisateurs de la foire. Cinq galeries de Soho viendront rencontrer le public et les artistes. La galerie *OK Harris Works of Art* de West Broadway aura un kiosque Place Bonaventure. « Cette galerie a ouvert ses portes en 1969, à la même époque que la galerie Léo Castelli, elle s'est avérée très active dans le milieu », indique M. Tétreault. *M—13 Gallery* est plus jeune mais défend des positions de l'art actuel. *Stephen Haller Fine Art* est aussi une galerie reconnue dans le milieu artistique newyorkais. Les organisateurs de la foire sont très fiers de ces participations.

PHOTO JACQUES NADEAU

Maryse Labrecque, directrice générale de l'ELAAC, et Michel Tétreault, président.

L'Association des galeries d'art contemporain remettra le prix Louis Comtois d'une valeur de 5000 $ au peintre Marcel Saint-Pierre durant la foire-exposition. Le sculpteur Michel Goulet, récipiendaire du prix Borduas 1990, a sélectionné 10 jeunes artistes qui présenteront leurs oeuvres. En outre, plusieurs nouveaux films d'art seront visionnés, dont un film de l'ONF sur Renée Ferron, un autre sur Francine Simonin, ainsi qu'une production américaine sur Robert Motherwell.

La 5e Foire organise, en outre, en collaboration avec *Le Devoir*, une série de tables rondes à propos de « l'art canadien sur la scène américaine », de « l'art distinct », du « marché pour le livre d'artiste », et finalement du mépris et de l'ignorance des media face à l'art contemporain à Montréal. Pourquoi les critiques sont-ils incapables de « communiquer l'émotion de l'artiste en art visuel », ce qui n'est pas le cas pour la danse et la peinture, se demandera-t-on ? Mme Lise Bissonnette, directrice du *Devoir*, officiera en tant que présidente d'honneur d'ELAAC 1991.

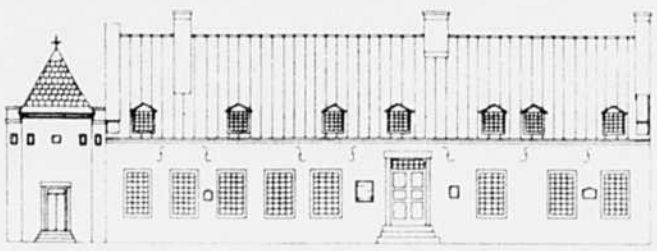
Cette foire d'art actuel, avec ses 32 galeries participantes, partagera un mur mitoyen avec le Salon du livre. C'est pourquoi la Place Bonaventure succède pour une deuxième année consécutive à la galerie Lavalin et à l'ancienne usine Molson, sise rue Notre-Dame.

L'objectif est d'attirer le public à même les 120 000 personnes attendues au Salon du livre de Montréal. « Nos amateurs, ils s'intéressent aussi au livre », explique M. Lacerte. Le Salon du livre sera payant, mais la Foire des galeries d'art contemporain offre une entrée gratuite.

Le budget d'*Entrée libre à l'art contemporain* est établi à 175 000 $, fournis par la Commission d'initiative et de développement culturel de Montréal, le Conseil des Arts de la CUM, le ministère des Affaires culturelles du Québec, ainsi que des commanditaires privés. C'est un budget humble, quatre fois moindre que celui des Cent jours d'art contemporain, souligne le trésorier, mais on ne veut surtout pas éloigner qui que ce soit en raison de frais d'entrée.

GALERIE du Vieux Village

EXPOSITION DES OEUVRES DE 14 AQUARELLISTES
DE LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'AQUARELLE
jusqu'au 17 NOVEMBRE
BAIRD D., BÉLANGER R., BÉRUBÉ J.-M., GERVAIS D., HÉBERT J., LAMOUREUX C., LORTIE R., MARTIN M., MIRON E., PALMAERTS R., PRICE T., SHERWIN A., SZASZ R., VALIQUETTE S.
Le dimanche 10 novembre 1991 à 13 heures
Mini-lancement du livre:
Roland Palmaerts, l'homme, l'artiste
(L'artiste sera présent pour autographier les livres)
22 DE MONTBRUN, BOUCHERVILLE 641-1757
Jeudi: 19h à 21h. Ven.: 13h à 21h. Sam. et dim.: 13h à 17h.



Le Musée du Château Ramezay

Logé dans un édifice historique prestigieux, le musée vous invite à découvrir divers aspects de la vie économique, sociale et militaire à Montréal aux XVIIIe et XIXe siècles.

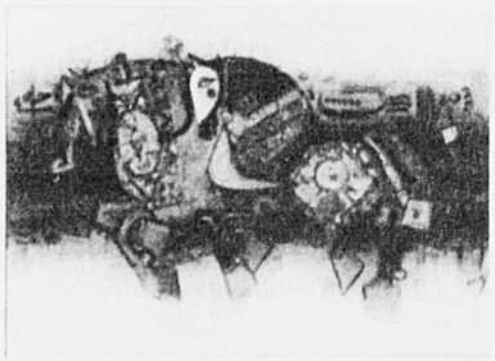
Ouvert du mardi au dimanche de 10h00 à 16h30

280, rue Notre-Dame Est
Vieux-Montréal
Métro Champ-de-Mars

Pour informations: 514-861-3708

Musée privé subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

OVISSI
Maître international



"Running Horses" 30"x40"

du 10 au 17 novembre 1991

Venez rencontrer l'artiste au vernissage dimanche le 10 novembre à 13h.

À cette occasion, on procèdera au lancement du livre d'Art, édition limitée, rédigé par Claude Sauvage sur l'oeuvre d'Ovissi: Noblesse équine.

Maison d'Art St-Laurent
742, boul. Décarie, Ville St-Laurent Tél.: (514) 744-6683
HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer.: 10h à 18h — Jeu., Ven.: 10h à 20h — Sam.: 10h à 17h — Dim.: 13h à 17h

GALERIE UFUNDI

Victoria Henry, Directrice

oeuvres récentes
DOUCET-SAITO

Satoshi Saito
Louise Doucet Saito

du 18 novembre au 27 novembre

541 rue Sussex
Ottawa, K1N 6Z6
(613) 232-3975

Membre de l'Association professionnelle des galeries d'Art du Canada inc.

Les coups de coeur de Michel Goulet

Marie-Michèle Cron

L'ANNÉE dernière, le volet « Coups de coeur » conçu et organisé par Madeleine Hivon, directrice de la galerie d'art du Collège Édouard-Montpetit fut une révélation, un véritable coup de foudre pour ceux et celles qui, comme moi, musardaient dans les vastes allées de cette impressionnante *Entrée libre à l'art contemporain*. Ainsi, j'avais été frappée par l'installation miroitante de l'artiste bien connue Linda Covit (à qui ELAAC 90 rendait par cette occasion un hommage bien mérité), la *Nature morte* de Serge Roy, des pages de livres assourdies d'encre noire et de pigments de bronze, ou par les objets et traces mnésiques enrobés de cire de Massimo Guerrera. La surprise s'alliait au plaisir de voir réunies, en un seul lieu mais pour, hélas, un trop court laps de temps, des oeuvres de jeunes artistes qui n'étaient pas ou peu représentés en galerie et que le spectateur attentif pouvait découvrir ici, hors des sentiers battus. Cet événement que tout le monde attend désormais avec impatience, n'est-il pas une tribune, un tremplin pour tous ceux et celles qui n'ont pas l'opportunité d'exposer le fruit de leurs labeurs et l'occasion de montrer leur acharnement à créer dans une société peu encline à les voir et à les entendre ? Le temps est au noir mais le feu sacré est au rendez-vous. Cette année, l'ELAAC a donné carte blanche au sculpteur Michel Goulet, représentant du Canada à la Biennale de Venise en 1989, récipiendaire du Prix Paul-Émile-Borduas en 1990 et professeur en arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal.

Michel Goulet qui fait partie de la galerie Christiane Chassay et qui expose actuellement avec Bill Vazan à la XVe Biennale de la petite sculpture de Padoue en Italie autour du thème « L'aventure de l'objet » en hommage au sculpteur César, a sélectionné des artistes mus par la même passion que lui : « poursuivre ce délicat métier qui tient lieu de conscience et de mémoire du monde ». Quel va être le regard d'un artiste reconnu par ses pairs et soudainement métamorphosé en conservateur invité, sur d'autres plasticiens qui, dans la fougue de leur jeunesse, sont prêts à se lancer dans la grande aventure de l'art ? « J'ai choisi des gens moins connus qui n'avaient pas eu beaucoup de chance d'exposer, des gens pour qui j'ai eu des coups de coeur soit dans mes années d'enseignement, soit dans les galeries parallèles répond Michel Goulet. Cette exposition n'est ni une nouvelle mode, ni une nouvelle façon de faire de l'art, et l'on remarquera qu'elle est assez hétéroclite dans le sens ou il n'y a pas un vrai suivi. Je pense que l'on va beaucoup plus noter un effet de génération, plutôt que le choix d'un conservateur qui aurait essayé de travailler autour d'un thème ou d'une image unique.

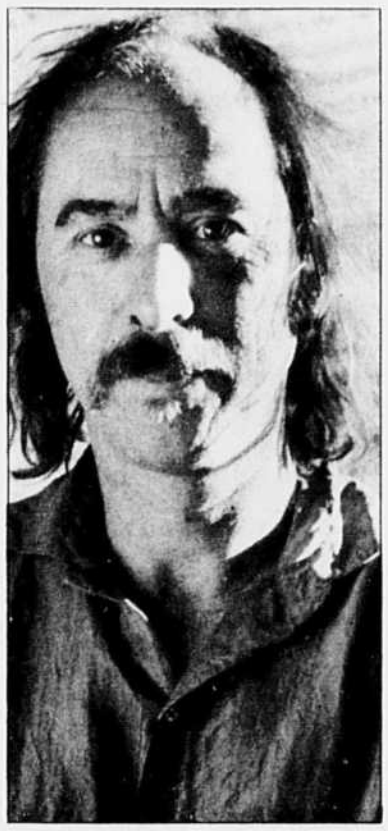


PHOTO JACQUES GRENIER

Michel Goulet

Je me suis demandé comment ces jeunes artistes travaillaient aujourd'hui, ce qui se passait dans leur tête. Aussi, je crois que c'est une grande liberté pour eux d'avoir été sélectionné par rapport au travail qu'ils font et non pas par rapport à un terme, un sujet particulier ou une idée que j'aurais voulu développer à partir de dix démarches différentes. Et je peux vous dire qu'à la base, cela n'a pas été facile car beaucoup d'entre eux font un travail consciencieux et vraiment engagé. » Puisant à même les langages de l'installation, du dessin, de la peinture, de la photographie ou celui de la sculpture, l'exposition s'annonce des plus diversifiées. Claire Beaulieu qui présentait cet été à l'exposition « Espace dessin » (Centre Saidye Bronfman) des aquarelles aux formes organiques flottant dans de séduisants « Jardins d'hiver », nous proposera des acryliques sur bois à la croisée de la transparence et de l'opacité des choses. Dans ses peintures, Michel Boulanger interrogera l'activité et la passivité du regard qui se pose sur un monde de plus en plus fragmenté. Marie-France Brière fera du corps, les paramètres et la mémoire d'une sculpture en pierre et acier perforé alors que James Brown en questionnera la présence dans une installation qui établira un dialogue entre la vie quotidienne et la pratique de la critique d'art.

Des liens dialogiques qui seront autrement développés par le sculpteur Steven Curtin dans ses dessins à l'encre et au crayon qui réfèrent à des tours miniatures ; les dessins et sculptures d'Hélène Lord qui exposera parallèlement à la galerie Skol et les tableaux et sculptures de Johanne Chagnon qui s'inspire des caractères formels et esthétiques de certaines parties d'une maison. À partir de pièces de motocyclettes et divers objets construits par l'industrie humaine, Éric Raymond crée des animaux-véhicules oniriques qui vacillent entre le « visible » et le « lisible » dans l'oeuvre d'art. Joan Rzadkiewicz (qui exposera également à la galerie Clark) mélange images et textes articulés autour de matériaux usuels tandis que Claire Savoie nous montrera une image mouvante transmise par la vidéo. J'ai fait très attention pour que cela ne soit pas axé seulement sur un médium, en particulier la sculpture ou l'installation, et que, surtout, cela ne soit pas des démarches proches de la mienne explique Michel Goulet. Le fait d'avoir enseigné à la plupart de ces gens-là est aussi un grand avantage. On les voit mûrir et gagner cette première passion d'exprimer des choses très personnelles. Donc, je pense, que c'est un grand privilège pour nous professeurs, de voir éclore ces nouvelles façons de faire et de permettre qu'elles soient vues après. Ce que j'ai essayé de faire ici, est de ne pas être au premier plan. C'est au public maintenant de découvrir ces jeunes artistes, de les soutenir, et de les encourager à persévérer. Ils sont à la merci de ce contact-là. »

Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas.

exposition

DERNIÈRE EXPOSITION À LA CITÉ DU HAVRE

■

John Baldessari

Du 10 novembre 1991 au 19 janvier 1992

La plus importante rétrospective des œuvres de John Baldessari, artiste californien ayant joué un rôle-clé dans le développement de l'art conceptuel.

Le Musée constitue la dernière étape d'une tournée nord-américaine: plus de 350 000 visiteurs ont déjà vu cette importante exposition!

Cette exposition est organisée par The Museum of Contemporary Art de Los Angeles. Elle bénéficie de l'appui financier de la Murray and Isabella Rayburn Foundation, de la Lannan Foundation, du National Endowment for the Arts (agence fédérale américaine), du Pasadena Art Alliance, de Stuart T. et Judith E. Spence et du MOCA Projects Council.

Cité du Havre
(514) 873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

HÔTEL DES ENCANS

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Les 18, 19 et 22 novembre 1991 à 19h30

ART CANADIEN - ART INTERNATIONAL - ANTIQUITÉS - BIJOUX
OBJETS D'ART ET DE DÉCORATION

Par le ministère de Iégor de Saint Hippolyte - Commissaire-Priseur — Assisté de L'Hon. Serge Joyal c.p. - Expert

EXPOSITION

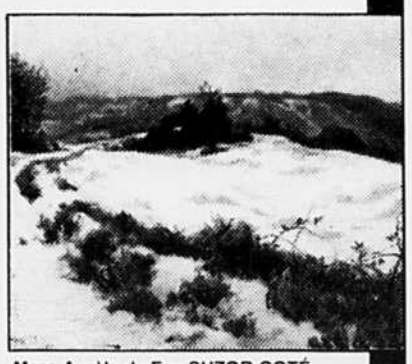
JEUDI 14 NOVEMBRE 1991 DE 12H À 21H • VENDREDI 15 NOVEMBRE 1991 DE 12H À 21H
SAMEDI 16 NOVEMBRE 1991 DE 12H À 17H • DIMANCHE 17 NOVEMBRE 1991 DE 12H À 17H

Catalogue sur demande

ART CANADIEN - J.M. ALFSEN (3), R. ARSENAULT, F.H. BACK (5), C.M. BARBEAU (2), P.V. BEAULIEU (3), L. BELLEFLEUR, R. BILLMEER, P.E. BORDUAS (2), F. BRANDTNER, U. BRUNI, W. BRYMNER, R. CANTIN, R. CHASE (3), A.E. CLOUTIER, C.J. COLLINGS, R. CONNOLLY (2), S.M. COSGROVE (9), B. COTÉ (2), J.P. DALLAIRE, C.E. DE BELLE, G.M.J. DELFOSSSE (2), M. DOMINGUE (2), R. DUGUAY, A. DUMOUCHEL (2), E. DYONNET (8), M. FAVREAU, M.A. FORTIN, GABY, C. GAGNON, T.H. GARSIDE (3), J. GIUNTA, C. GOULET, A. HÉBERT, V. HORIX, J. HORNIAK, J.P. JÉROME (2), J. KASYN, R. LACROIX, P.A. LANDSLEY, A. L'ARCHEVEQUE, S. MACLEOD, M. MALTAIS, M. MAURO, A. MICHEL, R. MOUNT, A. NOEH (3), A. PELLAN (6), M. PELLUS, J.P. PEPIN, M. PERRIN, G.E. PFEIFFER, R. PICHÉ, R. RICHARD (11), J.P. RIOPELLE (4), W.G. ROBERTS, D. RONDEAU (2), A. ROUSSEAU (4), R. SAVOIE, F. SIMONIN, C.W. SIMPSON, SOEUR MARIE-HÉLÈNE DE LA CROIX, S. SOLÉ, A. SOLY (2), D. SORENSEN, P. SOULBIAS (3), P.H.H. SURREY, M.A. DE FOY SUZOR-COTÉ (4), F. TAYLOR, T. THOMAS, F. TOUPIN (2), P. TRUDEAU, A. VILLENEUVE (2), J.S. WALSH, S. WINTER (6).

ART INTERNATIONAL - F. ADNET (2), J. ALBERS, G. ALVIANI, M. ANDREENKO, G. BAGLIONI, R. BELLIOT, M. BILL, P. BONNARD, J. BRATBY, U. BRUNELLESCHI, B. BUFFET (3), M. CHAGALL, L. CHAREYRE, A. CLAVÉ, J. COIGNARD (4), H. D'ANTY, H. DE BEUL, DEMESTER, DEPOLLIER, C. DOLCI, J.D.J. DOWNING, J. DUFY, H. DUVIEUX, J. EVEN, A. EXTER (2), E. FEBVRE, L. FEITO, L. FINI, A.E.O. FRIESZ, E. GABRITSCHEVESKY, G.M. GÉO LACHAUX, L. GISCHIA, A. GLEIZES, N. GONTCHAROVA, J. GOULD, E. GRAU-SALA, R. GUERRIER, J. GUITET, H. HARTUNG, L. ICART (2), J.T. JACUS, L. KUNO (3), O. KOKOSCHKA, KUFFLICH, C. KVAPIL, M. LAURENCIN, J. LAWRENCE, C. LE CORBUSIER, J. LEDOUX PICARD, J. LENICA, M. LUCE (2), G.E. MAIGRET, P. MAK, M. MARINO, J. MARTIN-FERRIERES, C. MAYER, MIKUMO, J. MIRÓ (4), L.P. MORETTI, G. MULLER VALENTIN, J.A. NOËL, J. OUDOT, L.J.B. PERRAULT, A. PERROT, P. PICASSO (2), P.A. RENOIR, T. ROUSSEAU (2), SAGREDO (2), J.P. SALINAS, I. VON SCHUNZEL, P. SOULAGES, J.J. SPOHLER, T.A. STEINLEN (2), G. STRAHAN, A. TAPIES, K. TERECHKOVITCH, B. VAN VELDE, G. VARESE, V. VASARELY, E. VOLKERS (2), G. WHITE-HARLOW, F. WILL, F. WINTER, J. WOLF.

MEUBLES - ANTIQUITES - OBJETS D'ART - BIJOUX
MEUBLES ET OBJETS D'ART DU XVIIe & XIXe SIÈCLE. PIÈCES DE MONNAIE. BOITE A PRISER. PISTOLET. ÉMERAUDE 11K. MONTRE PIAGET. MEUBLES DU QUÉBEC.



Marc-Aurèle de Foy SUZOR-COTÉ
1906 (31"3/4x39"1/4)

RECHERCHONS
POUR NOS CLIENTS SÉLECTIONNÉS ET NOTRE CLIENTÈLE INTERNATIONALE.
TABLEAUX IMPORTANTS
CANADIENS ET EUROPÉENS. BEAUX MEUBLES ET OBJETS D'ART
ESTIMATION GRATUITE

2825 rue Bates, Montréal (Qc) H3S 1B3
Tél: 344-4081 Fax: 344-4125

ELAAC ELAAC

ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN 1991

EXPO-FOIRE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN À MONTRÉAL

À LA PLACE BONAVENTURE
Hall d'exposition Sud - Entrée rue Saint-Antoine

13 AU 17 NOVEMBRE 1991
32 GALERIES DU QUÉBEC, DU CANADA, DES ÉTATS-UNIS ET D'AUTRICHE

PAYS INVITÉ: LES ÉTATS-UNIS

DIFFÉRENTS VOLETS D'EXPOSITIONS

HEURES D'OUVERTURE : du mercredi 13 au samedi 16 novembre, de midi à 21 h ; le dimanche 17 de midi à 18h.

ENTRÉE LIBRE AU PUBLIC

ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN est une réalisation de l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal (AGACM), 1435, rue de Bleury, bureau 806, Montréal (Québec) H3A 2H7

POUR INFORMATION: (514) 843-3334

ELAAC remercie le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, la Commission d'initiative et de développement culturels, le ministère des Affaires culturelles du Québec et Communications Canada

L'art le plaisir de

L'art québécois et les perspectives internationales

Jean Dumont

UN COLLOQUE sur l'art québécois et les sperspectives internationales a été organisé dernièrement à l'occasion de l'exposition *Un archipel de désirs*.

Animé par Francine Perrinet, directrice du Département des arts visuels de l'Université d'Ottawa, et ouvert par la conférence d'Yves Michaud, directeur de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, il réunissait, autour de la même table, d'une part des praticiens de l'art et de sa diffusion, artistes, marchands et conservateurs, et de l'autre des fonctionnaires des deux paliers de gouvernement.

Il est impossible, bien entendu, de résumer ici les communications de chacun des intervenants, on peut simplement en tirer des déclarations une sorte d'humeur d'ensemble, une idée de la mentalité présidant aux échanges. Je me demande par exemple pourquoi, alors que j'ai été orienté, au cours de cette journée, vers nombre de réflexions nouvelles, que j'ai pris connaissance de quantité d'opinions et de faits pertinents, j'en suis sorti en partie satisfait, et avec pourtant l'impression d'un manque.

Il est possible que l'art, dont une grande partie est du côté du corps et qui, comme lui, pour fonctionner, doit toujours être en « état d'énonciation », ait des difficultés à voisiner avec des codes finis. Peut-être rêvons-nous, sans le savoir, de ce séminaire de Barthes qui « ... est complicité du langage, c'est-à-dire du désir », et dans lequel, « (c'en est la définition) ... aucun savoir n'est transmis (mais un savoir peut être créé), aucun discours n'est tenu (mais un texte se cherche) » ...

Dans un colloque, non seulement le texte ne se cherche-t-il pas, mais le vocabulaire, même quand il définit la raison de l'événement, semble se diluer dans l'ambiguïté, au fur et à mesure que le temps passe, et qu'il y faudrait une impossible vigilance et des ruptures insupportables du rythme des débats pour éviter le phénomène. J'avoue qu'à la scéance plénière je ne savais plus très bien ce que recouvrait vraiment le terme international par exemple. Était-ce la définition de Louise Déry qui, fort justement, l'opposait, en tant que contenu, à celui, nationaliste, de national, ou était-ce celle, tout aussi justifée, de Yves Michaud qui en faisait l'obéissance à une mode, la soumission à un certain code extranational ?

J'aurais aimé que Yves Michaud développe plus longuement ses « Questions sur l'identité », plutôt que de se laisser prendre à des déclarations du genre « À notre École, nous formons (sic) des artistes », ou « quand un artiste gagne sa vie, même modestement il n'est plus motivé dans sa production ... » Il aurait été par contre intéressant de l'entendre réfléchir sur les moyens à prendre par les artistes, dans des sociétés de plus en plus cosmopolites, pour construire et exprimer un minimum de valeurs de groupe qui permettent la sauvegarde d'une certaine complicité dans la compréhension.

Yves Pépin, des Affaires extérieures du Canada, devrait croire un peu plus en la valeur de l'art d'ici, cela lui éviterait de se donner du mal pour « créer » une image de l'art canadien et de faire la promotion de l'art contemporain « parce qu'il est le plus propre à donner du Canada l'image d'un pays novateur ». Il y avait beaucoup à tirer, par contre, de la comparaison faite entre les politiques américaines et françaises de promotion des arts, par Marc Mayer, de l'Ambassade du Canada à Paris. Particulièrement, dans le cas de la France, le succès de la décentralisation, les investissements énormes consentis par l'État, sa résistance au marché, mais son effort pour développer l'intérêt du public, le gouvernement aidant moins à la promotion commerciale de l'objet, qu'à celle intellectuelle du regard. À suivre ...

J'aurais aimé citer aussi l'objectivité et la lucidité de Laurent Bouchard, celui qui, à Québec, est le maître de la manne aux artistes, et qui a souligné, entre autres choses, la nécessité impérieuse de parler pour la culture. Ou dire, avec Martine Dionne, l'aide apportée aux artistes d'ici par la Délégation du Québec à Paris. Mais je veux surtout terminer en disant que, dans ce monde du marché et de la diffusion internationale, qui procède plus des codes binaires que des enthousiasmes, la passion est venue, enfin, de ceux qui touchent, de près ou de plus loin, à la pratique des arts.

Elle est venue de Louise Déry qui a su dire, en même temps que l'intelligence de la recherche, la subjectivité et la liberté de la conservatrice de « Un archipel de désirs ». De Geneviève Cadieux, parlant avec modestie et humour, de sa participation à la Biennale de Venise et de sa confrontation surprise avec l'architecture du Pavillon du Canada. Elle est venue de Claude Gosselin, le directeur du CIAC, qui nous a parlé de sa nécessité, des risques du consensus et de l'importance de la permanence. De René Blouin, enfin, qui a dit l'importance et l'intérêt des relations entre les artistes et leur galerie, et qui a su affirmer que l'art est un système de pensée et que la galerie ne vend pas seulement des objets ...

Sans eux j'aurais compris, certes, tous les mécanismes de marché, de promotion et de diffusion, les stratégies à la John LeCarré qui agitent nos services à l'étranger : mais j'avoue que j'aurais bien pu oublier le sujet de cette agitation. Robert Adrian le disait bien, qui exposait récemment à la Galerie René Blouin : « En art, le simple fait de la transaction commerciale, déclasse toutes les autres significations que peut porter l'oeuvre ... » Vendons donc, mais n'oublions pas que c'est une pensée que nous transigeons ...

l'art

et

l'acajou
l'ebène
l'erable
l'olivier
le bois de rose
le bubinga
le cerisier
le chêne
le frêne
le merisier
le noyer
le palissandre

Les Encadrements
Marcel Pelletier
372 ouest, rue Ste-Catherine, Ch 513
Montréal, H3B 1A2 (514) 875-9389

AU NORD... L'ART CONTEMPORAIN

GALERIE D'ART DU COLLÈGE LIONEL-GROULX
100, RUE DUQUET, C.P. 333
SAINTE-THÉRÈSE J7E 4J4

20 NOVEMBRE - 12 DÉCEMBRE: Collectif de la jeune relève
«Il y a là un grand trou dans ma mémoire» (Daudet)

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS
185, RUE DU PALAIS
SAINT-JÉRÔME J7Z 1X6

3 NOVEMBRE - 15 DÉCEMBRE: Michel Morin
Genesis

CENTRE D'EXPOSITION DE LA GARE
55, RUE PRINCIPALE NORD, C.P. 1109
L'ANNONCIATION J0T 1T0

15 NOVEMBRE - 18 DÉCEMBRE: Alexe Anonke
Liberté silencieuse

CENTRE D'EXPOSITION DE MONT-LAURIER
385, RUE DU PONT, C.P. 323
MONT-LAURIER J9L 3N7

23 NOVEMBRE - 19 DÉCEMBRE: Gisèle Richer
Personnages et lieux

DANSE-CITÉ PRÉSENTE
BALLET "CHORÉGRAPHES" 8e ÉDITION
DU 13 AU 24 NOVEMBRE 1991 À 20h30
Relâche les 17 et 18 novembre 1991
BLACKBURN
RIOUX
PEINTURES ET TECHNIQUES MIXTES INSPIRÉES DE "CHORÉGRAPHES" 8e ÉDITION
VERNISSAGE: le 13 novembre à 19h.
EXPOSITION: du 13 au 24 novembre 1991
LABORATOIRE DE L'AGORA DE LA DANSE
GAUDREAU
GAUVREAU
AU STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE 840 est, rue Cherrier Réservations: 525-1500

LA GALERIE DU CENTRE PRÉSENTE
FRANCE GAUVREAU
OEUVRES INSPIRÉES DE "CHORÉGRAPHES" 8e ÉDITION
VERNISSAGE: le 27 novembre à 20h.
EXPOSITION: du 27 novembre au 20 décembre 1991
CAFÉ-RENCONTRE
HÉLÈNE BLACKBURN, CHRISTINA COLEMAN, JOCELYNE GAUDREAU, FRANCE GAUVREAU, MICHÈLE RIOUX
EXTRAITS DE "CHORÉGRAPHES" 8e ÉDITION.
TABLE RONDE AVEC LES ARTISTES
CAFÉ-RENCONTRE: le 1 décembre 1991 à 13h.
GALERIE DU CENTRE, 250, rue St-Laurent (St-Lambert). Renseignements: 672-4772
Commandité par: Yves Desjardins, pharmacien, Saint-Lambert

Lancement du Catalogue
Simonin — oeuvres 1985 - 1991
à l'Entrée libre à l'art contemporain
mercredi le 13 novembre à 19h00
au kiosque de la galerie
Galerie Madeleine Lacerte inc.
1 Côte Dinan, Québec 418-692-1566

GALERIE GRAFF
963 Rachel est, Montréal, Qc (514) 526-2616
présente à E.L.A.A.C. (Entrée libre à l'art contemporain)
Place Bonaventure Stand no 29
Du 13 au 17 novembre 1991
AYOT, BÉLAND, COZIC, DE HEUSCH, J. JEAN, GILBERT, LAFRAMBOISE, LAGACÉ, LANDRY, LAROCHELLE, LAVOIE, ROBERT, ROUX, SARRAZIN, TREMBLAY, WOLFE.

L'art le plaisir de

Société distincte, art distinct ?

Marie-Michèle Cron

EN COLLABORATION avec l'Association des Galeries d'Art Contemporain de Montréal (AGACM), *Le Devoir* organisera, pour une deuxième année consécutive, une série de tables rondes et de conférences qui traiteront de l'art contemporain sous de multiples angles et qui mettront en présence divers intervenants du Québec et de l'étranger (artistes, galeristes, conservateurs, critiques...)

Ainsi, la première table ronde qui débutera le samedi 16 novembre à 14 heures se penchera sur la visibilité et l'accueil réservé à l'art canadien sur la scène américaine. Les États-Unis (pays invité d'ELAAC 91) représentent en effet le plus important marché pour l'art contemporain, et les trois quarts du commerce international canadien se font avec ce pays. Est-ce que nos artistes arrivent à percer ce marché ? Comment galeries et collectionneurs les recoivent-ils et les préparent-ils à aborder cette autre « réalité » ? Questions capitales que Jean-Marie Martin, un artiste qui vit depuis une dizaine d'années à New York et Barry Newman de la galerie D.K. Harris située dans le quartier quasi-mythique de Soho à Manhattan, entre autres débattront sous l'oeil vigilant de l'animateur John A. Schweitzer de la galerie du même nom. Peu après, à 16 heures, c'est au tour de Léo Rosshandler, conservateur de la collection de la défunte galerie Lavalin, d'animer cet épineux et très actuel débat sur la « Société distincte, art distinct, galeries distinctes ? », un sujet qui ne manquera pas de faire des vagues et même de la houle alors que tout le monde aujourd'hui et plus que jamais a les yeux rivés sur ce dossier brûlant. Si la société québécoise affirme être distincte, comment cela se reflète-t-il dans l'art contemporain québécois ? À l'instar de la littérature, du cinéma, du théâtre ou de la chanson par exemple, les arts visuels se cristallisent autour d'un langage universel et transgressent toutes les barrières linguistiques. S'il y a une différence, comment s'exerce-t-elle ? Peut-on alors la déceler en visitant les galeries montréalaises ?

Le dimanche 17 novembre, à 14 heures, lumière sur les liens intimes entre l'art et l'écriture. Une fusion qui s'élabore autour de formes multiples et différentes pour générer des oeuvres communes qui dépassent la simple illustration de textes et où la gravure prédomine. Qui achète ces livres à tirage limité et ces livres-objets intimes, précieux et délicats comme des porcelaines et que le spectateur peut manipuler ? Pourquoi, un beau jour, deux créateurs décident-ils de travailler de concert pour produire ces oeuvres d'art un peu à part ? Bref, existe-t-il un marché pour le livre d'artiste ?

Finalement, à 16 heures, une conférence qui promet d'être particulièrement intéressante : « Les médias et l'art contemporain : mépris ou ignorance ? » (Laissez-moi vous dire que si nous sommes très bien et très mal placés pour en discuter, nous irons Jean Dumont et moi, défendre vaillamment notre casse-croûte.) Mais on le sait depuis belle lurette : les arts plastiques sont toujours en retrait, cachés, ignorés par les médias, tant écrits que visuels. Ainsi, on paye pour aller voir les performances sur scène d'artistes inconnus propulsés au firmament par un battage publicitaire sans pareil, mais on boude galeries et centres d'artistes. Pourtant, voilà bien une activité culturelle gratuite ! Alors, serait-ce que les journalistes méprisent tout simplement ce qu'ils ne comprennent pas ? Ont-ils d'ailleurs un bagage culturel suffisant pour en parler ? Et vous, serez-vous là pour en discuter ?

Un oeil magique sur l'art contemporain

Marie-Michèle Cron

LE CINÉMA, on le sait, a un oeil magique. Qui n'a pas rêvé, au moins une fois dans sa vie, se retrouver de l'autre côté de l'écran dans les bras de Marcello Mastroianni ou les yeux de Michèle Morgan ? Le rituel qu'il déroule comme un tapis rouge sous nos pieds est réconfortant, car après avoir accompli les gestes initiatiques d'usage, attendre avec impatience dans la file, regarder la gueule des gens qui vont voir le même film que vous, payer son billet d'entrée, on peut alors se plonger à corps perdu dans le vaste fauteuil de cette salle obscure pour oublier le reste du monde. Agréables sensations que celles-ci. Les liens entre le septième art et les arts plastiques sont parfois, passionnels. La caméra pénètre dans l'atelier qui sent la térébenthine, brouille le désordre intime des pots de couleurs et des toiles inachevées, suit les traces laissées par l'artiste, s'installe en face de lui, boit ses mots, digère ses idées, et nous restitue, intact ou déguisé, son portrait, ses aspirations, sa flamme. Rien de tel pour découvrir tout ce qu'on voulait savoir sur l'art contemporain sans jamais oser le demander. Aussi, pour une deuxième année consécutive, l'ELAAC nous offrira des films vidéo, des courts et longs métrages sur l'art actuel prélevés dans la cuvée 90 et 91 du Festival international du Film sur l'Art de Montréal (FIFA).

À l'affiche, *Victory over Death* de la réalisatrice Judy Rymer (une production de la New Zealand Film Commission) qui reçut le prix AGACM lors du Festival international du Film sur l'Art 1991 dans le cadre de la section Carrefour de la Création. Judy Rymer brosse, ici, le parcours de l'Australien Colin McCahon qui commença à peindre dans les années trente et qui mourut en 1987. Toiles de l'artiste, sources qui l'ont influencé et paysages qui l'ont inspiré servent de trame de fond à cette figure de proue de l'art néo-zélandais dont la démarche tour à tour controversée puis acclamée, est traversée par cette quête incessante de l'identité d'une culture encore jeune. Pour en savoir plus sur l'Expressionnisme abstrait américain, *Robert Motherwell and the New York School : Storming the Citadel* réalisé et produit par Catherine Tatge lève le voile sur un des derniers survivants de ce mouvement majeur dans l'histoire de l'art du XXe siècle. Porte-parole de l'avant-garde newyorkaise qui réunissait un Jackson Pollock et un Mark Rothko entre autres, Motherwell parle des luttes que tous ont dû mener pour faire reconnaître leur travail et prépare devant nous, une grande rétrospective au Musée Guggenheim de New York. Séquences d'archives, photos d'artistes et d'événements de cette période riche et turbulente croisent des entrevues avec critiques et historiens de l'art dont Clément Greenberg et Robert Matta pour ne citer qu'eux.

Départ pour l'Europe avec *Canal Zap Canal* de Marie Décary qui a suivi en Italie les artistes Michel Goulet de Montréal et Roland Brener de Victoria qui représentaient le Canada à la 43e Biennale de Venise et Barbara Steinman dans la section de l'Aperto. Que pensent-ils de cette grande manifestation internationale d'art contemporain ? Quelles sont les personnes qui composent l'infrastructure de ce milieu ? Avec des commentaires de France Gascon et Normand Thériault entre autres. Retour au pays avec *L'art est un jeu, nouvelle sculpture au Québec* de Bruno Carrière qui s'est attaché aux pas et aux paroles d'artistes oeuvrant dans diverses régions du Québec. Danielle Sauvé, Diane Gougeon, Lise Labrie, Michel Saulnier, François Jolly et Jean-Jules Soucy. Un documentaire qui trace le profil des nouveaux enjeux de la sculpture québécoise, tout en explorant les multiples facettes de l'oeuvre inscrite dans un environnement particulier.

Puis, c'est au tour de Monique Crouillère de poser son oeil magique sur l'activité quotidienne de la peintre-graveur Francine Simonin dans *D'un coup de pinceau* et sur Marcelle Ferron, dans le film *Ferron, Marcelle*. Signataire du Refus Global, membre du groupe des Automatistes, la grande dame de l'art contemporain québécois nous dévoile son univers lié à la peinture et au vitrail. Avec la participation du peintre Pierre Blanchette et de Georges-Yvon Antoine, chauffeur de taxi. Finalement, prenez neuf minutes de votre temps, pour regarder *Just Evergon* de Katherine Tweedie, un petit vidéo sur l'enfant terrible de la photographie canadienne qui tire plus vite que son ombre. On y présente les différentes techniques utilisées par l'artiste qui travaille et signe sous différents noms des épreuves polaroïd en noir et blanc issues de photos érotiques des années cinquante.

ALEJANDRO MENDEZ
jusqu'au 30 novembre 1991
sous l'auspice du Ministère des Relations Extérieures et Culte d'Argentine

3886, rue St-Hubert, Montréal H2L 4A5 — 281-8556

MMMM 1906-1991 MMMM
RENÉ RICHARD R.C.A. Dessins, huiles et lithographies
GALERIE MORENCY
vous offre sur toute sa collection 33% de réduction
prolongation jusqu'au 23 novembre
MORENCY FRÈRES LIMITÉE
4340, rue St-Denis (près Marie-Anne) Tél.: 845-6442 — 845-6894 — Métro Mt-Royal
Mar., mer. 13h à 17h., jeu., ven. 13h à 21h., sam. 10h à 16h.
85ième ANNIVERSAIRE

ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN 1991
RAYMONDE GODIN — DENIS JUNEAU
stand n° 43
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

APRIL, Danielle
BAXTER, Bonnie
BASTIEN, Lyne
BÉLIVEAU, Paul
BRUNEAU, Kittie
BUSSIÈRE, Caroline
CHÉNIER, Pierre
DEROUIN, René
DROUIN, Michèle
DUBÉ, Marcelle
DUROCHER, Renée
FIORE, Giuseppe
GAMACHE, Élène
GOTTHEIM, Vivian
LACROIX, Guaitan
LACROIX, Richard
LANGEVIN, Guy
LEMIRE, Madeleine
MAGRINI, Alex
MARANDA, Nathalie
POULIN, Pascale
ROCHON, Danièle
RUSK, Sue
SÉQUIN, Jean-Pierre
Estampe Plus
49, rue Saint-Pierre
Québec
Tél.: (418) 694-1303

DANIELE ROCHON
oeuvres récentes
jusqu'au 23 novembre
GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN
1434 Sherbrooke O. Montréal. 849-3637

Marcel Saint-Pierre, Prix AGACM 1991

La projection de la mémoire et du souvenir

Marie-Michèle Cron

ON A VRAIMENT l'impression que le ciel va nous tomber sur la tête. *Falling Out of the Blue*. Brillante comme une voûte zébrée d'étoiles multicolores, la murale de Marcel Saint-Pierre qui se « décroche » du plafond du hall d'entrée du nouveau pavillon de l'Université du Québec à Montréal fait penser aux Calanques de Cassis lorsque, entre chien et loup, les mauves et les fuchsias vernissent leurs reliefs accidentés. Oeuvre singulière qui, par de multiples points de vue, se plie et se déplie dans l'espace au fur et à mesure que nous grimpons l'escalier, elle surprend les gens qui se tordent le cou pour mieux la contempler et laissent s'ils le désirent, autant leur corps que leur esprit, s'engouffrer dans sa chair. Fissures lumineuses qui traversent la voie lactée, éclairs furtifs qui s'enfuient à l'horizon, elle est un lieu de la mémoire de cet artiste dont la peinture en est une du souvenir qui laisse son empreinte sur la toile. Une peinture qui ramasse toutes les tensions entre la déconstruction abstraite, le geste systématique qui l'a créée et des échappées lyriques, une folie chromatique qui explorent ici, au-dessus de notre cerveau.

Peintre, critique d'art, enseignant, penseur, être versatile par excellence qui partage son temps entre Montréal et New York et consacra sa vie à la création avec une rare passion, Marcel Saint-Pierre recevra cette année le prix de l'Association des Galeries d'Art Contemporain de Montréal (AGACM). Ce prix de 5000 $ créé « à la mémoire de Louis Comtois » qui récompense un artiste professionnel québécois ayant une pratique artistique minimum de 15 à 20 ans (mi-carrière) et oeuvrant principalement dans le domaine des arts plastiques, lui sera officiellement remis lors de l'inauguration de la foire-exposition « Entrée Libre à l'Art Contemporain » (ELAAC 91) par Madame Lise Bissonnette, directrice du *Devoir* et présidente d'honneur d'ELAAC 91, le 12 novembre 1991 à 15 h 30 dans le hall d'exposition sud de la Place Bonaventure.

« Lorsque j'ai appris la nouvelle, j'ai été sous le choc car je suis dans une période très active de ma vie avoue Marcel Saint-Pierre. Depuis quelques années, j'ai le sentiment que tout file à une vitesse effarante et je prends de plus en plus de décisions au sujet de mon quotidien afin de réajuster mes priorités. Mais, ce prix-là est très intéressant car il encourage la poursuite d'un travail qui s'est élaboré depuis plusieurs années, il souligne la continuité, la détermination des artistes de persévérer. Je pense qu'ici au Québec, on a tendance, et dans le milieu des arts visuels plus qu'ailleurs, à fabriquer rapidement des générations aux cinq ans, à les encourager puis à les oublier tout de suite après alors qu'en Europe, un artiste qui a 10 ans de métier derrière lui commence à être important et on s'en occupe. Depuis quelques années, il n'y en a que pour les moins de 30 ans, après ce fut les moins de 35 et ensuite, rien : nous ne sommes plus subventionnés. Je n'ai rien contre les jeunes, au contraire, car il faut favoriser leur diffusion mais pas au détriment des gens qui continuent et qui ont 10 ans de métier derrière eux. Qui ose couvrir aujourd'hui les expositions de ceux qui nous ont précédés et qui sont encore très actifs à 55 ans par exemple ? Nous n'avons pas le sens de la tradition et ce n'est pas juste dans les mentalités mais dans les politiques institutionnelles que cela existe. »

PHOTO GUY L'HEUREUX

Marcel Saint-Pierre

Et voilà, le ton est donné. Autant vous dire qu'avec Marcel Saint-Pierre, on ne s'ennuie pas. Aucune once de nostalgie ou d'aigreur dans sa voix. Plutôt un goût pour la polémique qui ne l'a pas quitté depuis ses années d'études passées sur les bancs de l'université dont celle de Paris X, où emporté par les vagues cathartiques du Nouveau Roman et celles de la poésie (depuis deux ans d'ailleurs, il s'est replongé dans cette délicieuse tâche) il devint cofondateur en 1965 de *la Barre du Jour* (devenue par la suite *la Nouvelle Barre du Jour*), une revue littéraire essentiellement consacrée à la création et dont les modèles puisaient dans la pensée formaliste, la manne d'une littérature qui devait se repenser elle-même. Dix ans plus tard, on le retrouvera à la revue *Chromiques* où critique d'art engagé, il prend le pouls de cette période charnière d'un Québec en pleine effervescence sociale et politique. Un bouillon de culture, une traversée de l'Histoire (dont les rennes étaient aussi entre les mains d'un Serge Lemoyne, Armand Vaillancourt, Melvin Charney, Robert Walker pour ne citer que ceux-là), marquée aussi par son poste d'enseignement au département d'histoire de l'art et d'arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal, où il exerce toujours, conciliant deux métiers que l'on dit incompatibles.

« Le fait d'enseigner en histoire de l'art m'a amené à me préoccuper davantage de questions visuelles, à peindre davantage, explique-t-il. J'ai toujours été profondément choqué par le blocage que tu ressens chez les gens lorsque tu leur dis que tu es artiste-peintre et qu'ils te connaissent comme professeur d'histoire de l'art. Et je vis cette situation depuis des années. Comme si pour être peintre, il fallait être anti-intellectuel ! Je sens toujours ce refus crasse de concevoir l'artiste comme un intervenant intellectuel dans la société. C'est le symptôme d'un refus de reconnaî-

Voir page 51 : Saint-Pierre

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
"Holly King" photographies
en collaboration avec la Galerie Brenda Wallace
"Lois Schklar: Collective Memories"
Mise en circulation par l'Ontario Crafts Council
du 27 octobre au 1er décembre 1991
Du lun. au ven. de 14h à 17h — lun. et mer. soir, de 19h à 21h sam. et dim. de 13h à 17h
Admission gratuite — Accessible par ascenseur

BETTY GOODWIN
2 NOVEMBRE 1991 - 15 JANVIER 1992
VERNISSAGE 2 NOVEMBRE À 14 H
LECTURE 10 NOVEMBRE À 15 H
PAR DENISE DESAUTELS ET GERVAIS JASSAUD
ESPACE
LA TRANCHEFILE
LIVRE D'ART • LIVRE D'ARTISTE
5331, boul. St-Laurent, Montréal (Québec) H2T 1S5 tél. 270-9313

ESPACE 114
Lorraine Fontaine
Un jardin de mémoires
Vernissage le samedi 9 novembre à 15 h
jusqu'au 24 novembre
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal, Édifice Belgo

GALERIE
ELENA LEE
VERRE D'ART
EXPOSITION EXTRAORDINAIRE
VERRE D'ART CANADIEN
MARDI AU VENDREDI 11.00 — 18.00
SAMEDI 11.00 — 17.00
1518 SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 932-3896

Invitation
aux artistes professionnels
qui veulent participer
au concours
Prix Duchamp-Villon 1992
Thème:
"Prière de toucher"
selon Marcel Duchamp
Pour renseignements,
communiquer au
679-2966 ou **679-4480**
La galerie d'art du collège Édouard-Montpetit

EXPOSITION
MARCEL
BARBEAU
du 13 au 24 novembre
L'artiste sera présent le mercredi 13 nov. de 19h à 21h.
GALERIE
michel-ange
430, RUE BONSECOURS
VIEUX-MONTRÉAL 875-8281
OUVERT DU MAR. AU DIM. DE 11 À 18H.
SPÉCIALITÉ: INVESTISSEMENT DANS L'ART
ACHETONS TABLEAUX COMPTANT.

ENTRE ILLUSION et VERTIGE
oeuvres récentes
THOUIN - PERRAULT
L'exposition se poursuit jusqu'au 16 novembre
CG
GALERIE Clarence Gagnon
1408 LAURIER, O. OUTREMONT — RENS.: 270-2962

ARTEXTE
Art contemporain
Librairie Documentation
Mardi au samedi
12h à 17h30
et sur rendez-vous
3575, boul. St-Laurent
suite 303
Montréal, Qc H2X 2T7
tél: (514) 845-2759
fax: (514) 845-4345

Next Right, de Marcel Saint-Pierre.

◆ Saint-Pierre

tre à l'art un statut de pensée, un statut de réflexion. « Passion des idées, passion des mots, passion de plus en plus dévorante pour la peinture qui, exigeante, va rogner de sont temps, de plus en plus. Une peinture qui, tout en courtisant au départ l'art conceptuel d'un Hans Haacke ou d'un Joseph Kossuth pour relayer la déconstruction formaliste inhérente au groupe support-surface, se retourne littéralement sur elle-même, comme une seconde peau, dans un processus de sémiosis illimité. Par la fragmentation de la tache, par de multiples opérations de pliage et de trempage de la toile dans la couleur, méthodes dont les assises sont restées intactes mais qui se sont transformées et ramifiées au fil des ans, l'artiste ouvre ses oeuvres sur d'autres devenirs possibles. Elles déboucheront, par exemple, sur la construction des tableaux qui sont des empreintes, des cicatrices de tableaux antérieurs. Un art de la constance et du renouvellement (et non d'une forclusion) assidu, une démarche qui en s'autocritiquant constamment, ne lassera jamais le regard du spectateur.

Jetez un coup d'oeil par dessus votre épaule. Des « empreintes » datant des années 73-74 jusqu'aux toiles plus récentes que l'on pourra revoir à la rétrospective que lui consacre ELAAC 91, en passant par les séries de 1985-86 exposées actuellement à la galerie Trois Points qui absorbent et réfractent mondes aquatiques et jets telluriques, il y a la couleur. Cette fameuse couleur dont l'artiste n'osait pas trop dévoiler la richesse et la luxuriance, va jaillir comme un geyser furieux dans sa « période new-yorkaise » qui redansera le boogie-woogie sur les murs de la galerie de l'UQUAM dès la mi-janvier 92. Car, lorsque Marcel Saint-Pierre arrive en 1986 dans la ville mythique, non pas dans le but d'exposer mais pour faire le vide, trouver l'anonymat et la paix dans son atelier, c'est le coup de foudre. « C'était extraordinaire car je me trouvais transplanté dans une ville étrangère, un milieu que j'adore et où personne ne me connaissait raconte Marcel Saint-Pierre. Enfermé 15 heures par jour dans mon atelier, je me retrouvais devant moi-même et mon travail. Mes oeuvres sont imprégnées de mon vécu, de ce qui m'entoure, du contexte actuel, politique, social. Ainsi plus récemment et toujours à New York, j'ai fait plusieurs tableaux à partir d'actualités radiophoniques, des événements qui entouraient la chute du Mur de Berlin et que j'ai suivis au jour le jour pendant trois mois ». La toile est aussi l'écran de projection de la mémoire et du souvenir.

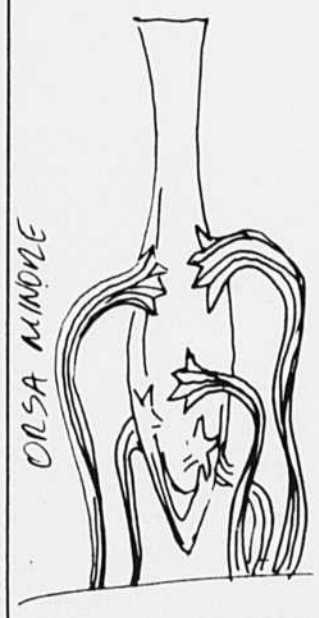
« Delucio », la nouvelle série en cours d'élaboration qui sera présentée à la galerie Trois Points en février 1992, annonce déjà par son titre, une avalanche chromatique, un « déferlement de mots où s'entremêlent les connotations naturelles (les alluvions d'un décor raviné) et les références aux processus mentaux et psychiques (les alluvions à toute sédimentation de sens prête à entrer en état d'éruption) » écrit Nicole Dubreuil-Blondin dans l'excellent texte de présentation qui accompagne le catalogue d'exposition. « Mon processus de travail est camouflé ici, alors qu'auparavant je le montrais dit-il. Ce mécanisme secret laisse réapparaître sur le canevas, un métier qui se cache. Autrefois, j'étais contre la peinture qui refuse de montrer son labeur et quand j'ai décidé de revenir au tableau de chevalet avec la série vénitienne, j'ai recommencé à tendre mes toiles sur châssis, ce contre quoi j'étais dans le début. Car à la base de ma démarche, il y a une contestation du tableau. Je commence seulement à 'savoir peindre' et je m'apperçois de plus en plus que dans le savoir-faire, il y a beaucoup de savoir, et qui dit savoir, dit inconnu. Et plus je travaille, plus cette part d'inconnu dans le savoir-faire, devient fascinante. Toute ma peinture est une réflexion continue sur quelque chose. Je n'ai pas rompu avec cette continuité. »

Galerie de l'UQAM
Université du Québec à Montréal
1400 rue Berri, salle J-R120
- entrée libre - tous les jours de 12h00 à 18h00 - entrée libre -
Information: 987-8421
AUTOMNE 1991
œuvres d'étudiants-es du 1er cycle en arts plastiques
6 - 20 décembre

J.W. STEWART
Oeuvres récentes
vernissage
le 16 novembre 15h
jusqu'au 15 décembre

WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay, Montréal, Québec, Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

David Palterer
architecte
Réflexions : *Non solo in vetro*
verre, accessoires de table et mobilier dans le style Nuovo Design Italiano
du 1er novembre 1991 au 12 janvier 1992



du mercredi au dimanche
11h00 à 17h00
Renseignements :
(514) 259-2575
Musée des Arts décoratifs de Montréal
Château Dufresne
angle Sherbrooke et Pie IX

JEAN-PAUL RIOPELLE
du 12 décembre au 26 janvier 1992
entrée libre
à
la galerie Montcalm
la galerie d'art de la Ville de Hull
25, rue Laurier
Heures d'ouverture:
du mardi au vendredi de 10h à 17h
le jeudi de 10h à 20h
le samedi et le dimanche de 12h à 17h
Visites commentées: (819) 595-7488
Ville de Hull
Hull vous invite!
Production graphique: Service des communications de la Ville de Hull

Un échange Provence-Québec

Jean Dumont

SI DANS le cadre d'un échange culturel entre la France et le Québec, impliquant respectivement L'Association française d'action artistique, l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal et le Centre d'art contemporain de Montréal, la région Provence-Alpes-Côte d'Azur a décidé de financer le projet de l'Association SACRE, autrement dit la Sud Association Culture Réalisation Européenne, dirigée par Michel Yves, ce n'est certainement pas pour troquer symboliquement l'ail, le thym et le laurier contre notre tarte au sucre, ni la langue du Félibrige contre notre joual citadin, mais tout simplement parce qu'ils pensent que notre province, qualifiée de « puissante » dans leur communiqué, « semble aujourd'hui le véritable vecteur d'une culture et d'un dynamisme originaux. Ils ajoutent que, « organiser un échange entre deux régions si personnalisées, c'est mesurer avec intelligence le talent et la passion de ceux qui y vivent; c'est appréhender, sans entrer dans un régionalisme sectaire, les moyens et les surfaces d'expression.

Voilà qui fait plaisir à entendre et augure bien de « Puissance et Reflets », à la fois le thème et le titre de l'échange d'artistes en arts visuels pour lequel a opté Michel Yves, le commissaire de l'exposition. Le CIAC de Montréal accueille, à l'occasion de l'ELAAC, le 13 novembre, peintres et sculpteurs provençaux qui resteront exposés dans ses locaux jusqu'au 15 décembre prochain, et en retour, neuf artistes québécois seront exposés, du mois de janvier au mois de mars 1992, à l'Espace régional de la création contemporaine, à Marseille, puis à Nice et à Toulouse. Cette exposition se veut la première étape d'une ambitieuse politique d'échanges et de coopération.

L'événement entend aller au-delà du simple constat d'un état des lieux ponctuel et évasif de chacune des créations locales. Pour ce faire on a décidé de réunir les artistes autour d'un concept clairement établi qui est en fait celui d'une réflexion sur la peinture, sur ses aboutissements, ses limites et ses possibilités éventuelles.

Les artistes provençaux qui exposeront au CIAC, ont noms Dominique Angel, Georges Autard, Richard Baquié, Max Charloven, Noël Dolla, Marie Ducaté et Serge Plaignol. Je me souviens encore avec plaisir d'une longue conversation, tenue il y a quelques années avec Georges Autard, lors de son excellente exposition à la Galerie Aubes, aujourd'hui malheureusement disparue, conversation qui tournait autour de la pensée de Michel Serres, dont Autard était un fervent admirateur, lui dont les tableaux s'articulaient autour de la réflexion mathématique et philosophique du penseur-navigateur.

« Puissance et Reflet » s'appuie sur le constat que l'image moderne affiche une volonté de représentation entièrement nouvelle. Elle est certes passée de la représentation de quelque chose qui existe « à l'expression de ce que l'artiste imagine, mais même infinie l'imagination n'est pas une faculté créatrice : elle transforme, analyse, à partir de ce que l'esprit connaît » écrit Michel Yves dans le catalogue de l'exposition. Et il précise : « Une association d'éléments éclectiques qui produisent une image inconnue ne sera jamais qu'une transformation d'un ensemble de choses, qui existent, ou qui ont existé et auxquelles l'artiste se réfère. Difficile en effet d'éviter le constat que rien ne peut partir rien. »

Après avoir fait remarquer que l'objet n'a pas le pouvoir d'incarnation, c'est-à-dire qu'il ne peut devenir le reflet de lui-même sans un certain travail extérieur, il lui permet d'échapper à ce paradoxe en passantpar l'exemple du suaire de Turin. « Lorsqu'une image représente un modèle sans qu'intervienne aucune technique, aucune matière autre que la texture même de ce modèle, la réalité apparaît par simple réflexion et l'image et la puissance de cette réalité sont une seule et même chose. Ces images, dit-il, fonctionnent sur le principe de la dissolution et s'étendent puissamment sans qu'un début de lecture en particulier soit accessible. » On retrouve là la notion de la ligne abstraite de Deleuze laquelle, pour être véritablement abstraite, ne doit cerner aucun contour mais circuler entre les choses . . . J'ai hâte de voir l'exposition.

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

Félicitations à

L'ENTRÉE LIBRE
À
L'ART CONTEMPORAIN

514 . 297 - 4646

197 Chemin du lac d'Argent, Eastman
(Stukely Sud) (QUÉBEC) CANADA J0E 1P0
Pierre Riverin, directeur

LA GALERIE d'ART

MONIQUE MONGEAU
GUY PELLERIN
"deux"
19 novembre — 9 janvier
Vernissage 26 novembre à 20h

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

Les centres communautaires juifs de Montréal

5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC — 739-2301
lun. au jeu.: 9h à 21h vend.: 9h à 14h30. Dimanche: 10h à 17h.

EXPOSITION
des oeuvres récentes de

Marc Poissant

vernissage Dimanche, le 10 novembre à 14 heures

L'exposition se prolongera jusqu'au 23 novembre

Galerie France-Martin

Complexe Desjardins Montréal, Tél.: 843-6852

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION : YVETTE BRIND'AMOUR • MERCEDES PALOMINO

Joue-le pour moi, Sam

De
WOODY ALLEN
Traduction et mise en scène:
DENISE FILIATRAULT
Avec: LUC GUÉRIN, DENIS BERNARD
MICHELINE BERNARD, DIANE LAVALLÉE
SONIA LAPLANTE, MARIE-CHANTAL PERRON
PIERRE McNICOLL, MARIE-ELAINE BERTHIAUME
NANCY BÉDARD

DÉCOR: ANDRÉ BARBE • COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGES: CLAUDE ACCOLAS
ARRANGEMENTS MUSICAUX: SYLVIE BOUDREAU

du 12 novembre au 7 décembre 1991

PRIX SPÉCIAUX ÂGE D'OR • GROUPES • ÉTUDIANTS

4664, RUE ST-DENIS
MÉTRO LAURIER, SORTIE GILFORD

RÉSERVATIONS:
844-1793

GASTON MIRON

La marche à l'amour

POÉSIE • PERFORMANCE

AVEC LES MUSICIENS
Pierre St-Jak et Bernard Buisson

DU 18 AU 22 DÉCEMBRE 1991 À 20H30 • RÉSERVATIONS: 843-7738 • UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE LA CHAPELLE

THÉÂTRE LA CHAPELLE

L'art le plaisir de

Montréal séduit les galeries de New York

Maurice Tourigny
Correspondant du Devoir à New York

APRÈS les sommets vertigineux des années 80, la décennie à peine amorcée effraie le monde de l'art new-yorkais. Malheureusement les arts ne sont pas à l'abri de la récession; marchands et artistes en souffrent.

En si peu de temps, de tels changements ! Personne ne s'y attendait. Finis le succès instantané de jeunes peintres déclarés génies après une efficace campagne de relations publiques, les croûtes louangées par la critique vendues à des collectionneurs-investisseurs pour des sommes astronomiques, le peintre élevé au rang des vedettes pop en couverture des magazines à grand tirage.

Aujourd'hui à Soho, les galeries ferment comme les kiosques à hot-dog après la foire, les projets d'agrandissement et de rénovation sont interrompus, même les marchands à réputation solide diminuent leurs effectifs, laissent tomber des artistes et songent à trouver des loyers plus abordables.

Dans l'espoir de découvrir un nouveau marché, les commerçants de tableaux étudient la géographie : Miami, le Mid-West et la Californie voient l'arrivée et l'établissement de galéristes hier encore rois et maîtres de Soho.

Que voulez-vous, les gens dépensent moins; Wall Street a congédié des milliers de courtiers qui n'ont plus les moyens de s'acheter un Schnabel ou un Salle. Les champions de l'immobilier jouent et vendent à des prix qui ne leur permettent plus d'excès décoratifs dans leur petit home new-yorkais et dans leur domaine à la mer. Pas de liquidités, pas de ventes de tableaux, c'est bien connu !

Le boom des années 80 a transformé des quartiers entiers. Sur Broadway au sud de Houston Street, des édifices à bureaux et des entrepôts ont été convertis en véritables centres commerciaux de l'art : quinze à vingt galeries dans chaque building s'y étaient installées à l'invitation de propriétaires qui avaient rénové à grands frais. Tous ces espaces, spectaculaires il faut bien l'avouer, furent loués en un temps record à des prix records et presque toujours, des baux à long terme liaient les parties.

En 1991, beaucoup de ces locataires sont dans de beaux draps et rencontrent à peine leurs obligations du premier jour de chaque mois. Résultat : faillite, liquidation, etc.

Les lieux dits de l'avant-garde tombent les premiers : Ealan Wingate ferme boutique, Simon Watson aussi et pourtant à New York leur seul nom servait de garantie.

La Canadienne Elizabeth Koury, autrefois de Koury-Wingate, après un divorce d'affaires repasse à l'attaque : elle ouvre une nouvelle galerie. « Il y a des risques déclare-t-elle, mais l'investissement initial et les frais d'opération sont très bas pour quelqu'un qui commence. On trouve à Soho des espaces splendides que les propriétaires sont pressés de louer, à bon marché. »

Bien sûr de nombreuses galeries tiennent le coup. Il existe encore quelques collectionneurs et de grandes entreprises qui peuvent se permettre d'acheter. Et plusieurs prédisent que ce temps de vaches maigres tire à sa fin, que ça ne continuera pas bien longtemps. Non seulement l'économie se remettra de ses maux récents mais les campagnes systématiques des galeries porteront fruits : jamais les conservateurs et les journalistes n'ont-ils reçu tant de paperasses et de catalogues des marchands d'art !

Les paris sont ouverts : de quoi aura l'air le monde de l'art visuel dans trois ans ? Hmmm ! Difficile à dire. Ma très humble opinion ? Je crois que nous verrons un revirement total aux murs des galeries. Disparaîtront les bébelles qui faisaient rire hier encore, les farcettes des Jeff Koons et des Meyer Vaisman, les effets décoratifs qui posent à la profondeur.

Dans les studios d'artistes à New York se produit un art proche de la vie que les marchands n'osent pas encore montrer, sauf quelques braves. Les années républicaines qui ont troué les tissus des grandes villes, le sida, la pauvreté, le racisme, l'intolérance, le sexisme, etc., vont amener un nouveau discours déjà discernable chez certains artistes.

Si l'art politique du moment est brutal et littéral, il se raffinera avec le temps. Je pense qu'un art de la douleur, de la difficulté de la vie et de la perte sera bientôt reconnu. Il existe déjà, il faudra simplement qu'il soit montré au public pour constater sa richesse et sa grande beauté, même s'il se marie moins bien aux couleurs du sofa ou du mobilier de chambre à coucher.

Les directeurs de galeries peuvent bien essayer d'éviter le difficile, ils devront tôt ou tard accepter l'évidence.

L'originalité formelle sera toujours recherchée par les galeries new-yorkaises dont les directeurs parcourent la planète en espérant rencontrer l'oeuvre inédite. Voilà peut-être ce qui attire à Montréal les galeries qui participent à Entrée libre à l'art contemporain.

Ronald Feldman, M-13, et Condeso Lawler tentent depuis plusieurs années de montrer un art qui explore, qui cherche, qui met à l'épreuve les cadres traditionnels. À voir le travail des artistes québécois qui exposent à New York, on pressent un bouillonnement quelconque. Geneviève Cadieux chez Kent, Daniel Gendron chez Stux, Louis Bouchard chez Bullot et le duo Lapointe-Fleming amené à New York par Creative Time ont certainement mis la puce à l'oreille de bien des marchands, qui mettent les voiles sur Montréal et espèrent découvrir l'île au Trésor.

EXPRESSION
GINETTE PRINCE
croisades et repentirs
du 17 novembre au 15 décembre
du mar. au ven. de 10 à 17 h
sam. et dim. de 13 à 17 h
Expression Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
405, rue Saint-Simon, Saint-Hyacinthe (Québec) J2S 5C3 Tél.: (514) 773-4209
Accrédité par la Ville de Saint-Hyacinthe et par le Ministère des Affaires culturelles du Québec.

10 ans d'art

Éducation de la mémoire

Peu importent l'histoire et sa durée, les villes ont de la mémoire ou pas, les villes ont de la culture, curiosité, altérité, ou n'en ont que peu, ou plus. La mémoire, c'est la culture. Le lieu de paroles de celles et ceux qui ont osé, Suzor-Côté, Laliberté, Borduas, Miron, Gabrielle Roy, Jean-Paul Jeannotte, Gilles Vigneault, Marie-Claire Blais, qui créent et crient encore, le danger met tout au présent de l'indicatif, incisif, ou au futur immédiat. Et le lieu de paroles, aussi, de celles et ceux qui innovent, Suzanne Jacob, Louis Hamelin, Jacques Payette, Léa Pool, Louis Lortie, Richard Desjardins, des noms au hasard, chacune, chacun a sa mémoire et forge celle de la ville.

Il y a dix ans que Michel Tétreault, dans Montréal, défend acharnément (et l'acharné ne ment pas forcément) un lieu de paroles échangées entre public et peintres, sculpteurs, photographes; pourvu qu'ils sachent le danger de produire et non de reproduire; pour qu'elles ou ils soient ce qu'elles ou ils sont et deviennent dans l'exploit d'une création qui contribue à la mémoire, culture d'une ville plusieurs fois centenaire, plus jeune que jamais, dont une singulière autonomie, au coeur d'un continent de marchés, donne du vertige et de l'ardeur.

L'art critique, la rhétorique de l'esthétique, l'exégèse de la création sont, ici, presque aussi forts, sinon plus, que la création elle-même. Gare! Les médiateurs, dont Michel Tétreault en sa galerie est le modèle brut de sincérité, sont là pour découvrir les clandestins de notre mémoire et nous les donner à aimer. Vendre, c'est aussi donner. Il s'agit de jouir de l'oeuvre et de vivre sa nécessité.

L'art est un produit certes, un objet-sujet qui ne cesse aussi de produire des impressions et de rappeler l'humain à ses origines, ses chants, ses contes, ses danses, ses figurations. Un Michel Tétreault est là depuis dix ans, et souffle sur des braises après tant de décennies où, de par le monde, on a remué les cendres de ce que certaines et certains appelaient l'esthétique négative.

Que ce court texte d'anniversaire, d'étape, de confirmation, soit vif-argent et dise le bonheur de notre médiateur. Son identité, c'est le droit à l'émotion et le devoir de la faire partager. Ce qu'il nous donne à voir, réunion d'artistes, femmes et hommes à égalité de conviction et de ferveur, nomme notre ville dans un monde que tout gomme.

Et si chaque médiateur (le mot de galeriste me fait trop justement penser de celui de galère, galériennes et galériens) est une réalité en soi, un choix, un mode électif qui répond plus ou moins aux codes et aux modes en vigueur. Michel Tétreault échappe à toute catégorie. Il ne pose pas sur la photo de groupe des artistes qu'il représente (la « représentation » factice n'a pas lieu), il est toujours flou, capable de doute donc farouchement certain, effacé et présent à la fois, retenu, contenu, et, à mieux le connaître, si déterminé qu'il laisse pantois bien des consoeurs ou confrères qui ont l'orgueil de tout vouloir à la fois.

Après T.S. Eliot, la poésie est ce qui ne se laisse pas traduire.

Le lyrisme selon le 1192 Beaudry passe et passera, qu'il se niche dans la dite abstraction ou la prétendue figuration. Michel Tétreault depuis dix ans, et pour d'autres décennies, donne des signes de liesse. Il est là. Il fait mieux-vivre à Montréal, au Québec. Vogue la galère, il y a de la mémoire dans l'air, mémoire des jours venus et à venir.

Yves Navarre
Mai 1991

Texte de présentation pour la publication des Carnets d'Art Actuel dans la série Collection, témoignant des 10 ans d'Art de la galerie.

Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

Michel Tétreault Art Contemporain

1192, rue Beaudry, Montréal (Québec) Canada H2l 3E4 Tél.: (514) 521-2141 Télec: (514) 521-6678

Je me souviens

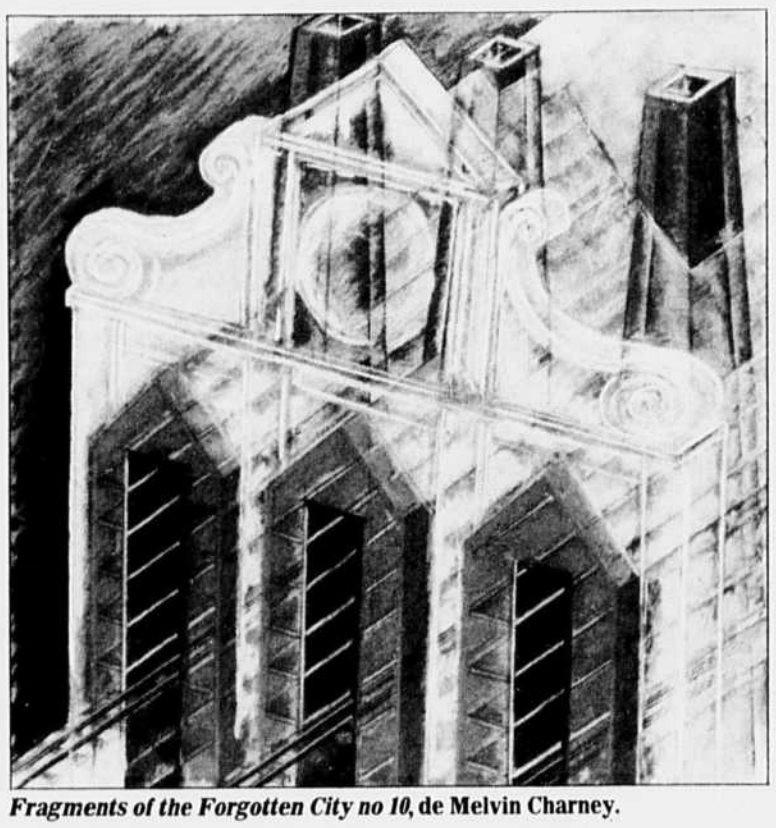
Paraboles et autres allégories : L'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile
Jusqu'au 12 janvier 1992

Marie-Michèle Cron

JE ME SOUVIENS. Juste à côté du jardin de Flore avec ses allées ratissées, ses haies taillées par une main experte, ses statues qui nous regardaient avec leurs yeux creusés par le temps, il y avait le jardin Sauvage où l'herbe folle passait à toute allure, où l'enceinte d'une maison détruite et son portail rouillé qui grinçait encore, révélaient les vestiges oubliés des dieux et des adultes. Ici, nous avions retracé par l'imagination et des rangées de cailloux, les pièces qui la divisaient, les gens qui y vivaient, les drames qui les avaient précipités hors de cette vie douce-amère. Ce lieu était devenu un espace des sentiments. Comme toute cette exposition, superbe, qui hante le Centre Canadien d'Architecture (CCA) où Melvin Charney, sous l'égide du conservateur invité, Alessandra Latour, l'architecte, l'urbaniste et la critique, déplie à travers ses paraboles et allégories de 1975 à 1990, dessins, esquisses, photographies, collages, installations *in situ* dédiés à la mémoire fragile mais tenace de la ville, de son histoire et de son architecture. Cette première rétrospective qui rassemble des pièces de diverses collections publiques et privées dont celle du CCA, des oeuvres déjà présentées de façon isolée dans différents musées et galeries d'ici et de l'étranger, nous offre une vue panoramique sur la démarche exceptionnelle (et il est rare que j'emploie ce mot-là) d'un artiste et architecte qui arrive à tisser des liens dialogiques rigoureux et solides entre les sphères philosophique, culturelle, politique et scientifique de la société. Et à glisser et imprimer dans les fibres spongieuses qui en composent la trame, une réflexion aiguë et intense sur l'art et l'environnement bâti, un regard crucial sur l'évolution de l'humanité.

Pour Melvin Charney, la ville est un formidable laboratoire de recherche. Que ce soit devant les constructions à grande échelle qui embrassent métaphoriquement son art ou bien les dessins qui représentent autant de points d'ancrage formels et spirituels à l'intérieur de celles-ci, nous sommes perpétuellement bousculés par les tensions et les dynamiques qui les sous-tendent. Mais aussi, par l'attitude critique d'un polémiste passionné aux projets controversés qui doit aussi à ses années d'enseignement à l'École d'architecture de l'Université de Montréal et à son travail pour le Service d'habitation et de développement urbain de la Ville de Montréal, sa fougue légendaire. Car, en réinventant l'architecture, l'artiste Melvin Charney a réanimé les sources vives et les vérités voilées de la cité contemporaine. D'emblée, à l'entrée des salles d'exposition, de grands pastels à l'huile ploient sous la poussée des vecteurs qui éclatent à leur surface. Les sanguines et les violines éclaboussent l'image dédoublée d'une rue et de ses bâtiments. Telles des boîtes qui s'ouvrent pour mieux nous en révéler les secrets, elles nous catapulent dans l'histoire des drames urbains, quotidiens, humains.



***Fragments of the Forgotten City no 10*, de Melvin Charney.**

Les fragments qui en sourdrent sont ceux de maisons détruites et déshabillées par l'homme, par les éléments naturels et dont l'artiste redessine le squelette, extrayant pour mieux les répéter, les gestes qui se perpétuent à travers le temps. Faire et défaire, construire et détruire. Ainsi de la photo de cette demeure dévastée par une tornade où en juxtaposant images, textes et dessins, il reconstitue à même le papier journal, le portique et la cuisine originellement défigurés. Dans *Une histoire ... Le trésor de Trois-Rivières*, une cabane située dans un quartier ouvrier de la ville vouée à la rénovation donc à une démolition certaine, se voit attribuée un aura particulier. Sa configuration magnifiée par le regard et les crayons de couleurs de l'artiste, rappelle alors cette photographie de temples grecs qui illustrent les pages ouvertes d'un livre

Voir page 55 : CCA

RICHARD BÉLANGER, SCA.
Médaillé d'or de l'American Watercolor Society 1991
Vernissage dimanche le 10 novembre 1991 entre 13h et 17h
L'artiste sera présent jusqu'au 24 novembre
Galerie Atelier J. Lukacs
1529, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Québec H3G 1L7 (514) 933-9877
du mar. au sam. de 9h30 à 17h30, dim. de 13h à 16h

ENCAN D'ART ACTUEL
POUR SOUTENIR LES ACTIVITÉS DE LA GALERIE HORACE
OEUVRES DE 35 ARTISTES QUÉBÉCOIS
LE DIMANCHE 24 NOVEMBRE 1991 À 13H.
GALERIE HORACE
74 ALBERT, SHERBROOKE, Qc (819-821-2326)

Entrée libre à L'Art contemporain 1991
Galerie Elea London
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

BRUCE ROBERTS
Vernissage dimanche 10 novembre à 13h
jusqu'au 24 novembre
Galerie Myrta Bégis
211 Woodstock,
St-Lambert, Qué.
Tél.: (514) 671-0078

tél.: (514) 393-4066
fax : (514) 393-4571
GALERIE
Brenda Wallace
372 ouest, rue Ste-Catherine, ch. 508 Montréal, Canada H3B 1A2

consultez
le dernier dossier de la revue
Art et Éthique
pour vous abonner:
(514) 848.1125
etc MONTRÉAL
1435, Bleury • suite 806 • Montréal • Qc H3A 2H7

Mise en relation des productions artitiques des cultures rurales et des cultures urbaines
LA GALERIE D'ART DE MATANE INC.
616, ST-RÉDEMPTEUR
MATANE, QUÉBEC, G4W 1L1, Tél.: (418) 562-1240, poste 2250
Arthure & Philippe Béha, illustration du 21 nov. au 20 déc. 1991
Larry Michael Williams, peinture du 31 jan. au 28 fév. 1992
Paul Grégoire, sculpture du 5 mars au 3 avril 1992
Finissants en photographie du 9 avril au 4 mai 1992

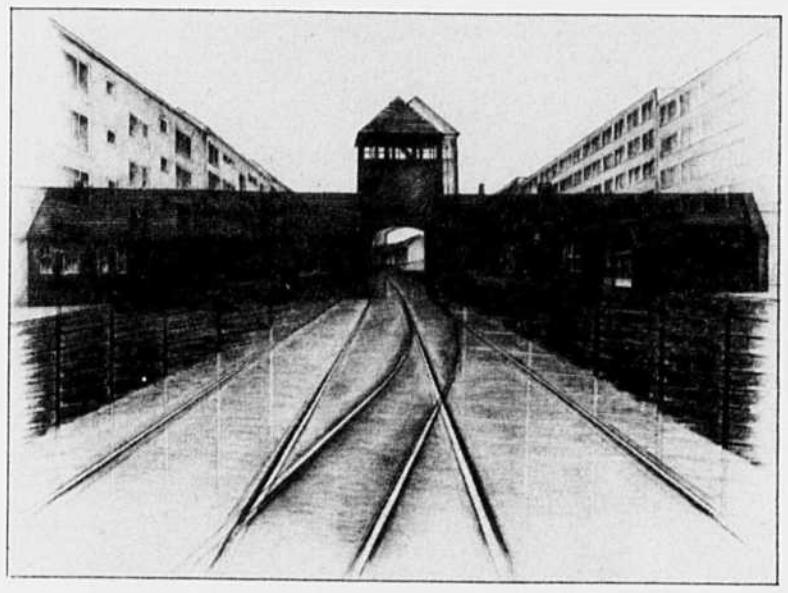
exposition

Baiser volé 30"x36"
Nicole St-Pierre
Vernissage dimanche le 10 novembre à 13h
jusqu'au 17 novembre
Galerie d'Art Relais des Époques
1516, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Tél.: 934-0468

Cahier spécial
ELAAC et Salon du livre
Coordination : **Robert Lévesque et Pierre Beaulieu**
Mise en page : **Yves d'Avignon**
Publicité : **Jacqueline Avril**
Ce cahier spécial est édité par le journal LE DEVOIR.

AFFICHES
ENCADREMENT
LAMINAGE
atelier 68
COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT
276-2872

L'art le plaisir de



***Better if they think they are going to a farm, no 2*, de Melvin Charney.**

◆ CCA

exposé en exergue. Comme Périclès qui entreprit la reconstruction des monuments de l'Acropole profanés par les Perses, Melvin Charney redonne à cette maison, toute sa valeur emblématique au sein de la société. « Si cette construction se voit refuser toute place dans la conscience d'une culture, n'est-ce pas parce que cette culture nie toute conscience à son peuple ? » écrit-il. Planté au milieu de la salle, l'ossature d'un édifice en bois ouvert sur le ciel vibre de toutes les présences charnelles qui l'ont traversée.

La violence est ce tourbillon qui emporta cette masure à Saint-Bonaventure. Mais lorsqu'elle prend un visage humain, elle n'en est que plus sournoise. En 1976, lors de la XXIe Olympiade, l'artiste installa provisoirement *Corridart, Les maisons de la rue Sherbrooke* des simulacres architecturaux, des façades en trompe-l'oeil sur un terrain vague abandonné par la Ville lors de multiples changements inhérents à la planification urbaine comme signes de son progrès foudroyant. Situées à l'intersection du vieux et du nouveau Montréal, elles faisaient le lien entre le passé et le présent et mettaient en valeur le cachet particulier de cette artère éclectique. Regardez-vous dans le miroir que vous tend l'Histoire semblaient-elles dire. Victimes de la censure, elles furent détruites, la nuit, par les autorités municipales qui n'aiment pas l'image, hélas trop réelle, qu'elles leur renvoyaient. Melvin Charney fouille dans l'encyclopédie des souvenirs que l'on veut gommer, des moments honteux qu'on voudrait enterrer dans les cendres de la mémoire collective. Il dérange et réveille les tragédies, telle celle des camps de concentration allemands, pour ne pas oublier et pour ne pas recommencer.

Invité en 1981 à soumettre un projet d'installation à Kassel dans le cadre de la 7e *Documenta* qui ne fut jamais réalisé, il proposait de reconstituer l'entrée du camp d'Auschwitz-Birkenau travestie par les architectes SS en bâtiments de ferme. « *Better if they think they are going to a farm* » ... Tant mieux s'ils croient arriver dans une ferme ... architecture du mensonge, leitmotiv cruel qui maquille le génocide et résonne dans ce photomontage bleui par les froids glacials de l'hiver où des rails de chemin de fer s'entrecroisent pour disparaître de notre champ de vision. Une image apparaît alors et ce sont les convois qui transportent des corps décharnés surgissant de la nuit et du brouillard. Ces traces-là sont indélébiles. Alors, l'artiste dessine les ruines de la ville oubliée, machine monstrueuse destinée à broyer toute identité : miradors, baraquements, cheminées, fours crématoires hurlent dans les rouges, les roses et les violets des pastels. Sang, chairs et veines confondus. Charney tatoue la mémoire dans la peau des oeuvres.

Avec *A construction in Venice*, cette ville irréelle suspendue entre ciel et eau (qui ronge peu à peu ses fondations), il invite le spectateur à se laisser envelopper dans une installation qui réfère à une croix où six chaises englobant leur double et une longue table promettent la promiscuité et l'intimité chaleureuse aux réunions familiales. Mais celle-ci est subitement désamorcée par la présence de particules en bois, de pièces qui réfèrent à l'organisation des camps nazis. Dans cette mise en scène impressionnante où ils ne manquent que les douze apôtres, on imagine, en contre-plongée, les germes de la mort et de la destruction venir contaminer les domaines religieux et culturel. Dans l'autre salle, Charney travaille avec les images de la modernité. Une construction en bois partiellement peinte condense l'esprit de Rrose Sélavy et celui du Suprématisme. Chaises, panneaux lisses mordus par des étaux s'entrechoquent et s'envolent dans l'espace comme des notes de musique. Le fuselage de cet avion abîmé dresse dans les airs une table dont le dessus et l'envers ont emprisonné le tracé d'un échiquier rouge et noir.

Lorsque Malevich et Marcel Duchamp, grand amateur de jeux d'échecs, deux figures inaltérables et immortelles de l'histoire de l'art se rencontrent, c'est le choc des idées, des formes lyriques, des paraboles et autres allégories. Mais aussi, en parallèle, celle des hommes qui s'usent dans les luttes fratricides. Aujourd'hui, Dubrovnik ce joyau de l'Adriatique, n'y échappe pas.

Depuis quatre ans maintenant, Charney qui imprégnait d'« éphémérité » la plupart de ses installations, axe ses propositions architecturales vers la performance des sites urbains. Le monument canadien pour les Droits de la personne à Ottawa, (concours qu'il remportait en 1986) qui rompt avec le monolithisme classique d'usage en laissant passer les spectateurs dans son ventre, et le jardin du Centre Canadien d'Architecture qui se superpose à la voie rapide, en sont les témoignages éloquents. Dans le jardin, devant ce temple de la mémoire monté sur pilotis, je me souviens. Pendant une fraction de seconde, j'ai vu passer des traces de civilisation.

Melvin Charney est un grand artiste.

GALERIE TROIS POINTS

MARCEL SAINT-PIERRE

Prix AGACM 1991

Lancement du catalogue
Entrée libre à l'art contemporain
vendredi 15 novembre à 17h30

307, Sainte-Catherine ouest, suite 555, Montréal, H2X 2A3 (514) 845-5555

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Paraboles et autres allégories :
L'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990
jusqu'au 12 janvier 1992

Melvin Charney, qui a toujours travaillé au carrefour de l'art et de l'architecture, engage un débat philosophique et théorique sur la ville, son histoire, son architecture, en créant des structures rigoureuses et des dessins d'une remarquable force visuelle.

Corpus Sanum In Domo Sano :
L'architecture du mouvement
en faveur de la salubrité domestique 1870-1914
du 13 novembre 1991 au 16 mars 1992

L'exposition aborde l'architecture domestique du XIXe siècle de façon tout à fait unique : au-delà de la notion de style architectural, l'exposition scrute la maison de l'intérieur, dans ses rapports avec le corps humain.

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

LIQUIDATION

La Galerie BROCARD (Tél.: 224-4294)
a sélectionné 150 oeuvres d'artistes québécois réputés; ces tableaux originaux encadrés, sont vendus avec certificat d'authenticité.
RÉDUCTION jusqu'à 50%

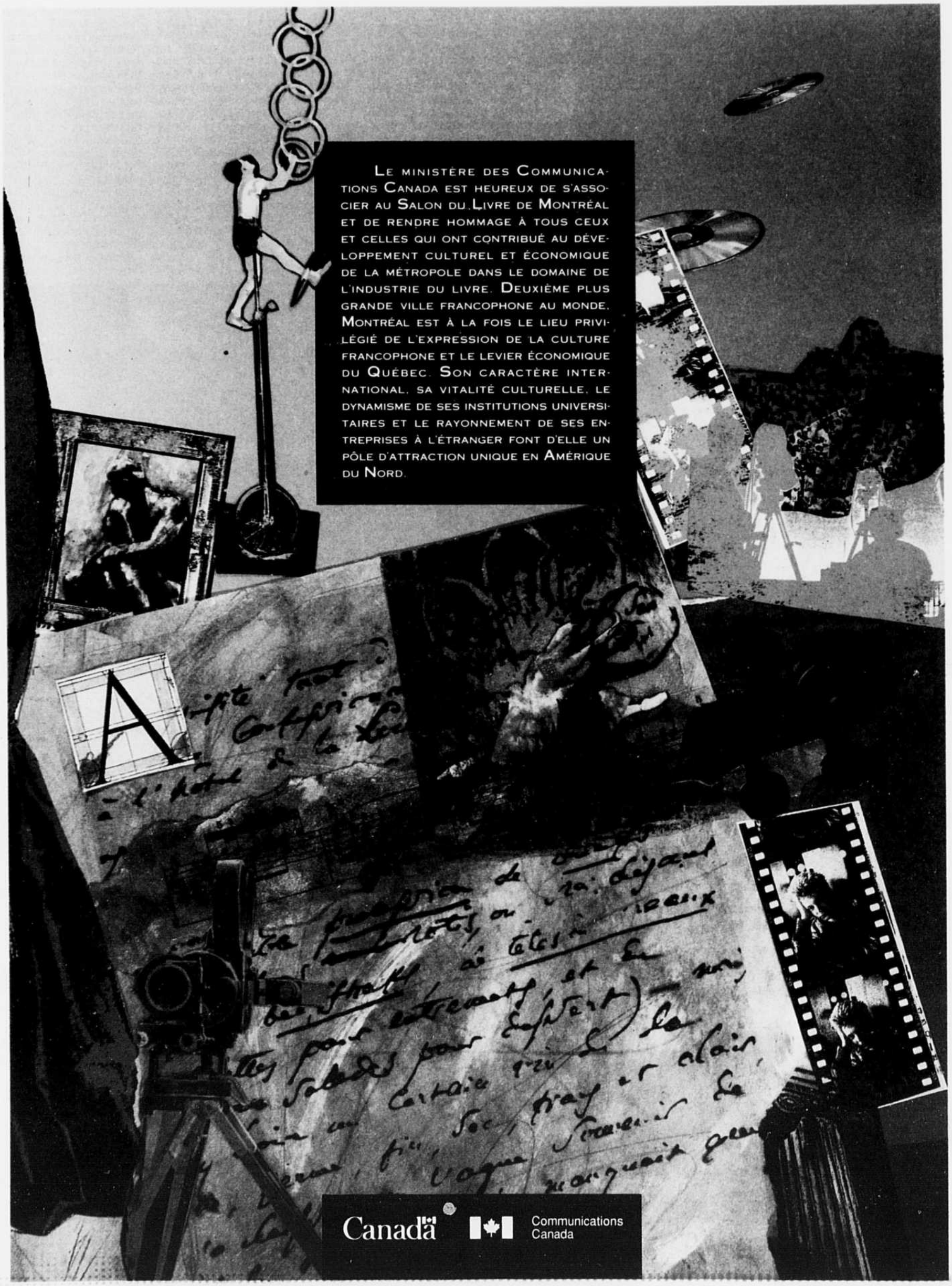
L. Ayotte, S. Cosgrove, G. Gingras, C. Le Sauteur, R. Richard, P. Tex Lecor
P. V. Beaulieu, L. Del Signore, N. Hudon, H. Masson, J.P. Riopelle, C. Théberge
L. Bellefleur, J. Der, F. Labelle, A. Noeh, A. Rousseau, L. Tremblay
R. Cantin, M. A. Fortin, J.P. Lemieux, C. Picher, L.P. Tremble, Et 100 autres artistes

Samedi 9 et dimanche 10 novembre de 10h à 18h
2691 Curé Labelle - Prévost (sortie 45 de la 15 nord et 7 km sur 117 nord)

JEAN GAUDET
06 au 28 novembre 1991
vernissage le dimanche 10
et rencontre avec l'artiste dès 13h
GALERIE L'ART VIVANT
3831, rue St-Denis, Montréal, 282-9886
mercredi au dimanche de 12h à 17h
Une présentation de:
Galerie d'Art Le Goéland, 460, rue Lafontaine, Rivière-du-Loup
en collaboration avec **Le Ministère des Affaires Culturelles.**

GALERIE **SIMON BLAIS**
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165
Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous
ELAAC 1991
OEUVRES SUR PAPIER
Michel Allard
Françoise Barraud
Marcel Bellerive
Ginette Bouchard
Mel Boyaner
Pierre Chénier
Paul Cloutier
Catherine Farish
Charlotte Fauteux
Louis Jaque
Serge Lotosky
Michel Picotte
Gabriel Routhier
Serge Roy
Denis St-Pierre
Jacinthe Tétrault
et
ESTAMPES EUROPÉENNES

vie DES ARTS
PARTICIPE AU
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL STAND SODEP
ET AU SALON
ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN


Le ministère des Communications Canada est heureux de s'associer au Salon du Livre de Montréal et de rendre hommage à tous ceux et celles qui ont contribué au développement culturel et économique de la métropole dans le domaine de l'industrie du livre. Deuxième plus grande ville francophone au monde, Montréal est à la fois le lieu privilégié de l'expression de la culture francophone et le levier économique du Québec. Son caractère international, sa vitalité culturelle, le dynamisme de ses institutions universitaires et le rayonnement de ses entreprises à l'étranger font d'elle un pôle d'attraction unique en Amérique du Nord.
Canada
Communications Canada